

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

CHARLES VALOIS

# LA ROCHE QUI PLEURE

✻ LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE ✻

Publication Mensuelle—No. 4

Abonnement - \$1.25 par année

AVRIL 1894.

EDITEUR:

Nouvelle Société de Publications Françaises

LEPROHON & LEPROHON

25—Rue St-Gabriel—25

MONTREAL, CANADA.

B-43200 UN VOLUME DE 90 CTS. POUR 10 CTS.

1er Numéro paru de la Bonne Littérature Française

## FOLLEMENT AIMÉE OU LE TORPILLEUR 29

Par PIERRE MAEL

Ce roman a acquis en France une vogue immense, et il sera assurément très goûté de notre public.

### FOLLEMENT AIMÉE

est un roman où PIERRE MAEL, célèbre auteur, décrit l'amour excessif d'un lieutenant de vaisseau à l'égard d'une jeune fille dont il a fait la connaissance dans un bal donné à bord de son torpilleur.

Sans se parler de l'amour qu'ils éprouvent l'un pour l'autre ils se sont compris et se jurent un éternel souvenir. Bientôt des malentendus se glissent entre eux et ils se séparent. Le jeune commandant reçoit ordre du ministre de la guerre de France de s'expatrier, car son équipage est désigné pour faire partie des torpilleurs qui vont rallier l'escadre des mers de Chine.

Durant ce laps de temps, la jeune Blanche épouse un homme qu'elle n'aime pas. Alors la veuve pleure le jeune lieutenant qui occupait une si grande place dans son cœur de jeune fille. Deux ans plus tard, ils se retrouvent sur les tombes de leurs parents bien-aimés que la veuve fleurissait chaque jour de ses propres mains.

Ce roman est sans contredit l'un des chefs-d'œuvre de Pierre Mael et mérite d'être lu. Ces quelques lignes ne sont qu'un faible résumé de cet admirable morceau de littérature.

Le roman que nous annonçons est très moral et peut être laissé entre les mains des jeunes filles. Envoyé franco sur réception de 10c.

2e Numéro paru. Un volume \$1 00 pour 10 Cts

## LES MYSTERES DE MONTREAL

ROMAN CANADIEN PAR AUGUSTE FORTIER

M. AUGUSTE FORTIER, l'auteur du roman canadien que nous annonçons aujourd'hui, est un tout jeune homme, mais il nous semble, de tous nos romanciers canadiens, celui qui est destiné à occuper la place la plus brillante, parce que, à son imagination puissante, il joint un don remarquable d'observation. M. Auguste Fortier a débuté par de simples études qui lui permirent, absolument inconnu, de forcer, il y a cinq ans, les portes de la *Nouvelle Revue*, de Paris, dont plusieurs furent traduites en langues étrangères. Il a aujourd'hui vingt et un an et est étudiant en droit.

Les *Mystères de Montréal* ont été composés il y a 3 ans, et ce n'est qu'après de longs procès que M. Fortier est parvenu à faire imprimer son livre. L'année dernière la compagnie d'Imprimerie Desaulniers en a tiré une première édition de mille exemplaires sur papier de luxe et du format in-32.

M. Auguste Fortier a reçu des lettres de félicitations des grands maîtres français, tels que Jules Verne, Alphonse Daudet, Paul Bourget, François Coppée, Alexandre Dumas fils, Henri Rochefort et plusieurs autres. Au bout de quelques semaines la première édition était épuisée. C'est ce qui nous a poussés à en faire une nouvelle édition populaire à la portée de toutes les bourses.

3e Numéro paru. Un volume 88 Cts pour 10 Cts

## LE MARTYR DE L'AMOUR

PAR PIERRE ZACCONE

*Le Martyr de l'Amour* est un roman où l'auteur, avec son talent si connu de tous et sa profonde connaissance du cœur humain, a jeté à pleines mains des scènes à la fois venues et reçues, d'un intérêt passionnant et où le lecteur est promené de surprise en surprise. Le style en est pur et digne de passer entre toutes les mains. Ceux qui ont aimé et souffert revivront en le lisant de leurs premières impressions, le bonheur de ces moments incomparables dont on garde le souvenir toute sa vie, où l'on a aimé à souffrir parce que l'on souffrait d'aimer.

L'auteur ferme son livre d'une façon digne de lui et le dénouement est tout à fait inattendu. Nous n'hésitons pas à dire que c'est là un des meilleurs ouvrages du distingué et sympathique écrivain, Pierre Zaccone.

Ces trois volumes seront adressés franco par la malle, à la réception de 10 Cts LE VOLUME en argent ou en timbres-poste. Adressez :

LEPROHON & LEPROHON,

Éditeurs,

25, Rue St-Gabriel Montréal, Can. P. O. B. 1059.

# LA ROCHE QUI PLEURE.

## I

Il faut des époux assortis,  
Dans les liens du mariage.  
(Vieille chanson).

Sur la lisière occidentale de la forêt de Fontainebleau se dressait, en 184... fière et propre, une petite maisonnette blanche, protégée d'un enclos. Ce n'était rien sans doute ou peu de chose, quatre murs entourant un jardinet.

Deux étages avec des jalousies vertes, le tout dominé par une girouette en tôle, criarde et enrouée.

Peu de chose comme vous voyez. Cependant, lecteur, en passant devant la grille, vous n'auriez pu vous empêcher d'arrêter un regard satisfait sur cette maisonnette blanche, joyeusement éclairée par les doux rayons du soleil d'avril.

C'est qu'en effet, cette retraite solitaire, posée au bord de la sombre forêt comme un oiseau au bout d'une branche, présentait l'image tranquille d'une vie calme et heureuse.

Une cour séparait la grille du perron, des caisses d'orangers à peine sortis de leurs serres protectrices, frêles comme des malades qui respirent pour la première fois un air vivifiant, égayaient l'aspect un peu sévère de cette cour d'entrée.

A droite, un petit pavillon, construit en briques alternativement rouges et noires, servait de demeure au jardinier qui cumulait ces fonctions honorables avec l'emploi plus modeste de concierge. Au bout, les écuries ; à gauche, et parallèlement à l'autre extrémité de la cour, un second pavillon plus coquet, habitation d'ami, tout à fait indépendante, grâce à une porte particulière. Enfin, au fond de ce tableau, la maison blanche aux jalousies vertes où s'appuyaient çà et là, dans la saison, des clématites, le jasmin d'Espagne et les rosiers grimpants, répandant au loin leur arôme odoriférant.

Tout cela respirait la propreté, le bien-être, la quiétude, le bonheur, à faire frémir un misanthrope.

Entrons maintenant dans la maison.

Voici le vestibule. A droite, la salle à manger. Tout en goûtant les primeurs de la saison, on voit passer les promeneurs.

De ce boudoir vous apercevez le jardin.

Le cabinet de travail ! Ici quelque chose frappe d'abord les regards. C'est la quantité d'armes qui s'y trouve. Sabres, fusils de chasse, carabines à long col, comme la cigogne de l'ami de Fontaine, épées damasquinées, poignards, crics malais, pistolets de combat ; un arsenal ! . . .

Le maître de la maison, sans doute, est quelque officier qui pratique le système de la neutralité armée.

Au premier étage, le salon, deux chambres à coucher qui se commandent. Mais je vous fais grâce de l'une, car j'entends du bruit dans l'autre.

Regardons par le trou de la serrure. C'est indiscret, mais commode.

Connaissez-vous quelque chose de plus gracieux que le tableau qui s'offre à vos yeux !

Une tête blonde, aux fraîches couleurs, à demi cachée par les rideaux bleus d'une barcelonnette,—une femme belle et radieuse, dont le visage angélique respire la pudeur et les joies de la maternité ;—un vieux soldat, à la mâle figure, rêveur et contemplatif ! —Le passé, le présent, l'avenir ! . . .

Retirons-nous, de peur de troubler leur bonheur !

Le 13 octobre 1837, l'armée française, jalouse de venger un échec récent, prenait d'assaut Constantine. et s'immortalisait une fois de plus par ce glorieux fait d'armes. Quelques instants avant de s'élaner sur la brèche, le brave Durand, colonel du 17<sup>e</sup> de ligne, s'approcha d'un de ses chefs de bataillon, et lui serrant la main :

— Desfossés, lui dit-il, tu sais que je compte sur toi, s'il m'arrive malheur !

— Es-tu fou, Durand, de penser à ces choses-là ! Nous en avons vu bien d'autres.

— La corvée sera rude, et plus d'un, qui est debout et vaillant à cette heure, sera couché là-bas, ce soir.

— Sans doute, mais qu'importe ?

— Ah ! c'est que je pense à ma fille ! . . . à ma Clémence ! qui seule, à Paris, avec ma vieille sœur, prie en ce moment pour son père ! Qui veillera sur elle, si je suis tué par la balle d'un Arabe ?

— La chance est égale pour nous deux, mon cher Durand, et Dieu tient notre vie en ses mains ; mais s'il t'arrivait malheur, compte sur moi. Je veillerai sur ta fille.

— Fais mieux encore ; épouse-la, Desfossés. Tu la rendras heureuse, j'en suis certain, et d'ailleurs, je lui sais de l'inclination pour un vieux camarade.

— Tu le veux ?

— Je t'en prie !

— Eh bien, que ta volonté soit faite !

— Tu me jures de la rendre heureuse ?

— Je te le jure ! . . .

Une heure après, le colonel Durand tombait mort sur la brèche.

Clémence avait alors dix-sept ans.

Elle vivait, triste et solitaire, chez une vieille tante qui suppléait à l'absence paternelle par l'affection la plus dévouée. Quoique la vie du colonel fût sans cesse en danger, la nouvelle de sa mort fut pour ces infortunées un coup de foudre.

Le commandant Desfossés, élevé bientôt au grade de colonel, fut admirable et son dévouement ne se ralentit pas un seul instant.

Clémence lui en sut gré.

Desfossés prit sa reconnaissance pour de l'amour.

Il y a tant de gens qui s'y trompent !

En conséquence, quelques mois après le douloureux événement, le colonel se hasarda à parler à Clémence du désir que lui avait exprimé son père, et la consulta pour savoir s'il lui répugnerait d'accepter sa main.

Tout en s'avouant flattée d'une telle marque d'estime, Clémence demanda du temps, prétextant que le chagrin qu'elle avait conçu de la mort de son père n'était pas encore calmé ; bref, ajourna sa réponse. Sa tante vivait alors et la jeune fille se sentait forte de cet appui qui ne lui manquerait jamais.

Mais, six mois après, sa tante mourut.

Clémence se trouva seule au monde. Desfossés, qu'un refus poi n'avait pas découragé, renouvela ses instances et offrit une seconde fois à la fille de son ami de partager à jamais sa bonne ou mauvaise fortune.

Clémence réfléchit, réfléchit longtemps ; puis lasse de tant lutter pour succomber honteuse de sa position fautive et intolérable, épousa au mois de juillet 1838 le colonel Desfossés.

Malheureusement pour elle, malheureusement pour lui, elle estimait son mari sans l'aimer.

Le colonel, ravi de posséder un pareil trésor, acheta la maison où nous les avons rencontrés, et s'y retira avec sa femme afin de pouvoir se consacrer sans partage à cet ange et lui donner le bonheur qu'elle avait droit d'attendre.

Un an après le mariage, un enfant naquit de cette union. On l'appela Georges, comme son père. Aucun nuage n'avait encore troublé la sérénité de ce troisième ciel où le vieux soldat aimait à s'égarer. Sa femme était bonne, dévouée, charmante, et la nais-

sance de George ; cet anneau d'or qui les tenait l'un à l'autre, avait redoublé leur affection. Toutefois, Clémence n'avait pas connu l'amour.

Âgée de dix-huit ans, quand elle épousa le colonel, elle avait promis plus qu'elle ne pouvait tenir.

Son mari courait vers sa soixantième année.

Barbe grise et tête folle !

Jeunesse et beauté, d'une part ; débilité, décadence, de l'autre.

Quelle union !

Le colonel, couvert de blessures et de cicatrices, avait besoin d'un repos qu'il forçait sa femme à partager avec lui, par excès d'amour.

C'est, en effet, à l'âge où les passions menacent de s'éteindre, qu'elles se signalent par le plus de violence, jusqu'à ce que le feu dévorant où elles s'allument soit totalement éteint.

Le colonel aimait sa femme avec toute la tendresse d'un père avec toute la fougue d'un amant.

Comme père il se montrait pour elle attentif au dernier point, inquiet pour sa santé si précieuse, bienveillant et délicat. Comme amant, il se montrait exigeant, jaloux, mécontent sans motif, prenait pour infidélité coupable les rêveries les plus innocentes de Clémence. Or les sujets de mélancolie ne manquaient pas à la jeune femme.

Bien plus, il la tenait captive à la campagne, solitaire et désœuvrée, desséchant la sève de cette belle et fougueuse jeunesse au milieu des lilas en fleurs et des bois verdoyants.

L'âme de Clémence souffrait de cet exil forcé ; elle avait perdu le goût de tout ce qu'elle aimait autrefois. La campagne lui était indifférente, pour ne pas dire odieuse ; elle n'osait cependant songer à la quitter malgré la volonté de son mari ou lui donner un conseil qu'il supposerait peut-être intéressé.

Telle était l'existence de ces époux.

Rien assurément ne troublait le calme apparent du ménage ; l'épouse était dévouée, bonne, affectueuse, fidèle ; le mari empressé, complaisant, amoureux.

Cependant ni l'un ni l'autre n'étaient heureux.

Quand Clémence mit au monde Georges, ce fut une fête dans la maison comme dans les cœurs. Un enfant, un fils ! Il ne fallut pas songer à prendre une nourrice. La mère ne voulait pas se séparer de cet enfant, un jour, une heure ; elle fit bien. Plus d'ennui, plus de solitude, plus de tristesse.

Son Georges occupait ses jours et ses nuits, et lui tenait lieu de tout. Mais ce calme n'était qu'apparent, et le moindre obstacle qui s'interposerait entre l'enfant et la mère pourrait bien le faire cesser.

## II—LE LOUP DANS LA BERGERIE.

Un violent coup de sonnette retentit, un matin, à la grille. Tous les habitants mâles de la maison, — j'entends le chien, le jardinier-concierge et le colouel, — se réveillèrent en sursaut.

Ce dernier, encore engourdi par le sommeil, prêta l'oreille.

Jean, le concierge, passa à la hâte un pantalon de coutil et descendit.

Le chien, plus éveillé que le maître, mais moins curieux que Jean, se contenta d'aboyer. Il était d'ailleurs enchaîné.

Clémence berçait son enfant et n'entendit rien.

Une chaise de poste s'était arrêtée devant la porte.

Lorsque Jean s'approcha de la grille, une voix sortit de la portière.

— M. le colonel Desfossés n'habite-t-il pas ici ?

— Oui, monsieur, répondit Jean.

— Veuillez lui faire passer ma carte et lui demander si ma visite ne lui sera pas désagréable, quoique bien matinale.

Jean se précipita dans la chambre de son maître.

— Mon colonel ! mon colonel !

— Eh bien, qu'y a-t-il ? animal !

— Pardon, mon colonel ! c'est un monsieur qui demande à vous voir. Voici sa carte.

— Eh ! donne donc, grosse bête !

Il ouvrit lui-même le volet qui interceptait les rayons du soleil levant, et lut :  
 “ Ernest de Monval. ”

— Ernest ici ! Va vite, Jean, et dis à ce monsieur que j'aurai le plus grand plaisir à le voir. Ernest ici ! Qui s'y serait attendu ? Quelle surprise cela va causer à tout le monde !

De son côté, le voyageur ne laissait pas que d'être fort préoccupé.

— Une belle maison, disait-il ; en vérité, c'est un petit château. Georges a donc fait fortune ? Qu'il va se trouver surpris ! Certes, s'il compte sur quelqu'un, ce n'est pas sur moi. Il a donc quitté le service ? Je m'y perds ! Enfin, dans un moment, je vais tout savoir. Ah ! voilà le concierge.

Cinq minutes après, Ernest de Monval entra dans la maison du colonel Desfossés.

En ce moment, Clémence, après avoir bercé son enfant, s'était endormie et rêvait aux anges du paradis, où Georges avait des ailes bleues, et à mille choses charmantes.

Le postillon, content du pourboire généreux qu'il avait reçu, fit claquer son fouet retentissant, et la chaise de poste s'éloigna au grand galop.

— Ernest !

— Georges !

Les deux amis se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Quel dieu te ramène après une si longue absence ? dit le colonel, quand les premières émotions furent assez calmées pour livrer passage aux paroles.

— Le hasard, mon cher ami, ou plutôt la Providence, puisque je te retrouve après une si longue séparation.

— Que je te sais gré de ne pas m'avoir oublié, Ernest ! Mais j'ai bien des questions à t'adresser, tu dois avoir bien des choses à me raconter. . . . Descendons au jardin. La matinée est belle, le soleil se lève, nous nous raconterons toutes nos aventures en nous promenant.

— Tu as donc eu aussi des aventures ?

— Je le crois bien ! . . . et peut-être plus surprenantes que les tiennes.

— C'est-à-dire. . . .

— Tu verras. . . . dit le colonel qui rougit malgré lui, en pensant à l'effet que produirait sur son jeune ami la nouvelle de son mariage.

On se rendit au jardin. L'air du matin était frais, ce qui ne déplaît pas au voyageur alourdi par le cahot des grandes routes ; les lilas répandaient au loin leur suave parfum, le seringat commençait à mêler ses senteurs à celles des giroflées de mai, c'était une promenade délicieuse.

— Et ton père ? dit le colonel.

Ernest prit les mains du colonel dans les siennes :

— Il est mort en Espagne ! répondit-il sourdement.

— Mon pauvre Monval !

— Il y a de cela déjà près de six années, et je le pleure toujours. Après lui avoir rendu les derniers honneurs, je revins en France. Je n'avais que peu de ressources et la guerre ne me souriait déjà plus. Après t'avoir longtemps cherché, j'appris que tu étais mort en Afrique, — un faux rapport, Dieu merci ! Mon père n'existait plus. — Rien ne me retenait donc en France. J'étais seul au monde, sans parents, sans amis ; dégoûté de la vie militaire, je donnai ma démission et m'embarquai pour l'Amérique, afin de chercher fortune. Un jour, je lisais les journaux de France, — un nom frappa mes yeux : le tien. Tu étais colonel. Je n'en pouvais douter. Ce devait être toi. Je poussai un cri de joie : “ Georges existe, m'écriai-je, Georges ! le meilleur ami de mon père ! Que fais-je donc en Amérique ? Je ramassai mon magot, qui était lourd, ma foi, car j'ai bien prospéré en six années, sur ce sol béni de la Providence. — Je dis adieu au nouveau monde, et me voilà.

Les deux amis se serrèrent la main.

— Telle a été ma vie depuis que je t'ai quitté. Je ne te parle pas, il est vrai d'une circonstance où je me suis donné la satisfaction de rendre à l'un de mes semblables la vie que j'avais ôtée à quelques autres, c'est un détail qui ne t'intéresserait pas, je crois.

— Mais au contraire. . . . De quoi s'agit-il ? . . . .

— Il s'agit d'une jeune fille qui se noyait dans la Seine.

— Où donc ?

— A Saint-Cloud. Je ne l'ai jamais revue. D'ailleurs, c'était en 1836, pendant un court séjour que je fis à Paris pour des intérêts pécuniaires. Les événements m'obligèrent à partir huit jours après, et, comme je te répète, je ne l'ai jamais revue !

## III

## L'AVEU.

En ce moment, huit heures sonnèrent. Tout à coup une adorable apparition se manifesta aux yeux ravis d'Ernest de Monval. Une fenêtre du premier étage s'ouvrit lentement. Une jeune femme au teint de lis, négligemment enveloppée d'une camisole blanche serrée autour de sa taille, vint s'y placer, sourit au ciel, et parut respirer avec bonheur les senteurs parfumées que lui envoyaient à l'envi les lilas en fleurs. Les deux amis se trouvaient assez rapprochés pour apercevoir cette forme blanche qui se dessinait gracieusement sur l'ombre de la chambre ; mais Ernest ne distingua rien qu'une femme, une apparence de femme, de jolie femme. Il sourit sans sourire, charmé, mais discret.

— Ah ! colonel ! dit-il, c'est mal !

— Quoi donc ? dit Georges, qui ne savait d'où lui tombait un pareil reproche.

— Comment ? tu ne me dis pas que tu as une fille.

Le colonel pâlit et rougit tour à tour comme s'il eût été frappé successivement au cœur et au visage.

Ernest de Monval le regarda avec étonnement.

Le colonel tourna les yeux vers la maison et vit sa femme à la fenêtre. Clémence, l'apercevant à son tour, envoya de sa blanche main un baiser à son mari. Elle n'avait pas remarqué le jeune homme que cachait alors un buisson de lilas. Mais Ernest fit un mouvement. Clémence, honteuse d'avoir été surprise par un étranger, devint pourpre comme une cerise et se retira précipitamment de la fenêtre, qui se ferma bientôt après. Cette scène ne dura qu'un instant.

Ernest allait en demander l'explication quand le colonel, un peu remis de son émotion le prévint lui-même.

— Mon cher Ernest, dit-il en souriant du bout des lèvres, je n'ai pas de fille, et c'est pourquoi je ne pouvais . . .

— Mais alors, colonel, cette personne . . .

— Que tu as vue à la fenêtre ?

— Oui . . .

— C'est ma femme.

— Ta femme !

Ce fut Ernest qui pâlit à son tour.

— Oh ! pardon, mon ami, je suis un grand fou.

— Le plus fou de nous deux, Ernest, ce n'est peut-être pas toi, dit le colonel qui eut l'esprit d'afficher une philosophie bien difficile.

— Que veux-tu dire ?

— Rien. Excuse-moi de te quitter un instant ; je vais t'amener ma femme.

Le colonel était douloureusement blessé de cette méprise involontaire, il est vrai, mais qui lui était d'autant plus sensible qu'elle avait pour auteur l'un de ses meilleurs amis.

— Mais à quoi serviraient les amis, se disait-il en gagnant sa maison, s'il ne leur était permis de nous faire plus de mal que ceux qui nous sont indifférents, souvent même que nos ennemis mortels. Ernest était plongé dans de profondes réflexions. Il avait blessé son ami sans le vouloir et dans ce qu'il avait de plus cher. Comme il y songeait, et à bien d'autres choses encore, à l'âge de cette femme qui lui avait semblé toute jeune fille, à la vague ressemblance qu'elle avait avec une autre qu'il entrevoyait dans ses songes ou dans ses souvenirs (c'est tout un), il s'entendit appeler et se retourna. Mme Desfossés était devant ses yeux, donnant le bras au colonel. A sa vue, Ernest retint un cri prêt à s'échapper de sa poitrine. Clémence était cette jeune fille qu'il avait arrachée aux flots de la Seine, quelques années auparavant, et qu'il n'avait jamais revue !

De son côté, la femme du colonel, toute troublée, faillit perdre connaissance ; mais son mari jaloux était là près d'elle, à ses côtés. Elle eut la force de se contenir. Le colonel ne s'aperçut de rien, étant fort troublé lui-même, ou du moins ne parut rien remarquer. Après les premiers compliments, on se dirigea vers la salle à manger, pour prendre le repas du matin.

— J'aurais mieux fait de rester en Amérique, pensait Ernest en offrant son bras à Clémence.

## IV

COMME QUOI IL EST MOINS DANGEREUX POUR UNE FILLE DE TOMBER A L'EAU QUE D'EN ÊTRE RETIRÉE.

Les premiers jour de l'installation du comte Ernest de Monval furent calmes. Le colonel ne quittait pas sa femme. Clémence, qui voulait éviter tout rapprochement funeste, faisait les honneurs de sa maison d'une manière convenable, il est vrai, mais sa froideur et sa retenue étaient telles que son mari, qui probablement n'avait rien deviné, finit par s'en étonner et lui fit comprendre qu'il attendait de sa part plus de complaisance pour son meilleur ami. Ernest se tenait de son côté sur la réserve la plus irréprochable, s'efforçant seulement de faire oublier au colonel la sottise qu'il avait faite le premier jour de son arrivée. Cependant le trouble était dans les cœurs. Le colonel était inquiet sans savoir pourquoi. Sa femme se sentait gênée. Elle aurait voulu voir partir Ernest, mais elle n'osait le lui demander. Peut-être même que cette prière n'eût pas été exaucée, car s'il aimait Clémence, ce n'était que d'une amitié pure, chaste, honnête, sans dangers pour elle, sans remords pour lui ; du moins il tâchait de se le persuader, et la moindre parole échappée aux lèvres de Clémence pouvait jeter une clarté trop vive dans son cœur. Ernest était un homme de trente-deux ans, brun, de belle taille, les yeux longs et noirs, les dents blanches ; il avait tout ce qui attire les femmes, l'élégance, la distinction, la tournure martiale. Ses mœurs étaient sévères comme sa vie, et l'habitude du service avait gravé sur sa personne des empreintes ineffaçables. Son regard se baissait devant le sien ; sa figure mâle n'affichait pas la prétention d'effrayer les enfants, mais indiquait la réflexion et les préoccupations d'une âme qui prend tout au sérieux dans la vie ; son maintien était celui d'un homme sûr de lui-même, qui n'a pas besoin de le forcer pour plaire. En un mot, c'était un homme doué de tous les avantages de la seconde jeunesse, qui est la vraie. Le colonel (il faut bien tracer ici son portrait en deux mots, quand ce ne serait que pour le comparer avec celui du comte de Monval), le colonel avait, depuis neuf ans, passé la cinquantaine, comme nous l'avons dit plus haut. Ses cheveux grisonnaient et se faisaient rares. Une large cicatrice creusait son front : marque honorable de valeur militaire, mais qui n'embellissait pas sa figure ; sa mise peu recherchée, trop peu même pour un vieux mari qui a tant de choses à se faire pardonner d'une jeune femme, lui faisait tort ; ses yeux n'avaient plus d'éclat ; la goutte le clouait quelquefois sur son fauteuil ; bref, si ce n'était pas encore la crépitude, ce n'était déjà plus la maturité.

Clémence avait vingt et un ans, et c'était trop peu pour son bonheur. Mieux eût valu pour elle moins de beauté peut-être et quelques années de plus. C'eût été pourtant dommage. Clémence était si belle ! Non pas beauté de reine, mais, ce qui vaut mieux, beauté de femme. Point de majesté, de la grâce. Ce qu'on remarquait d'abord en elle, c'était la souplesse de ses mouvements, la nonchalance de ses poses, la douceur ineffable de son sourire, et ses beaux cheveux blonds que le vent faisait tourner à plaisir quand elle marchait dans les allées, berçant dans ses bras son petit Georges. Du reste, toutes les mères ont de ces mouvements qui font la joie des enfants, le désespoir des amoureux ; il faut voir jouer avec ses petits une chatte accroupie sur une chaise, distribuant à droite et à gauche maints coups de patte arrondie, courir, se cacher, puis courir encore, le dos gonflé comme une montagne, pour se faire un tableau exact de toutes les chatteries que mettent en usage les mères à l'égard de leurs enfants idolâtrés. Quand le petit Georges n'était plus là, qu'elle l'avait déposé tout endormi dans son berceau, c'était différent. La mère demeurait pensive et mélancolique des heures entières, sans causes apparentes, et l'approche d'une personne la faisait tressaillir comme si elle sortait d'un profond sommeil. Mais qu'elle fût riieuse ou triste, elle demeurait toujours belle. Son défaut était la sensibilité. C'était par là qu'elle périra, si elle doit périr. Douce à l'excès, ne pouvant voir la souffrance sans désirer y porter un prompt remède, reconnaissante et affectionnée, elle était aussi bonne que belle. Clémence évita pendant huit jours toute espèce de rencontre qui eût pu mettre Ernest à même de lui communiquer ses sentiments, quels qu'ils puissent être, et se reprit à aimer son mari comme de plus belle. C'était un mensonge que commettait son cœur, et si elle se rapprochait ainsi du colonel, c'était de peur d'être tentée de le fuir. Elle espérait que son sauveur s'éloignerait sans parler, et c'était en effet le devoir d'Ernest. Plus d'une fois il se l'était dit à lui-même avec la résolution bien arrêtée d'en

tnir, mais ce mauvais instinct qui fermente toujours dans le cœur humain le forçait de différer encore. La volonté du colonel, qui avait oublié une maladresse involontaire et se réjouissait des nouvelles amitiés de Clémence à son égard, les prières de la jeune femme qui ne pouvait, sans danger, tenir officiellement un autre langage que celui de son mari ; enfin, le désir d'avoir une entrevue avec Clémence, une seule, dans laquelle il lui dirait ses rêves, ses espérances vagues, ses droits brisés, son amour peut-être ! tous ces motifs arrêtaient un départ nécessaire. Cependant, il allait se décider sans doute à s'éloigner, quand le colonel Desfossés, appelé à Paris par le ministre de la guerre, lui demanda, comme un service, de retarder, jusqu'à son prochain retour, un départ, qu'il entrevoyait lui-même comme une résolution arrêtée dans l'esprit d'Ernest de Monval. Ernest était-il sincère quand il proposa au colonel de l'accompagner ? Il vaut mieux le croire. Mais le colonel refusa. Il lui répugnait de laisser Clémence sans appui dans un endroit isolé, sur la lisière d'une forêt. Il partit seul. Clémence le regarda s'éloigner en compagnie de son ami tant qu'elle put le voir, puis elle retomba sur sa chaise, pâle, émue, et de ses yeux tombèrent quelques larmes brûlantes ! Ernest s'enferma, le soir, dans un pavillon qui avait été mis à sa disposition et passa la nuit à lutter contre le mauvais ange. Il mit dans la balance de ses résolutions d'un côté l'estime du colonel, son amitié, son bonheur ; de l'autre la beauté de Clémence, son amour, la reconnaissance, et la balance pencha du funeste côté. Quand sa lampe s'éteignit, à la pointe du jour, il ferma les yeux pour dormir, mais le sommeil ne visita pas ses paupières. La fièvre le dévorait. Il descendit au jardin pour rappeler la fraîcheur sur son front brûlant. L'aube commençait à naître. Il était quatre heures du matin. En passant devant la chambre de Clémence, il leva les yeux. La chambre était éclairée !

— Clémence n'a donc pas dormi ? pensa-t-il.

Il continua sa promenade.

Tout à coup, au détour d'une allée, il aperçut une forme blanche qui voulut s'enfuir.

C'était la femme du colonel !

Il la retint.

La jeune femme, effrayée de la position critique où la laissait son mari, n'avait pas, elle non plus, trouvé le sommeil. Bien éloignée de croire à une pareille rencontre, elle était descendue un moment pour respirer l'air pur du matin, après s'être assurée que son fils Georges reposait dans son petit lit. Ainsi la fatalité triomphait de la prudence.

— Clémence ! vous me fuyez ? murmura le comte.

— Ne m'appellez pas ainsi, monsieur, je vous en conjure ; laissez-moi regagner ma chambre.

— Eh ! que vous ai-je donc fait, madame, pour que vous me haissiez à un tel point ?

— Moi ? vous haïr ! monsieur le comte ! Pouvez-vous le croire ?

— Ne cherchez pas à le nier, madame. Je n'ai que trop lu dans votre cœur, et ce n'est pas de l'indifférence que j'y ai trouvée, c'est de la haine.

— De la haine ! monsieur, et pourquoi ? Croyez-vous que j'aie si vite oublié votre généreux dévouement ? Et quand ma tante égarée, folle de douleur, implorait le secours des bateliers et des passants, pour m'arracher à une mort certaine, si vous n'aviez devancé leur empressement, je serais morte aujourd'hui ! Oh ! monsieur le comte ! je me souviens que vous avez sacrifié votre vie pour sauver la mienne, — je ne puis donc vous haïr !

— Merci, Clémence, merci. Oh ! permettez-moi de vous appeler ainsi. Ce nom me rappelle tant de douces pensées enfouies dans mon cœur ! Quand votre tante vous emmena, pâle et faible, pour retourner à Paris, je ne savais pas, hélas ! où vous demeuriez. Mais dès le lendemain, moi, je vous cherchai partout. Malheureusement toutes mes démarches furent vaines, et la fatalité voulut que je vous revisse plus. Mais vous aviez laissé dans mon cœur un souvenir que le temps n'a pu détruire. Depuis six années, Clémence, je vous cherche, avec l'amour dans le cœur, et quand je vous retrouve, vous êtes la femme d'un autre ! Est-ce là ma récompense ? Je vous ai sauvée, vous m'arrachez la vie !

— Oh ! de grâce, monsieur, cessons un tel laugage. Je suis là et vous écoutez, sans savoir si je rêve ou si je suis éveillée, si je suis morte ou vivante ! Oh ! laissez-moi partir, monsieur, j'ai déjà trop différé.

— Allez, madame, puisque vous êtes impitoyable, Vous n'aurez pas longtemps à vous inquiéter de mon amour !

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, madame ! Vous pouvez partir ! Oh ! je suis bien malheureux ; c'est trop souffrir, il faut que cela finisse !

Et le comte sanglota comme un enfant.

Clémence fut vaincue par cette douleur menaçante.

— Mais . . . c'est affreux ! s'écria-t-elle.

— Eh ! que vous importe ? madame ! Quand je serai mort vous vivrez tranquille !

— Ernest ! Ernest ! vous êtes bien cruel !

Et Clémence s'affaissa sur un banc, noyée dans les larmes.

Le comte tomba à ses genoux.

— Ernest ! avez-vous dit, madame ?

— Non ! non ! laissez-moi !

— Oh ! soyez sans crainte, Clémence. Vous êtes un ange pour moi, et l'on se purifie rien qu'à toucher vos vêtements. Soyez sans crainte. Oui, vous l'avez dit, là, tout à l'heure ! Ernest ! je l'ai bien entendu, vous avez eu pitié de mon désespoir . . . Vous m'aimez donc ?

— Je voudrais vous avoir pour frère, Ernest, et je vous donnerai l'amitié d'une sœur ; mais je suis mariée et pour l'honneur de mon fils . . .

— Merci, Clémence, vous m'avez compris. Vous êtes sacrée pour moi comme votre fils, et ma pensée vous parle sans détours. Vous m'aimez ! . . . allons, nous sommes quittes. Vous venez de me rendre la vie.

— Vous vous éloignerez, dit la jeune femme, par grâce ; si vous avez quelque affection pour moi, quittez le pays ; il le faut, je vous en supplie, mon ami, je vous en supplie. Vous m'avez arraché un secret que j'avais juré d'ensevelir dans mon cœur. C'est assez, n'est-ce pas, et vous devez être content.

— Oh ! Clémence ! que dites-vous ?

— Pardon ! Ernest, je suis folle. Vous devez avoir pitié de moi. Vous partirez, n'est-ce pas ? car si vous restez, votre présence me tuera, je le sens. Il faut partir.

— Vous avez raison, je vous obéirai.

— Vous êtes généreux, mon ami.

— Je partirai aussitôt que le colonel sera ici. Il vous a confiée à ma sollicitude, il faut que je le revoie avant mon départ.

— Ernest, nous ne devons plus nous trouver ensemble. Jerez-moi de ne pas chercher à me revoir avant le retour de mon mari.

— Je vous le jure, Clémence.

— Adieu.

Le comte la regarda s'éloigner, immobile et pensif. Vingt fois il voulut courir après elle, l'admirer encore ; son serment l'en empêcha. Il regagna le pavillon.

En passant sous les fenêtres de Clémence, il regarda encore une fois ; la lumière pâlie jetait un dernier reflet dans la chambre. Il aperçut celle qu'il aimait ! Clémence était agenouillée devant le berceau de son fils et priait.

— Adieu ! dit-il.

Mais la fenêtre ne s'ouvrit pas. Le comte voulut reposer ; impossible. Il descendit aux écuries, sella un cheval, et fit dix lieues dans la campagne pour rappeler sa raison. Il y réussit si peu que les passants le prirent pour un fou. Le colonel revint le surlendemain. Il était radieux. On le rappelait à Paris, et le ministre, fort gracieux pour lui, lui avait fait les plus belles promesses. Il avait donc retrouvé sa belle humeur, quand Ernest lui annonça son départ. Le colonel fronça les sourcils.

— Comment ! tu nous quittes ? dit-il.

— Il me faut aller à Paris.

— Eh bien, cela tombe à merveille puisque nous y allons aussi, dit le colonel.

— Nous, mon ami, à Paris, s'écria Clémence.

— Oui, ma chère femme, et Ernest nous y choisira un appartement.

— Oh ! quel bonheur ! dit-elle sans y penser.

— Vois-tu ? reprit le colonel, quel effet cela lui produit d'aller à Paris !

Clémence leva les yeux sur le comte, et s'aperçut trop tard qu'elle s'était trahie. Ernest rayonnait.

— Je t'accorde trois jours pour choisir la maison, six pour la faire meubler comme-tu l'entendras, et dans dix jours, cher ami, nous pèndrons la crémaillère.

Comment parler maintenant de départ sans éveiller les soupçons ? C'est lui, Ernest, qui veut s'éloigner ; mais voici que la mauvaise étoile du colonel le force à se rapprocher de son ami. Il y a d'étranges fatalités.

— A Paris, pensait Clémence, capitulant avec sa conscience, nous nous verrons bien moins souvent. Paris est si grand !

## V

## ON S'INSTALLE A PARIS.

Le premier pas était franchi, le plus difficile. Clémence savait tout, et malgré le trouble qu'une pareille déclaration avait porté dans son âme, Ernest n'avait pas été repoussé. Loin de là, pourvu qu'il se contentât d'un amour sentimental, pourvu que l'expression d'un coup d'œil sympathique lui suffit, il était désormais assuré que sa passion serait partagée par la femme de son ami. Le comte se jura donc à lui-même, comme il l'avait juré à Clémence, de persister dans son rôle honnête. Ce ne fut pas sans impatience qu'il attendit l'arrivée du colonel dans la capitale. Conformément aux instructions qu'il avait reçues, il choisit un appartement confortable dans la rue du Faubourg-Poissonnière, et le fit richement meubler. Puis, quand tout fut terminé, il écrivit au colonel : " Venez, tout est prêt."

Au jour dit, à six heures moins un quart, une chaise de poste entra dans la cour du numéro 8 de la rue du Faubourg-Poissonnière, et le concierge reçut, la casquette à la main, ses nouveaux locataires. Le comte Ernest de Monval avait entr'ouvert un des rideaux de la salle à manger, et quand il eut vu descendre de voiture Clémence et le colonel, il courut au-devant d'eux jusqu'au bas de l'escalier. Un domestique à la livrée du colonel vint prendre les ordres de son maître.

— Comment t'appelles-tu, mon garçon ? dit le colonel.

— Pierre, pour vous servir, mon colonel.

— Eh bien, tu parles d'or, mon ami ; je meurs de faim, sers-nous vite le diner. Tu m'excuseras, Ernest, si je ne vais pas tout de suite visiter tes merveilles ; mais, vois-tu, nous sommes exténués, et la faim tue l'admiration. Voyons d'abord si la cuisinière est un cordon bleu !

Le repas fut gai, comme on pense. Le colonel était ravi de se trouver à Paris, protégé par le ministre, et dans une belle position politique. Depuis la naissance de son fils, il n'aspirait à rien moins qu'à devenir général de division. Honoré de ce grade éminent qui ne pouvait manquer de lui échoir avant une dizaine d'années, il protégerait à son tour son petit Georges, dont il était résolu à faire un soldat, qu'il le voulût ou non. Clémence songeait. Sûre de l'amour d'Ernest, elle était désormais heureuse, parce qu'elle avait confiance dans sa loyauté discrète et que l'avenir lui appartenait. Elle aurait préféré peut-être qu'il fût éloigné de ses yeux ; absent, exilé, elle se serait sentie plus forte et plus maîtresse de sa passion. Mais la fortune et son mari lui-même s'y étaient opposés. D'ailleurs, elle ne s'avouait qu'en tremblant, malgré toutes ses bonnes résolutions, que la vue du comte lui était nécessaire. Elle entrevoyait, à travers ses rêveries, des bals, des soirées, des plaisirs ; en un mot, son séjour à Paris, la position de son mari, l'appartement somptueux qu'il avait choisi, par l'intermédiaire du comte, lui garantissaient des distractions, et, pour le moment, c'était tout ce dont elle avait besoin.

Après le café, le colonel bourra sa pipe. Ernest offrit le bras à Clémence et l'on passa la soirée à s'extasier sur les somptueuses folies du tapissier.

— Tu m'a ruiné, dit le colonel. Mais, bah ! ma femme est contente et je me moque du reste.

## VI

## OU LE LECTEUR ENTENDRA PARLER D'UN COFFRET AUSSI DANGEREUX QUE LA BOITE DE PANDORE.

Après le départ du comte, le colonel embrassa sa femme et se retira dans sa chambre.

Georges, placé doucement dans son berceau, était depuis longtemps plongé dans le plus profond sommeil.

Clémence seule veillait encore.

La nouveauté, comme le plaisir, a le pouvoir de tenir ainsi les femmes éveillées et leur fait oublier la lassitude corporelle. Clémence parcourait donc d'un œil avide les moindres détails de sa chambre bleue que le comte avait merveilleusement ornée, et son cœur le remerciait de tant d'attention délicate et de ce goût exquis, qui avait si bien fixé son choix, qu'elle-même n'aurait pas mieux réussi, s'il lui eût été nécessaire de présider à l'ameublement de sa chambre. À chaque découverte, c'était une joie sans réserve.

Bizarrierie de la nature humaine. A trois pas d'elle dormait son enfant, dont la respiration douce et tranquille arrivait à son oreille ; son mari confiant venait de la quitter à peine, et pourtant cette femme, pleine de tendresse pour l'un de respect pour l'autre, ne songeait, à cette heure, qu'à une seule personne, au comte. En furetant ainsi de droite et de gauche, sa main rencontra un petit coffret de bois d'érable, caché pour ainsi dire dans l'un des tiroirs de la table à ouvrage. Que contenait ce coffret ? Quel en était l'usage ? Le plus simple était de l'ouvrir, et c'est ce que fit Clémence. Une petite clé d'argent finement ciselée tourna dans sa main blanche, et le coffret docile à sa curiosité s'entr'ouvrit. Un papier s'en échappa, et vint tomber sur le tapis. Clémence se baissa précipitamment pour le ramasser, et quand elle le tint dans sa main, son premier mouvement fatal et non raisonné fut de regarder autour d'elle si quelqu'un ne l'avait pas vue. Pourquoi cette méfiance ? D'où lui venait cette crainte ? Savait-elle ce que c'était que ce chiffon de papier, ou pensait-elle avoir tort de le ramasser ? Nous ne saurions le deviner ; néanmoins elle tressaillit comme une personne nerveuse, fortement impressionnée par un choc inattendu et ce fut avec la plus vive émotion qu'elle le déplia pour s'assurer de son contenu.

— La facture du fabricant sans doute ? se disait-elle pour s'enhardir. Elle sera restée là par mégarde.

Le papier fut déplié.

— Une lettre ! . . . de lui . . . une lettre ! . . . Oh ! mon Dieu ! n'aurai-je donc plus un instant de repos ?

Elle rejeta brusquement le papier qui semblait lui brûler les doigts, et, tombant sur un fauteuil, elle se prit à songer douloureusement.

— Fatal amour ! qui pousse le comte vers moi, se disait-elle, et que je ne saurais repousser, qu'exiges-tu de nouveau ? Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous arrachée à une mort certaine par les mains de cet homme, si la reconnaissance est un crime ? Donnez-moi du moins la force de l'ingratitude, puisque l'honneur m'en fait un devoir, et faites-moi le cœur inaccessible aux émotions qui le font battre ! . . . Pauvre Ernest ! qu'il doit souffrir, si j'en juge par les tourments que j'endure moi-même ! Il m'aime ! Oh ! oui, il m'aime de toute son âme ! Et moi, je ne puis lui rendre amour pour amour ! Mon Dieu ! que vous ai-je donc fait pour que vous me rendiez si malheureuse ? Elle se leva, tremblante et violemment agitée, comme pour se distraire d'une aussi dangereuse rêverie par la contemplation d'objets extérieurs, mais une invincible attraction ramenait sans cesse ses yeux vers le coffret de bois d'érable, et du coffret vers le papier. Enfin, n'y pouvant résister davantage, elle courut à la porte de sa chambre, la ferma à double tour, mit soigneusement les verrous, comme si quelque indiscret venait en briser le pêne solide, et, revenant à la lettre, elle la saisit avec énergie. Eh bien, dit-elle, pourquoi ne pas la lire ! qui le saura ? Demain, j'en aurai le courage de lui dire qu'il ne renouvelle pas une tentative coupable, et . . . je connais bien son cœur, il souffrira, mais ne m'écrira plus. Elle ouvrit le papier, et lut ce qui suit avec une agitation que nous aurions peine à décrire, les yeux voilés par le sommeil, qu'elle chassait de toutes ses forces, la main tremblante, le sein violemment agité.

## VII

### LA LETTRE

« Chère Clémence, n'est-ce pas assez souffrir que de se contraindre ainsi tous les jours, et croyez-vous qu'une âme pleine d'amour comme la mienne ne se brise pas à de telles épreuves ? Depuis l'heure où je vous ai quittée, mon cœur est en proie aux angoisses de l'attente, aux regrets amers de l'absence, et si je n'avais eu à m'occuper de vous, depuis

cette funeste époque, vous ne m'auriez plus retrouvé à Paris. Je serais sans doute mort dans mon isolement et dans mon ennui. Pardonnez-moi, si je ne puis résister davantage au eha grin qui m'opprime. J'ai bien combattu, n'en doutez pas, avant d'en venir à cette extrémité si douce pour moi, car votre courroux m'épouvantait, et c'est, je vous le jure la chose la plus funeste qui puisse m'arriver. J'ai donc hésité bien longtemps entre l'obéissance à vos ordres, la soumission à vos volontés, ou l'infraction que je commets ici, et pour laquelle vous n'aurez pas le courage de me tenir rigueur. D'ailleurs, laissez-moi vous le dire, maintenant que je vous écris, je ne me sens pas coupable. Non, mon crime, le seul que je me reproche, c'est d'avoir attendu jusqu'à ce jour."

— Comme il m'aime ! ne put m'empêcher de murmurer Clémence.

"Ne vous étonnez pas, mon amie, d'un tel paradoxe et veuillez m'entendre sans colère. Oui, je me reproche de ne pas vous avoir écrit plus tôt, car c'est une marque d'indifférence que vous ne méritez pas."

La jeune femme tressaillit en lisant ces lignes où l'âme tout entière du comte s'était peinte. Elle laissa tomber la main qui tenait la lettre ; deux larmes glissèrent lentement à travers ses paupières presque closes !

— Je n'aurai jamais la force, se dit-elle, de détruire cette lettre dont tous les mots parlent si bien à mon cœur !

Elle continua donc de verser en elle le poison qu'elle se plaisait à respirer, et reprit sa lecture interrompue.

"Ne craignez rien, d'ailleurs : vous écrire est le plus cher de mes vœux, et ce sera le seul que je formerai dorénavant. Car vous n'y mettez pas d'obstacle, Clémence, vous ne le pouvez. N'est-ce pas assez briser mon cœur que de vous présenter sans cesse à moi, aux côtés de celui que je respecte et que je dois respecter toute ma vie, puisqu'il fut l'ami de mon père, et qu'il est le mien ? Mais quels sont ses droits à votre amour ?

"Le lien qui vous unit, n'aurions nous pas dû le former ensemble, si la fatalité !... Maudit voyage !..."

"Je vous écrirai, Clémence, car s'il fallait me priver de ce seul bonheur qui me reste et de celui de jouir de votre vue, je vous le dis sans forfanterie, sans autre intention que de vous dire la vérité toute entière, je me ferais sauter la cervelle !"

— O mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Clémence.

"Sur la table, à côté du papier sur lequel je trace ces lignes, sont mes armes. Elles ont appartenu à mon pauvre père et son fidèle. J'ai balancé longtemps. Mourir ou vous écrire !

"Je vous écris, Clémence, parce qu'il sera toujours assez tôt de mettre fin aux tortures que j'endure, si vous refusez mes pauvres lettres !

"Je ne vous parle pas de me répondre, ce serait un crime, vous en êtes incapable ! Pourtant !... Non, vous le voudriez faire que je vous supplierais de vous en abstenir. Un regard de vous, c'est tout ce que je désire, et j'emporterai du bonheur pour la journée.

"Ne craignez donc rien, mon amie. Si mes pensées sont parfois coupables, je reviens bientôt à la raison, et je condamne mes pensées. Clémence ! Clémence ! soyez indulgente, et je vous jure sur la mémoire de mon père ! je garderai avec religion le secret de cet amour qui me remplit et me déchire le cœur, je saurai respecter votre honneur et celui de votre enfant !"

Involontairement, la femme du colonel porta à ses lèvres tremblante la lettre du comte. Puis elle demeura dans la même attitude, rêveuse et presque endormie, le corps affaissé, les yeux fermés, songeant à la fois au passé funeste, à l'avenir plus funeste encore.

Comment repousser un pareil amour ? N'est-il pas respectueux autant que passionné discret et impétueux à la fois, cet amour qui fait toute sa joie, toute sa tristesse ? Que faire ? que devenir ? sombre problème dont Dieu et elle-même tiennent la solution encore inachevée. Recevra-t-elle ces lettres qui, pour être pures, n'en sont pas moins criminelles, Clémence le sait bien ; — tout ne défend-il pas une pareille faiblesse ? Le devoir se dresse devant sa conscience troublée, escorté d'une foule d'arguments irrésistibles, souverains. De quel œil osera-t-elle dorénavant regarder son époux, ce colonel, simple comme un père, qui dort tranquille sur la foi des serments qu'a consacrés un prêtre, plus confiant peut-être encore en sa loyauté sincère, irréprochable, naguère encore, de sa compagne chérie ? Ce mariage en fut une faute sans doute, ou du moins un malheur, mais enfin n'est-il pas accompli ? Pourquoi récriminer sur les faits passés ? A quoi bon condamner une union

indissoluble ? Et Georges ? Son enfant, ce gage de la foi conjugale, quel opprobre va-t-elle léguer à son fils au berceau, si, sur la pente qu'elle suit, elle se laisse entraîner davantage.

— Oui, oui, se dit-elle, je serai malheureuse, mais non pas coupable. Plus d'hésitation ! c'est déjà trop que d'avoir balancé entre son devoir et sa passion. — Mais hélas ! ajoutez-elle encore, quels malheurs affreux, peut causer ma résolution ! Ernest ! Ernest ! que deviendra-t-il sans moi ? Me faut-il abandonner à son désespoir le seul ami que j'aie sur la terre ? Ses paroles sont menaçantes ; — si je refuse ses lettres, il me l'a dit ! mon Dieu ! c'est moi qui l'aurais tué. . . . Son amour est-il donc si criminel d'ailleurs ? Loin de chercher à profiter de ma tendresse et des aveux qu'il m'a arrachés, c'est lui qui m'affermait dans mon devoir. Noble cœur ! faut-il le réduire au désespoir. Enfin qui le saura ! . . .

— Qui le saura ? . . .

La conscience était vaincue par cette dernière réflexion, et Clémence, fatiguée de lutter contre elle-même fut perdue à jamais.

Qu'on y réfléchisse bien. Le devoir n'est pas toujours agréable à remplir. Si vous le rendez impossible, vous ouvrez vous-même les barrières dans lesquelles vous prétendez le tenir renfermé, et vous ne devez reprocher à personne les conséquences inévitables que votre aveuglement n'a pas su entrevoir. Que d'exemples, banals à force d'être fréquents, il est facile d'appliquer à ce que j'avance ! Car l'histoire de Clémence n'est autre chose que la vie réelle, comme elle se passe sous les yeux du philosophe. Malheur à celui qui voit et ne sait comprendre ! Honte à ceux qui comprennent et ne s'arrêtent pas !

Tout à coup la pauvre femme se leva ; les larmes s'échappaient de ses yeux, l'émotion la suffoquait. Elle se dirigea vers la fenêtre et l'ouvrit. Le ciel était sombre. La pluie tombait fine et froide. Clémence s'accouda, pour rafraîchir, à la brise du soir, son front brûlant. En jetant les yeux sur la rue déserte en ce moment, elle crut entrevoir, à travers les persiennes, une ombre enfoncée dans la porte cochère de la maison placée vis-à-vis de la sienne. Elle ne jeta qu'un coup d'œil sur cette ombre, c'en fut assez. Clémence l'avait reconnue ! . . . Elle s'éloigna aussitôt de la fenêtre et la ferma doucement, si doucement que l'ombre l'entendit à peine. Mais elle l'entendit.

— C'est lui ! . . . Il est là, bravant la pluie et le froid, la nuit et le danger, pour me voir encore. Pauvre Ernest !

Elle s'assit devant le bureau et prit la plume. Sa main tremblait comme une feuille qu'agite le vent du soir.

“ Mon ami,

“ Vous ne vous appartenez pas, ceux qui vous aiment ont besoin de vous. Un homme de cœur doit savoir souffrir. Vous vous plaindez et vos reproches me brisent le cœur. Êtes-vous donc le seul à plaindre ? Brûlez ce papier et ne m'écrivez plus *ainsi*, si vous tenez à mon repos et à mon honneur.

CLÉMENCE. ”

Ce qu'il y a d'extraordinaire dans la conduite de Clémence, c'est qu'en commettant cette faute elle n'en éprouvait pas de remords. C'est qu'elle aimait passionnément le comte et qu'elle tremblait pour ses jours. “ Ne m'écrivez pas ainsi ”, disait-elle. Ce qui signifiait évidemment : Écrivez-moi encore, je vous le permets, mais d'une façon plus raisonnable. Ma conscience sera tranquille, si vos lettres sont moins passionnées ; je les regarderai comme celles d'un frère ou d'un ami, et je satisferai à vos désirs exigeants, qui sont aussi les miens, en recevant la communication de vos pensées. ”

La pauvre femme ne se doutait pas des conséquences terribles que devait avoir son imprudence. Chez une femme aussi sensible que l'était Clémence, le crime n'existait pas encore. Le comte était désespéré, prêt à mourir, si elle résistait à ses instances ; elle sacrifiait son devoir à la sensibilité, non à sa passion. Le comte, c'était lui en effet qui voulait savoir si sa lettre tomberait entre les mains de Clémence, et si l'arrêt que prononcerait le cœur de son amie serait inflexible ou clément, — le comte attendait toujours ; la pluie fouettait, le vent soufflait avec violence, le froid avait engourdi ses membres ; mais il ne sentait rien. Au moment où la fenêtre de Clémence s'était ouverte, le comte de Monval fit un pas en avant. Mais, hélas ! cruelle déception ! la fenêtre s'était fermée aussitôt, avant qu'il lui fût permis d'avancer davantage. C'en est fait ! elle l'a vu et le dédaigne. Le cœur du jeune homme lui battait dans la poitrine à tout rompre, et le

désespoir le plus profond s'empara de tout son être. Il se serait tué sous les fenêtres de Clémence s'il n'eût craint de compromettre sa réputation.

Il leva les yeux de nouveau et comprit que tout était fini pour son amour. La lampe était éteinte. Tout à coup, comme il allait s'éloigner désespéré, un papier tourbillonnant tombe sur le trottoir. Il s'avance, court, se précipite. Une lettre ! la sienne peut-être ? Il s'approche d'un verveux. Non ! C'est une réponse. Le comte prit sa course comme un fou, et disparut.

Quelques minutes après, une fenêtre, qu'on n'avait pas entendu ouvrir, se referma. On la distinguait parfaitement, car elle était éclairée de nouveau. Clémence embrassa son enfant à maintes reprises, avec une telle force que Georges, réveillé en sursaut, se prit à pleurer. La mère, désolée, le berça quelque temps, l'apaisa par des caresses plus modérées, et les pleurs s'apaisèrent dans le sommeil. Pour elle, après avoir rapproché trois fois la fatale lettre de la bougie, avec l'intention arrêtée d'anéantir toute trace de faute, elle n'eut pas le courage d'exécuter son projet, et l'imprudente enferma le papier dans le petit coffret de bois d'érable dont elle retira la clef. Puis elle pria Dieu et se coucha. Son sommeil fut agité, fiévreux, plein de rêves affreux, avertissements célestes que le jour fait oublier et que Dieu lui envoya avec beaucoup d'autres.

## VIII

## LE BARON DE GRAHN.

Parmi les visiteurs nombreux et empressés que les soirées d'hiver, les relations nouvelles et plus encore la beauté de Clémence, attirèrent chez le colonel Desfossés, le plus galant, le plus assidu, le plus désagréable aux yeux de Clémence et d'Ernest, était assurément le baron de Grahn, parent du ministre de la guerre et, comme tel, bon à ménager. On le voyait de deux jours l'un, rue du Faubourg-Poissonnière, et l'on peut dire que l'hiver se passa, de sa part, en escarmouches amoureuses. Ajoutons cependant que toutes ses galanteries, toutes ses tentatives, furent vaines et stériles. C'est que l'occasion lui manqua d'abrèger le chemin et qu'il ne dépendait pas de lui de la faire naître. Cela n'étonnera personne, quand on songera que Clémence ne s'y prêtait guère, le colonel fort peu, le comte Ernest pas du tout.

Peut-on avoir moins de chances de réussir ? Ainsi, lorsque le baron venait rendre visite au colonel, celui-ci le recevait dans son cabinet, où du moins l'on pouvait fumer, disait-il ; et si, par hasard, il était sorti, Mme Desfossés faisait régulièrement répondre à M. le baron, par Pierre, le valet de chambre, qui lui transmettait les inquiétudes du jeune homme sur sa santé, qu'elle était fort touchée de sa sollicitude, mais que, malheureusement, elle était trop souffrante pour pouvoir l'en remercier elle-même. Comme les réponses de Pierre étaient identiquement les mêmes, tous les jours, à peu près, le baron, froissé de ce refus périodique de le recevoir, voulut un jour forcer la consigne et s'assurer par lui-même de la vérité de cette assertion du valet. L'argument pécuniaire fut celui qu'il appela à son secours pour tenter la fidélité de Pierre ; mais celui-ci, tout en acceptant le louis que lui glissait dans la main le baron, parut ne pas comprendre ce qu'on attendait de sa complaisance, au moyen de ce cadeau.

— Voyons, Pierre, lui dit le baron, tu es un brave garçon, dis-moi la vérité.

— Quelle vérité monsieur le baron veut-il que je lui dise ? répondit Pierre.

— Ta maîtresse n'est pas si souffrante qu'elle le dit, n'est-ce pas ? Je ne suis pas un enfant pour qu'on m'en fasse accroire. Parle-moi franchement, Pierre. Voici quatre fois de suite que je viens depuis quinze jours, et c'est toujours la même chose. Je suis consigné, n'est-ce pas ?

— Oh ! monsieur le baron peut-il parler ainsi ! fit Pierre en levant les yeux au ciel avec attendrissement. Consigné ! par exemple ! un des meilleurs amis de monsieur !

— Cependant, Pierre, tu m'avoueras que cette persistance à ne pas me recevoir....

— Le fait est que monsieur le baron joue de malheur, interrompit Pierre. La dernière fois, madame avait la migraine, si mes souvenirs ne me trompent pas ; la fois précédente, c'était.... était-ce un rhume ? oui, précisément : un gros rhume, cela fait bien souffrir.

— Est-ce qu'il se moque de moi, le drôle ? pensait le baron

— Aujourd'hui, c'est une courbature, Madame l'aura gagnée au bal du préfet. C'est égal, monsieur le baron joue de malheur ! on ne peut pas dire autre chose.

— J'en suis pour mes vingt francs, se dit de Grahn en se retirant, suffisamment édifié par le ton goguenard de Pierre sur la maladie de sa maîtresse.

— Va donc, baron de coulisse, pensait l'honnête valet donné par le comte Ernest au colonel, tu as beau faire, tu en seras pour tes frais et tes gros sous.

Il s'empressa de lui ouvrir à deux battants la porte de l'antichambre, et le salua profondément.

— Monsieur le baron sera plus heureux une autre fois, dit-il.

— Crois-tu ? répondit celui-ci.

Et, sans attendre la réponse, qui ne pouvait manquer d'être une impertinence déguisée, il partit.

En homme intelligent, il se serait bien gardé de se mettre tout à fait mal avec Pierre et de le brusquer, sachant bien qu'il pouvait un jour ou l'autre avoir besoin de lui, et qu'un valet qui nous raille aujourd'hui, tout en acceptant les vingt francs qu'on lui donne, est prêt à vous servir demain pour vingt louis. Malgré les refus réitérés de Clémence, il ne faut pas croire pourtant que le baron et elle ne se rencontrassent jamais ; bien au contraire. Le colonel donnait toutes les quinzaines un grand dîner et ne manquait pas d'y inviter son cher baron, le parent du ministre, puis quinze jours après le dîner, un grand bal, M. de Grahn était inscrit le premier sur la liste de Madame. Mais au bal, comme pendant le dîner, le comte Ernest veillait sur Clémence (peine inutile) et sur le baron, que sa présence constante rendait furieux. Aussi M. de Grahn jurait-il ses grands dieux qu'il réussirait, tôt ou tard, à n'importe quel prix. Cette lutte était devenue pour son oisiveté une occupation, pour son amour-propre un aiguillon, pour son cœur presque une passion. La vanité mise en jeu mène loin, et l'on peut dire sans métaphore que, si elle se heurte contre la résistance d'une femme, elle vous mène au diable, surtout quand, à côté de cette femme, se dresse un rival aimé, à qui s'adressent toutes les prévenances, les demi-mots, les confidences, les sourires et le bataillon des coquetteries amoureuses dont on devient si vite jaioux. Or, partout et toujours, le comte Ernest de Monval jouait ce rôle aux yeux du baron : à l'Opéra, dans la loge du colonel ; à la promenade, dans sa voiture ; dans le monde, à ses côtés ; chez lui, à sa table. C'en était trop. L'obstacle était réel, insurmontable, éternel. Il fallait le briser, le faire disparaître. Mais, dans cet ordre d'idées qui se présentaient à l'esprit torturé du baron, mille difficultés surgissaient encore, qui l'avaient écarté de ses premiers desseins. D'abord un motif de querelle. Le baron eût voulu (c'était sagement penser) que le comte le lui eût fourni, et soit par la volonté de Clémence, soit par la magnanimité de son rival, aucun nuage n'avait troublé leur position réciproquement amicale en apparence ; puis, quel résultat pouvait-on attendre d'un duel malheureux pour l'amant préféré ? A-t-on jamais vu qu'une femme se soit prise de belle passion pour l'homme qui tue celui qu'elle aime ? Si cela s'est vu, c'est qu'il s'agissait d'autres femmes que Clémence, assurément, et le baron savait bien que le moyen serait détestable, et qu'il serait à jamais perdu dans le cœur et dans l'esprit de la femme du colonel s'il touchait un cheveu de M. de Monval. Or, comme c'était un homme résolu, froid et tenace, que M. de Grahn, il décida qu'il atteindrait le but d'une autre manière, et qu'en conséquence il se garderait, comme de la pire des choses, d'attenter aux jours de son rival. Il fallait le perdre, non le tuer. C'était un but difficile à atteindre, à ne considérer que les apparences. Car si le cœur de Clémence appartenait visiblement au comte, aux yeux d'un monde indifférent et frivole, les symptômes de cette naissante passion étaient bien plus éclatants encore à ceux d'un rival mécontent, intéressé à reconnaître dans le cœur d'autrui les progrès du mal dont il souffrait lui-même. Il fallait être absorbé par l'ambition, aveuglé par la confiance comme le colonel, pour ne pas s'en apercevoir. Comment donc parvenir à son but ? Quelle voie le hasard ouvrirait-il aux vœux du baron ? Il y songeait souvent, il s'en préoccupait sans cesse. Deux moyens s'offraient à lui, qu'il ne repoussait pas entièrement, mais entre lesquels il avait peine à se décider, ne sachant lequel était préférable. Pourtant il creusait l'un plutôt que l'autre, et nous le savons trop gentilhomme pour ne pas comprendre sa préférence. L'un des moyens était d'inspirer au colonel quelques soupçons sur les assiduités du comte auprès de sa femme, de réveiller ainsi la vigilance endormie du mari de Clémence ; d'entraver les rencontres trop fréquentes à son gré des deux amoureux, et d'empêcher Clémence de

céder aux désirs de son rival, en lui montrant que son mari avait l'œil ouvert sur sa conduite, et ne s'endormait pas dans une béatitude rassurante. Mais, comme nous l'avons dit, le baron de Grahn trouvait cette façon d'agir peu loyale et même indigne d'un gentilhomme. Il faut croire qu'un esprit absorbé par une grande préoccupation se trouble et s'égare, car il ne vint pas un seul instant à l'idée du baron qu'il eût tort de s'occuper de la femme du colonel, et que ce fût également un acte misérable et déloyal. Quoi qu'il en soit, il repoussa ce moyen d'arriver à la victoire. Il est vrai que le résultat ne lui en paraissait pas tout à fait assuré. Il craignait que le colonel, averti, se tint dorénavant sur la défensive, et mit tout le monde à la porte de sa maison, même lui, le baron, quoique parent et ami du ministre de la guerre. Peut-être fut-ce la raison qui le décida. Le second moyen flattait davantage son amour-propre et présentait certainement plus de chances de réussite. Il consistait à redoubler d'empressement vis-à-vis de Clémence, à laisser le colonel engourdi dans sa somnolence maritale, au besoin même à lui administrer le narcotique d'une confiance absolue, dont il partagerait les bénéfices avec le comte Ernest, suivant la volonté de Clémence, et surtout à pousser les choses assez loin pour que son rival, piqué au vif par l'aiguillon de la jalousie, fit quelque grande sottise dont il serait dupe et qui lui vaudrait l'exil et le mépris. Le baron avait déjà bien étudié le caractère du comte. Il savait que c'était un homme ardent, toujours prêt à rompre en visière aux obstacles et disposé, comme on dit vulgairement, à "mettre les pieds dans le plat" pour une bagatelle.

Tel fut donc le plan de conduite qu'il adopta, sans se laisser rebuter par l'indifférence polie de cette jeune femme. Sûr de l'amitié de son mari, qui ne pouvait se passer de lui, il fréquentait assidûment la maison et profitait de toutes les occasions favorable pour se montrer envers Clémence du dernier galant.

Tantôt c'était un bouquet qu'il demandait au colonel la permission de lui offrir, pour aller à l'Opéra ; tantôt la loge du ministre qu'il mettait à sa disposition, aux Bouffes ; un jour, de magnifiques fourrures de martre zibeline que lui avait envoyées de Russie le jeune prince M\*\*\* ; une autre fois, une ravissante jument de quatre ans, alezan doré, qu'il avait gagnée dans un pari contre le duc D\*\*\* aux courses de Chantilly. Tous ces cadeaux et bien d'autres offerts avec la grâce de l'homme le mieux élevé du grand monde parisien, Clémence les eût refusés sans contredit, de peur d'offenser Ernest en les acceptant, si elle n'eût lu dans les regards de son mari qu'il n'admettait pas un refus sans motif, dont la plus funeste conséquence serait de blesser le "cher" baron. Malgré tous ces efforts qui décelaient une grande habitude dans l'art de séduire les femmes, le comte Ernest se tint immobile dans son dédain, comme si le baron ne lui inspirait d'autre sentiment que la pitié. Au mois de mai, la nature reprit son empire, et, revêtant ses plus beaux ajustements, se para de ses nouvelles splendeurs. Déjà les champs verdissaient, les arbres bourgeoñaient, l'air s'attlédisait pour vivifier toutes ces belles choses que Dieu jette sur la terre, de sa main miséricordieuse, quand une des blessures du colonel Desfossés vint à se rouvrir. On eut un moment d'inquiétude. La goutte faillit compliquer la situation douloureuse du malade, mais, Dieu merci ! les amis du colonel en furent quittes pour la peur. L'influence du beau temps et d'une température plus douce produisit de meilleurs effets, et le mari de Clémence ne tarda pas à entrer en convalescence. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la pauvre femme déploya en cette circonstance toute la tendresse d'une épouse affectueuse et dévouée, et que les soins assidus de cet ange contribuèrent grandement à la prompte guérison du colonel. Nulle garde-malade n'eût fait ce qu'elle fit. Le colonel le remarqua bien, et sa tendresse se serait accrue, si cela eût été possible. Pendant bien des nuits, Clémence, assise au chevet de son mari, veilla sur ce sommeil fiévreux et agité, sans prendre un instant de repos. Elle suffit à tout, aux soins que réclamait le petit Georges, et à ceux qu'exigeait l'état de son mari ; prodiguant le sourire de ses belles lèvres au père comme au fils, à l'enfant rose comme au vieillard pâle, berçant l'un, pansant l'autre, exécutant les prescriptions du docteur avec une rigueur si douce qu'elle n'admettait pas, de la part du malade, la moindre hésitation, sans que ces soins continuels parussent lui inspirer du découragement, de la fatigue ou du dégoût. Son mari lui parlait-il de repos ? Elle lui répondait qu'elle avait très bien dormi dans son fauteuil et ne se sentait pas fatiguée. Ernest se proposait-il pour veiller sur son mari ? Clémence faisait la dédaigneuse, se moquant de sa maladresse probable, l'accusait de vouloir la faire passer aux yeux de son mari pour une petite fille sans raison, incapable de verser

une tasse de tisane sans en répandre sur les draps, et finissait par rire comme une folle de cette espièglerie de pensionnaire. Si le comte insistait pour passer au moins une nuit auprès du colonel, Clémence prenait un air boudeur et répondait assez brusquement qu'une femme seule doit soigner son mari, et qu'en insistant on la désobligerait. Il fallut bon gré mal gré, accéder à des volontés si fièrement exprimées, et le comte Ernest se borna à venir tous les jours, pendant le cours de la maladie, s'informer des progrès de la guérison, et passer une heure ou deux avec son ami. De son côté, M. de Grahn ne s'endormait pas. Moins heureux que son rival, il trouvait souvent fermée pour lui la porte du colonel, mais il laissait sa carte à chaque visite. C'était une sorte de protestation muette contre les reproches que pourrait plus tard adresser le colonel sur son indifférence.

## IX

## LA PAROLE D'UN PROPRIÉTAIRE.

Toutefois M. de Grahn n'était pas assez maladroit pour perdre ainsi le temps et se laisser abattre par les obstacles. Depuis plus de quinze jours, il se creusait la tête à inventer un moyen de se rapprocher de Clémence, malgré elle, malgré le comte. Enfin, à force de chercher, de se casser la tête contre les murs, comme l'on dit, il crut avoir trouvé la solution qu'il cherchait, et, sans perdre une heure, partit pour Fontainebleau, en chaise de poste.

— Eh ! je suis un grand fou, se disait-il, tout radieux, en allumant un cigare pour charmer les ennuis de la route, de n'avoir pas songé plus tôt à cela. Je la tiens cette fois, la rebelle, et son chevalier n'y verra que du feu. On va toujours chercher bien loin l'occasion qui monte votre escalier, et... je suis un grand fou ! c'est le mot.

Voyons si je calcule bien mon affaire. Le brave colonel est en pleine convalescence, bien : il va, l'un de ces matins, vouloir faire preuve de zèle, endossera son uniforme, montera à cheval et viendra rue Saint-Dominique, à l'hôtel du ministre de la guerre, rendre visite à l'illustre épée dont je m'enorgueillis plus que jamais d'avoir les bonnes grâces par droit de famille ; fort bien. Moi, je fais d'avance la leçon à mon oncle. Je lui insinue doucement qu'une blessure reçue au service de la patrie, lorsqu'elle se rouvre, me fait l'effet d'une demande de congé ; que cette demande est trop juste pour n'être pas promptement accueillie par lui... et qu'en conséquence... parfait !

Voici donc le colonel Desfossés en route pour Fontainebleau. De mieux en mieux. Tout cela marche comme sur des roulettes et nous courons au dénouement, à marche forcée. Hum ! coquin de baron, forcée est bien le mot ; car Clémence n'osera détourner son mari d'une résolution propice à sa santé, quoi qu'elle en puisse souffrir. Toute hésitation serait un indice,

Donc, elle abondera dans le sens du départ. En résumé, le colonel et sa femme partiront pour la campagne, et le comte restera à Paris, surtout s'il sait que je ne suis pas à Fontainebleau, et que, par conséquent, il peut dormir sur les deux oreilles, sans avoir rien à craindre de moi. J'ai eu soin, pour lui donner toute sécurité, de carillonner à toute volée mon départ pour l'Italie ou autre contrée aussi voisine de Fontainebleau, et... parbleu ! pour aller en Italie... Postillon ! eh ! mon ami !

— Monsieur m'a parlé ? demanda poliment l'homme-cheval.

— Oui, mon ami, je désirerais obtenir un renseignement.

— Lequel, monsieur ? sans vous commander.

— Quelle route prend-on pour aller en Italie ?

— Celle où nous sommes, monsieur, précisément celle-ci.

— Bah !

— Oui, monsieur, Fontainebleau, route d'Italie, répondit le postillon en poussant un soupir.

— Comme ça se trouve ! fit le baron. Eh ! dites-moi, mon brave, car vous me faites l'effet d'avoir été au service....

— On a fait son temps comme les autres, répondit assez brusquement le postillon... Eh ! Cocotte... où vas-tu donc ? Il n'y a pas d'Anglais par ici. Monsieur n'est pas Anglais, par hasard ?

— Pas pour le moment, fit le baron étonné.

— Tu vois bien, ma vieille, ne bouge donc pas . . . . Moi qui vous parle, monsieur . . . allons, voilà Blüker parti ! Mauvaise gale, cette bête-là, monsieur. C'est une malédiction ; quand on parle d'Anglais, c'est fini . . . . Va donc ! tête de fer ! Brrr . . . .

La chaise partit à fond de train, et la conversation se trouva forcément interrompue par la mauvaise volonté des chevaux de poste, qui, nous penchons à le croire, malgré l'opinion contraire émise par le postillon, se sentaient tout simplement aiguillonnés par la proximité de leur écurie, et par l'appétit.

En arrivant au relais, le baron paya le postillon, et, pendant qu'on attelait, le fit causer encore.

— Eh ! dites-moi, mon brave, lui dit-il, quelle ville est-ce Fontainebleau ?

— Fontainebleau ? monsieur, répondit le postillon en baissant la voix, c'est là que l'empereur nous a fait ses adieux en 1814 . . . .

— Oui, oui, je le sais, dit le baron ; mais sous le rapport du site, de l'agrément . . . ., de l'air . . . ., de la campagne enfin ?

— Une triste ville ! monsieur, répondit le vieux soldat. Lorsque l'empereur . . . .

— Il est assommant, pensa le baron de Grahn, avec son éternel refrain.

Heureusement pour lui, les chevaux étaient attelés ; l'on partit. C'était le dernier relais. Une heure après, M. de Grahn était à Fontainebleau. Il descendit à l'hôtel du Cadran-Bleu, situé à l'extrémité de l'unique rue dont se compose la ville, se proposant d'obtenir de l'hôte tous les renseignements qu'il désirait. Il ne pouvait mieux tomber. Le père Jérôme Topinel, gros homme à ventre rebondi, aux jambes basset, à l'humeur avenante, alla lui-même au-devant de toutes les questions, celles qui l'intéressaient ayant naturellement pris la première place, ce qu'on aurait tort de lui reprocher, surtout puisqu'il était aubergiste.

— Monsieur désire un appartement ? demanda-t-il, en s'approchant ; nous avons, au premier, sur la rue . . . .

— Très bien, mon cher ami, interrompit le baron, donnez-moi ce que vous voudrez. Au premier, sur la rue, dites-vous ? . . . .

— Salon, chambre à coucher . . . .

— Parfait, parfait ; c'est entendu, Je prends de confiance. Faites porter mes malles . . . .

L'aubergiste appela ses garçons qui se tenaient à distance, et lui-même ne dédaigna point de prendre de ses mains d'aubergiste en chef un sac de nuit sur lequel (habitude prudente qu'il avait depuis longtemps contractée) il jeta rapidement un regard inquisiteur.

Mais à peine eut-il lu le nom et le titre de celui qu'il allait héberger que son respect ne connut plus de bornes.

— Par ici, monsieur le baron, dit-il en se précipitant dans l'escalier. Je vais moi-même avoir l'honneur de conduire monsieur le baron.

On comprendra qu'avec un tel homme M. de Grahn trouva facilement son compte. Ne sachant pas où se trouvait la maison du colonel, il pria son hôte de vouloir bien s'en informer, et moins d'une heure après il n'avait rien à désirer à cet égard.

Il lui restait seulement à trouver un endroit moins rapproché que la ville elle-même, du côté de la forêt où se trouvait cette maison, pour conserver sa liberté et sauvegarder les apparences, et, chose plus difficile dans cet endroit, une maison à louer, d'où il pût tendre les filets qui devaient envelopper le cœur de Clémence, sans mourir de consommation. On lui parla de Moret. Moret est une petite ville située à trois lieues de Fontainebleau et à l'autre extrémité de la forêt. Il s'y rendit dès le lendemain et fut assez heureux pour trouver ce qu'il cherchait. Seulement un Russe, plus pressé ou plus sage que le baron, avait à peu près conclu le marché avec M. Fortin, le propriétaire. M. de Grahn, désespéré comme un enfant qui met le nez sur une bonbonnière sans en pouvoir soulever le couvercle, n'hésita pas à aller voir M. Fortin.

— J'en suis désolé, lui dit celui-ci, quand le baron lui eut fait connaître ses désirs, mais j'ai donné ma parole, monsieur, et vous savez, parole donnée . . . .

— Bah ! répondit le baron de Grahn, l'affaire n'est pas conclue, le contrat n'est pas signé . . . .

— Qu'importe, monsieur le baron ? dit fièrement le propriétaire ; la parole d'un honnête homme ne vaut-elle pas toutes les signatures ?

— Je ne dis pas non, monsieur, répondit M. de Grahn d'un ton qui démentait ses paroles.... Pourtant....

— Désolé, monsieur, désolé, fit le propriétaire en se levant comme pour congédier celui qui lui faisait l'injure de douter de sa bonne foi.

— Quel contre temps ! s'écria M. de Grahn en se levant à son tour ; moi qui trouvais ce pays charmant....

— Charmant, c'est le mot.

— Et puis votre maison m'allait comme un gant.

— Je le crois bien ! c'est moi qui l'ai fait bâtir, et ce n'est pas pour me vanter....

— Élégante, commode, ni trop grande, ni trop petite... un vrai diamant... Voulez-vous me la vendre ?

— L'année prochaine, je ne dis pas ; mais cette année, c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Puisqu'elle est louée.

— C'est juste.

— Vous me l'achèteriez demain que vous ne pourriez l'occuper.

— Puissamment raisonné.

— Ce à quoi vous paraissez tenir pardessus tout.

— C'est la vérité ; ce pays me plaît infiniment.

— Mais si ce n'est que le pays, vous en trouverez d'autres. Il y a des maisons....

— En connaissez-vous ?

— Non.

— Vous voyez bien.

— Faites bâtir.

— Voilà qui est méchant, dit le baron en souriant. Vous avez de l'esprit, mon cher propriétaire, et c'est ce qui redoublera mes regrets, si nous ne faisons pas affaire. Votre conversation me plaît. Nous aurions vite lié connaissance. Entre voisins.... Comment ? vous persister....

— Absolument.

— Mon oncle, le ministre de la guerre, sera désespéré, fit de Grahn en poussant un long soupir ; lui qui m'avait recommandé....

— Votre oncle ! le ministre ? s'écria le propriétaire en ouvrant des yeux démesurés....

— Lui-même, mon cher monsieur. Il serait venu passer ici deux mois cet été....

Quel contre-temps !

— Diable ! pensa le propriétaire, qui se trouvait avoir un fils sergent, et se voyait déjà lié avec son voisin le ministre. Qui sait si l'épaulette ?... Diable !...

— Enfin ! il n'y faut plus penser, ajouta de Grahn, en mettant le doigt sur le bouton de la porte.

— Vous y tenez donc absolument à la maison ? s'écria le propriétaire en l'arrêtant.

— Si j'y tiens....

— Et vous la payeriez bien cents francs de plus....

— S'il ne fallait que cela pour l'avoir !....

— Eh bien, mon cher monsieur, quand les gens me plaisent, je ne sais pas ce que c'est de leur refuser moi, et vous me plaisez !....

— Vraiment ! eh bien, vous aussi, mon cher monsieur.

— Tenez asseyez-vous là, signez-moi votre nom sur ce chiffon de papier, qui sera notre charte, et.... parbleu ! la maison est à vous.

— Mais votre parole ?

— Bah ! Bah ! des mots en l'air ! rien de conclu.

— Décidément, pensa M. de Grahn, une signature vaut mieux que la parole d'un honnête homme, du moins lorsqu'il est propriétaire. Le lendemain, M. le baron de Grahn s'installait à Moret dans la petite maison, et le voisin faisait venir de Fontainebleau son architecte dans le but de savoir ce que lui coûteraient certains embellissements qu'il voulait donner à ses propres appartements. N'attendait-il pas le ministre de la guerre, l'oncle de son locataire !

## X

## CLEMENCE EXILE LE COMTE.

Ce coquin de baron était né coiffé, nous pourrions le dire. Tout ce qu'il tentait réussissait à son gré, comme s'il plaisait à la fortune de porter sa livrée. Ainsi nous l'avons vu tout à l'heure triompher du mauvais vouloir d'un propriétaire campagnard, grâce à certains mots magiques, auxquels l'honnête homme ne put résister. Bientôt nous verrons Clémence et le colonel arriver à Fontainebleau, dans leur petite maison, seuls et sans défiance, tandis que le malheureux comte Ernest de Monval, obéissant aux volontés de Clémence, s'exilait jusqu'à l'hiver, loin de celle qu'il aimait, et dont il était aimé. En effet, Clémence, effrayée des conséquences probables d'une intimité nouvelle entre elle et son ami, s'il la suivait à Fontainebleau, comme paraissait déjà le désirer et le croire le colonel Desfossés, Clémence prit son courage à deux mains et résolut d'en parler elle-même au comte pour le détourner d'accepter toute proposition que pourrait lui adresser son mari. Un soir donc qu'Ernest, après avoir vu se fermer les yeux du colonel, allait discrètement se retirer, suivant son habitude, Clémence le retint.

— Venez, dit-elle à voix basse, j'ai à vous parler.

Elle passa dans une chambre voisine et le pria de s'asseoir.

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il ? demanda le comte, un peu inquiet ; est ce que le médecin ? ....

— Ce n'est pas de mon mari qu'il s'agit, monsieur le comte, répondit Clémence, mais de moi.

— De vous, madame ! fit le comte très surpris et prenant le même ton cérémonieux. Mais en levant les yeux sur elle, il lut tant de tendresse dans ses regards qu'il se sentit attendri lui-même et que son orgueil fut désarmé. Aussi reprit-il aussitôt d'un ton bien différent.

— De vous ! Clémence !

— De moi-même, Ernest, reprit à son tour Clémence, oui, c'est de moi qu'il s'agit.

— Parlez donc, méchante enfant, et ouvrez-moi votre cœur.

— Me promettez-vous, Ernest, me promettez-vous de m'obéir ?

— Qu'allez-vous donc me demander ? répondit le comte, en saisissant ardemment la main qu'on lui offrait et la retenait dans les siennes.

— Rien de bien difficile, mon ami.

— Alors, pourquoi ces hésitations, ces détours ? .... Ne savez-vous pas que ma vie vous appartient et qu'hormis vous quitter, je puis ....

— Hélas ! c'est là justement ce que je veux que vous me promettiez.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous le savez bien, Ernest, et c'est mal à vous de me forcer à vous en dire davantage.

— Est-ce de ce voyage que vous voulez parler, Clémence ?

— Oui, mon ami.

— Et vous ne voulez pas que je vous suive à Fontainebleau ?

— Je vous en prie, Ernest, je vous en supplie.

— Ajoutez donc, madame, fit le comte froissé, ajoutez donc que vous me consignez à votre porte.

— Oh ! mon ami, murmura tristement la jeune femme.

— Vous êtes un ange, Clémence, et quoiqu'il m'en coûte plus que de mourir, comme c'est un dur sacrifice que vous exigez de moi, je vous obéirai par amour pour vous. Vous m'en saurez gré, du moins ?

— Que je vous aime, mon ami, quand vous êtes raisonnable.

— C'est pourtant prouver peu d'amour que d'écouter la raisou.

— Allons, ne vous montez pas la tête, pauvre ami, et écoutez-moi.

— Est-ce que le baron sait que vous allez à Fontainebleau ? demanda tout à coup le comte.

— Je l'ignore.

— Ah !

— Mais quelles folies vous traversent encore l'esprit ?

— Des folies ! vous en parlez légèrement.

— Si je pouvais en parler plus légèrement encore, je le ferais pour vous attester, par mes plaisanteries, que vous avez tort d'attacher la moindre importance à cet ennuyeux personnage.

— Ennuyeux ! tant qu'il vous plaira. Mais alors, pourquoi le recevoir ? Hier encore, il était ici.

— Et, demain, il n'y viendra plus, mon ami. Ne savez-vous pas qu'il est parti pour l'Italie ?

— Vraiment ! fit le comte, grandement soulagé.

— Il est venu l'annoncer à mon mari et lui faire ses adieux.

— Ah ! le baron est parti ! . . .

— Pour l'Italie, entendez-vous ?

— Eh bien, bon voyage ! dit gaiement le comte.

— En vérité, mon cher comte, reprit Clémence, je n'ai jamais pu comprendre que vous, un homme d'esprit, soyez si dur à ce pauvre baron.

— N'est il pas amoureux de vous ? le fat !

— Que vous importe ? Vous ne me faites pas l'injure, je pense, de croire que mon cœur s'ouvre à tout le monde.

— Non, mais de Grahn cherche à y pénétrer.

— Laissez-le faire. Encore une fois, que vous importe ? Voulez-vous que je chasse de ma maison le neveu du ministre ?

— Ah ! voilà le grand mot lâché. L'ambition ! . . .

— Ne suis-je pas épouse et mère ? Et d'ailleurs, cet homme ne m'a jamais témoigné que la plus froide politesse, tandis que moi, pour calmer un juste soupçon, j'ai poussé souvent la rigueur au delà de ce qui est convenable.

— Il ne vous manque plus que de le défendre, à présent, dit le comte en se levant pour se retirer.

— Vous manquez en ce moment de générosité envers moi, Ernest, et vos reproches me blessent le cœur.

— Ah ! Clémence, c'est que je vous aime au delà de toute expression, moi, et que je suis jaloux, oui, jaloux de tout regard qui tombe sur vous, de tout compliment qui s'attaque à votre beauté, de tout hommage que l'on vous adresse. Ah ! cet homme, je le hais !

— Vous auriez raison, si je l'aimais, mais puisqu'il m'est indifférent, pourquoi le détester ? Allons, Ernest, calmez-vous, et redevenez ce que vous êtes toujours, un homme bon et juste.

— Je sais, Clémence, que si vous m'aimez comme vous dites . . . s'écria vivement le comte en se rapprochant d'elle.

— Eh bien, monsieur le comte ? dit froidement Clémence, sans paraître effrayée des regards que lui lançait Ernest.

— Eh bien ! . . . reprit en hésitant le comte de Monval.

— Achevez, je vous prie, mon ami, dit Clémence avec la même tranquillité.

— Si votre cœur n'était de marbre, vous me comprendriez !

— En ce moment, monsieur le comte, il est de marbre ou de glace, comme il vous plaira. Mais la vérité est que je ne comprends rien à ce que vous me dites ; seulement, je remarque qu'il se fait tard, et que notre conversation s'est assez prolongée. Mon mari peut se réveiller d'un moment à l'autre, et . . .

— Vous me chassez, dit amèrement le comte.

— Non, mon ami, je me retire, dit Clémence avec une douceur angélique.

— Oh ! pas ainsi ; vous ne me quitterez pas ainsi. Je ne veux pas. Pardonnez-moi, je suis fou. Ne le voyez-vous pas ?

— Et c'est pour fuir vos folies, répondit Clémence avec bonté, que je vous ordonne un exil de quelques mois. Laissez-moi reprendre des forces contre vous. Je vous aime trop, Ernest !

— Oh ! Clémence ; répétez cela ! répétez-le !

— Je vous l'écrirai ! Adieu !

— Adieu ! chère Clémence ! je vous aime de toute mon âme !

De cette conversation orageuse, il doit résulter pour nos lecteurs que Clémence a

peur du comte Ernest et que M. de Grahn avait bien deviné la position presque intolérable des deux personnages. Lorsque le colonel proposa à Ernest de les accompagner, celui-ci refusa net, et même témoigna qu'il avait l'intention de profiter de la belle saison pour faire un voyage en Allemagne.

— Pour ta santé ? demanda le colonel.

— Pour ma santé, répondit Ernest.

— Ah ! je n'ai plus rien à dire, répondit le mari de Clémence, et je n'insiste plus.

Clémence et le colonel partirent à la fin de juin pour Fontainebleau. Le lendemain de leur départ, le comte Ernest de Monval quittait à son tour Paris pour se rendre à Bade.

## XI

### MONSIEUR FORTIN.

Le propriétaire de la maison de Moret, occupée par le baron de Grahn, ayant donné suite à ses projets de séduction sur le ministre de la guerre, consacrait tous ses soins et toutes ses économies à l'entière restauration de sa propre demeure, afin qu'elle fût digne de l'hôte illustre qu'il espérait y recevoir. Pendant quinze jours, ce ne furent que maçons, peintres et badigeonneurs ; des coups de pioche, de marteaux et de pinceaux ; de la poussière et du bruit ; de la malpropreté et de la mauvaise odeur. Tout l'extérieur fut récrépi à neuf et peint à l'huile.

Tout le monde glosait là-dessus sans que ce brave homme parût s'en préoccuper. Il allait son train, se levant de bonne heure pour surveiller les travaux, c'est-à-dire les travailleurs, gourmandant leur lenteur, se plaignant de tout, n'étant satisfait de rien. Bien plus, ses domestiques eurent à souffrir de sa mauvaise humeur et de son impatience.

— Qu'a donc M. Fortin ? disait Gertrude à son mari.

— Ma parole d'honneur, répondait celui-ci, qui cumulait les fonctions de jardinier avec celle de valet de chambre, je n'y comprends rien. Il est comme un crin. C'est depuis l'arrivée de ce monsieur qui a loué l'autre maison.

— L<sup>o</sup> fait est, mon pauvre vieux, que ça lui a pris comme un coup de foudre.

— L<sup>i</sup>, qui nous traitait si bien d'ordinaire !

— A<sup>o</sup> près quinze ans de service on devrait avoir plus d'égards !

— Il<sup>fa</sup>udra pourtant que cela finisse un jour ou l'autre.

— E<sup>h</sup> plus tôt que plus tard, encore !

— Cr<sup>o</sup>irais-tu que ce matin il m'a bousculé parce que son salon n'était pas frotté ?

— Voyez-vous ça ?

— Je lui ai fait observer qu'avec les ouvriers dans une maison il était impossible d'être propre ; qu'ils salissaient tout avec leurs pieds pleins de plâtre ! . . .

— Eh bien ?

— Il m'a dit que tout cela n'avait pas le sens commun, que si les ouvriers salissaient le salon, après que je l'aurai frotté, j'en serais quitte pour le frotter encore, et voilà ! . . .

— Ce n'est pas possible ! il t'a dit ça ?

— Et sans se gêner, encore ! même qu'il a ajouté : Quand je donne un ordre chez moi, je veux qu'on l'exécute. Ceux à qui ça ne conviendra pas, n'ont qu'à le dire. Avec mon argent, je ne suis pas embarrassé !

— Quelle indignité ! Et tu ne lui as pas rivé son clou, à ce tyran-là !

— Moi ! Gertrude, y penses-tu ! J'ai pris ma brosse et ma cire, et je me suis mis à frotter.

— Poule mouillée !

— Ecoute donc. Au fond, il a raison, le bourgeois ; c'est son droit, à cet homme.

— Son droit ?

— Sans doute. Du moment qu'il nous paye, nous devons lui obéir.

— Vraiment !

— Et s'il lui prend envie d'avoir des caprices, tant pis pour nous.

— Voyez-vous ça ?

— Ecoute donc, femme, sais-tu qu'il y a réellement quinze années, vienne la Saint-Jean, c'est dans deux jours, Dieu me pardonne, oui quinze années que nous mangeons le pain de M. Fortin.

— Et puis après, où veux-tu en venir ? répondit Gertrude toute disposée, comme on peut s'en apercevoir, à faire de l'éclat et du scandale, tant les procédés de son maître blessaient son amour-propre.

— J'en veux venir à ceci, femme, que Mme Fortin est morte, la digne dame, trois ans après notre entrée dans la maison, et qu'il y a de cela douze ans tout à l'heure.

— Je le sais tout aussi bien que toi, mais à quoi bon ?

— Patience, Gertrude, patience.

— Il faut en avoir, pauvre vieux, pour t'écouter jusqu'au bout. Tu me fais bouillir avec ton sang-froid.

— C'est donc ça que tu te montes comme une soupe au lait, dit en souriant le mari de Gertrude.

— Te moques-tu de moi ?

— Non, femme, je plaisante. A quoi bon nous mettre en colère ?

— Enfin, finiras-tu ?

— En deux mots, Gertrude, en deux mots. J'ai idée que notre maître veut se remarier ; et que c'est l'amour qui lui trotte dans la cervelle.

A ces paroles, Gertrude partit d'un éclat de rire tellement démesuré, que la maison en retentit.

— Dame ! continua impassiblement son mari, sans se fâcher de cet accès d'hilarité qui l'accusait formellement de stupidité, on a vu des choses plus extraordinaires. Pourquoi met-on sa maison sens dessus dessous, si ce n'est pour se marier ? Après ça, je te dis la chose comme elle m'est venue. . . Si je me trompe, on le verra bien.

— Ah ! que tu es bête ! mon pauvre vieux ! s'écria Gertrude en essuyant ses yeux humides à force de rire. Monsieur se remarier ! lui ! Allons donc ! il adorait sa femme ! et puis, c'est un homme qui aime trop à être maître chez lui, pour y planter une femme à ses côtés ! C'est égal, tu peux te vanter d'avoir des idées bien bêtes !

— A ! ça, qu'avez-vous donc à rire si fort, vous autres ? s'écria tout à coup quelqu'un, dans le jardin.

Cette voix fit tressaillir les coupables. C'était celle de M. Fortin.

— Moi ! monsieur, dit le mari de Gertrude.

— Vous voulez donc faire crouler mes plafonds ? continua M. Fortin.

— Est ce qu'on ne peut plus rire à cette heure ? demanda Gertrude, d'un ton assez revêche.

— Je ne vous empêche pas de rire, mais je vous prie de rire moins fort, voilà tout. Fermez vos portes ; on ne vous entendra pas dans la rue.

— Tais-toi donc, dit tout bas le mari à sa femme. Tu vois bien qu'il n'est pas de bonne humeur.

— Eh ! qu'est-ce que ça me fait ? lui répondit aigrement Gertrude ; si je veux lui river son clou, ce n'est pas toi qui m'en empêchera.

— Je vous demande un peu quelle tournure a ma maison ! une maison où les domestiques ont toujours l'air d'être en carnaval ! continuait M. Fortin en s'approchant davantage. Pour qui nous prendra-t-on ? Voulez-vous que M. de Grahn, notre voisin, envoie ses gens se plaindre du bruit que vous faites ?

— Mais si ce monsieur veut se plaindre de quelque chose, répondit Gertrude, il me semble que tous les ouvriers qui cognent font plus de bruit que nous.

— C'est bon, taisez-vous. Je n'aime pas les observations. Je pense que mon voisin, M. le baron, viendra demain me rendre visite, et je veux qu'il trouve tout en bon état, entendez vous.

— Oui, monsieur, répondit Gertrude insensiblement calmée par ce ton de maître que prenait M. Fortin.

Règle générale : Les domestiques n'élèvent la voix que lorsque les maîtres la baissent. La réciproque est certaine, assurez vous en quand vous voudrez.

— Et surtout, si vous avez encore envie de rire, fermez vos fenêtres, je vous en prie.

— Mais, monsieur. . .

— Je suis le maître, je crois, et j'ai bien le droit de commander chez moi ; si cela ne vous convient pas, vous n'avez qu'à le dire.

Et là-dessus, M. Fortin sortit triomphalement de la cuisine, où il venait de semer la terreur, en fermant lui-même la porte, comme s'il voulait sur le champ faire acte d'autorité.

Mais les deux domestiques n'avaient plus envie de rire, et ce soin était inutile. .

— Est ce qu'il voudrait se défaire de nous ? dit tout à coup à son mari Gertrude fort inquiète.

— Si je le savais ! s'écria Gertrude.

— Eh bien, tu ferais tes malles, voilà tout.

— Oui, mais auparavant je lui riverais . . .

— Son clou . . . Connue femme. Tu n'as que cette chanson-là à chanter, et quand il est là, tu deviens jaune comme un pain d'épice.

— Imbécile ! murmura Gertrude, qui ne pouvait néanmoins s'empêcher de reconnaître la vérité des paroles de son sage mari.

— Vois-tu, femme, reprit le vieux, qui n'entendit pas ou fit la sourde oreille, il est bien possible que l'idée lui en soit venue . . .

— Tu le crois vraiment ?

— Maintenant que voilà la maison neuve, pour ainsi dire, il est bien possible qu'il ne nous trouve pas assez bonne tournure pour la maison. J'ai idée qu'il veut me faire porter une livrée . . .

— Une livrée ! à toi . . .

— Eh bien, qu'est-ce que ça te fait ? Est-ce que ton tablier n'est pas une livrée ? Quand je vais au marché et que nous portons le grand panier aux provisions, est-ce que ce panier-là n'est pas une livrée ? Et chez les fournisseurs, ne sommes-nous pas connus comme les domestiques de M. Fortin ?

— Sans doute, mais . . .

— Chacun a sa livrée ici-bas, ma chère femme, et la nôtre est souvent la plus brillante ! S'il plaît à M. Fortin de m'acheter un bel habit galonné, tant mieux. J'économiserai mes hardes, pendant que je porterai les siennes et . . . je n'en serai pas plus fier, vois-tu.

— Es-tu drôle ! va, mon bonhomme.

— Tiens, Gertrude, regarde M. Fortin fils.

— Le petit Anatole ?

— Petit ! petit ! cinq pieds six pouces, excusez.

— C'est qu'il y a si longtemps que je le connais.

— Toujours quinze ans, ma bonne amie, et ça ne nous rajeunit pas, si nous, ni personne, malheureusement ! Eh bien, regarde M. Anatole. Est-ce qu'il n'en porte pas une livrée ? lui !

— Un militaire !

C'est cela. Sergent au 37<sup>e</sup> de ligne avec les épaulettes de laine . . . et des gallons ici, ajouta-t-il en montrant son bras.

— Des gallons en or . . . en vrai or.

— Comme moi, femme. Seulement j'en porterai au collet, et tout le long de l'habit peut-être. Ce qui n'empêche pas qu'il porte une livrée . . . la livrée de l'Etat ! Lui aussi, il est au service, et il ne s'en cache pas. Pourquoi donc rougirais-je, moi, de porter une livrée ? pourquoi ? je te le demande.

— Le fait est qu'à l'entendre . . .

— Allons, femme, filons doux quand même. La maison est bonne et tout ça passera. Tâchons de rester, nous, c'est l'essentiel. M. Fortin n'est pas méchant, et puisque c'est depuis l'arrivée du voisin qu'il a pris cette mauvaise humeur, espérons que ce baron de malheur s'en ira avec les pommes. Il n'y a plus que quatre mois.

— Je crois que tu as raison, mon pauvre vieux. D'ailleurs, je l'aime, notre maître, et s'il veut bougonner, répondit Gertrude, qu'il bougonne, il en a le droit.

— Tu peux toujours lui river son clou ! . . . dit le mari en quittant la cuisine.

— Et je le ferais dans l'occasion, répondit Gertrude, dont la mémoire était sans doute un peu courte.

## XII

### UNE FACHEUSE RENCONTRE

Vers la fin de juin, le colonel, Clémence et le petit Georges firent une entrée solennelle dans la maison blanche. L'installation fut rapide. Jean fit bientôt une ample connaissance avec ce nouveau visage qui n'eut pas de peine à lui plaire.

En effet Pierre était un garçon de belle humeur, tout rond, empressé, serviable et qui ne barguinait pas lorsqu'il fallait donner un coup de bêche au jardin, si bien que Jean le prit en amitié, et lui promit de l'initier au secret de son métier. Ce que Pierre accepta avec enthousiasme.

Outre ces deux braves gens, le service se composait encore d'une cuisinière ou plutôt d'une femme de journée, car Clémence, peu satisfaite de la fille qu'elle avait eue pendant l'hiver à Paris, et s'apercevant qu'au lieu de faire danser l'anse du panier, elle poussait les excès jusqu'à la valse la plus effrénée des deux anses de ce même panier, jugea prudent de se priver de ses exercices trop chorégraphiques, et la remercia doucement, huit jours avant son départ pour la campagne. La fine mouche prit bien la chose heureusement ! Mais comme elle avait dix-sept ans, une paire d'yeux admirables, les dents blanches et la taille d'une rondeur de trente centimètres à peine ; comme le valet de chambre du banquier Ribelly lui avait parlé, derrière un paravent, de la part de son maître, et qu'elle avait sa réponse toute prête, elle prit gaillardement son parti, contrefit cependant la désolée, pour tirer de cette feinte quelques louis de consolation, qu'on ne lui refusa pas, et partit légère comme l'oiseau qui voit la branche où il va se poser. Or, le banquier Ribelly était une branche solide, et nous aimons à croire que la fine soubrette la fit au moins ployer, si son pouvoir n'alla pas jusqu'à la briser. Mais nous en doutons. Les banquiers ploient, mais ne cassent pas, du moins sous le poids d'une femme. En arrivant à Fontainebleau, Clémence, qui s'était précautionnée, reprit à son service, en qualité de cuisinière, une brave femme nommée Ursule, dont elle avait été fort satisfaite pendant son dernier séjour à la campagne, et qui demeurait encore dans le pays. Le soir, après sa besogne faite, Ursule s'en retournait à la ville, où elle couchait. La maison se composait donc du colonel, de sa femme, du petit Georges, âgé de trois ans, de Jean le jardinier-concierge, de Pierre, le valet de chambre, et d'Ursule, cuisinière et femme de journée. Les premiers jours se passèrent calmes. Mais quinze jours ne s'étaient pas écoulés depuis leur installation, que le colonel s'ennuyait à mourir, regrettant Paris et son ami. La femme, sous une apparence plus trompeuse, n'en avait pas moins beaucoup de chagrin, et cette solitude, qu'elle s'était imposée par devoir, lui pesait étrangement. Bientôt le colonel parla de faire quelques excursions à cheval dans la forêt. On essaya d'abord la promenade en voiture. Le colonel revint à la maison avec un grand appétit, et Clémence fut un peu moins triste. Les jours suivants, on continua ces excursions, dont chacun s'était bien trouvé. Ce qu'avait prévu le baron devait donc se réaliser. Une rencontre, dont la préméditation ne pourrait être supposée, devenait infaillible, un jour ou l'autre. En effet, M. de Grahn, ayant fait venir de Paris sa fine jument Léona, se livrait de son côté au doux exercice de l'équitation, à travers les allées ombreuses de la forêt de Fontainebleau. Vers le dixième jour, il estima qu'il avait assez sacrifié à la prudence pour s'abandonner un peu au hasard, et chercha, autant qu'il l'avait évité jusqu'alors, à se trouver sur le chemin de Clémence, ce qui ne lui fut pas difficile. Le lendemain même, il l'aperçut dans sa calèche.

— Le diable est de mon côté, se dit-il avec joie, elle s'ennuie comme des carpes du bassin de Fontainebleau, la pauvre petite ! Je n'ai qu'à jeter l'anorce, elle y mordra du premier coup.

Le lendemain, vers les deux heures, la voiture du colonel gagna la forêt. Au détour d'une allée, un cavalier galopant sur un magnifique azean brûlé coupé, de toute la vitesse de sa bête, l'allée transversale et passa, rapide comme l'éclair, devant le colonel Desfossés. Clémence poussa un petit cri de frayeur. Elle n'avait cependant pas vu le baron, mais elle croyait que c'était un cheval emporté. Son mari s'écarquilla les yeux pour voir quel était le fou qui se livrait à cette course vagabonde, et poussa à son tour une exclamation de surprise.

— Mais, c'est le baron ! s'écria-t-il.

Déjà bête et baron étaient loin. La poussière tourbillonnait autour d'eux et les couvrait d'un nuage d'or.

— Qu'as-tu donc ? mon ami, demanda Clémence.

— C'est le baron de Grahn ! parbleu ! Eh ! baron, baron ! Au diable ! il est déjà loin !

— Le baron ! répéta Clémence avec anxiété, ce n'est pas possible.

— Je te dis que c'est lui, ma chère amie ; lui-même en personne ; on connaît son baron, peut-être

— Une ressemblance étrange t'aura abusé, répondit Clémence, tu sais que le baron est en Italie.

— Je sais qu'il nous a annoncé son départ pour l'Italie : mais qu'est-ce que cela prouve ? Partir pour l'Italie n'est pas la même chose qu'être en Italie. Le baron aime à courir les aventures, je le sais ; il est jeune, galant . . .

— Vous y tenez furieusement, a votre baron ! dit Clémence, légèrement dépitée.

— Je n'y tiens pas du tout, ma chère amie, quoiqu'à la campagne la société d'un ami ne soit pas chose importune. Après tout, tu as probablement raison, et je me trompe. J'ai plus vu le dos que la figure de ce monsieur ; mais c'est égal, c'est bien toute la tournure du baron. On revint à la maison vers la brune. Le colonel eût donné vingt louis de bon cœur pour revoir cet inconnu et prouver à sa femme qu'il avait la vue bonne et ne s'était pas trompé. On convint de passer bientôt jusqu'à Moret, et d'aller boire du lait chez la garde ; une bonne partie ! Or, un jour qu'il faisait le plus beau temps du monde, on partit de bonne heure. Chacun était joyeux. C'est tout au plus si le mari de Clémence pensait encore à sa mésaventure ; et si sa femme y songeait de son côté, on peut croire qu'elle riait tout bas de sa frayeur. Elle était gaie comme une fauvette et babillait avec son petit Georges comme la plus heureuse des mères. Mais hélas ! sa joie devait être de courte durée, comme on va le voir, et c'était la dernière journée de bonheur que Dieu lui réservait.

En arrivant aux Roches-Grises, on fit une halt'e et le colonel descendit de voiture pour se dérouiller les jambes. Le petit Georges voulait arracher de ces beaux brins de mousse qui poussent sur le roc et en couvre ça et là la surface. Pierre prit l'enfant dans ses bras et le déposa à terre. Quant à Clémence, elle resta dans la voiture, qui continua de s'avancer au pas. Le colonel, voulant essayer ses forces, commençait à gravir la montée, lorsque le hennissement d'un cheval lui fit dresser la tête.

— Ah ! ah ! dit-il, il paraît qu'il y a du monde ici.

— Voici du moins une bête qui ne doit pas être venue toute seule, répondit Pierre en montrant du doigt au colonel une jument attachée à un arbre.

— Papa, je veux voir le dada, cria l'enfant.

Eh ! mais je ne me trompe pas cette fois, reprit le colonel, pendant que Pierre tenait la main du petit Georges, qui voulait à toute force monter sur le cheval : non, c'est bien elle.

— Qui donc, mon colonel ?

— Eh ! parbleu ! la jument que nous avons rencontrée l'autre jour, et qui galopait si merveilleusement,

— En effet, je crois bien . . .

— Et moi, j'en suis sûr ; ah ! cette fois, nous allons voir . . .

Mais il ne put continuer : Un homme sortait en ce moment d'une cavité formée par un amas de roches superposées, et apparaissait comme une vision à ses yeux étonnés.

Cet homme, c'était le mauvais génie, le démon, le désespoir de Clémence : c'était le baron de Grahn.

Il n'y a pas à s'y tromper.

— Est-il possible ? s'écria, le premier, l'inferral baron ; vous ici, colonel, vous ici, à quinze lieues de Paris, à Fontainebleau ! vous aux Roches-Grises !

— Le baron ! dit à son tour le vieux soldat.

— Quelle rencontre ! Quelle bonne fortune !

— Le baron ici ! répéta le colonel, mais en criant comme un sourd, sans doute pour se dédommager de son silence prolongé.

Clémence était à vingt pas de là, dans la voiture. Elle entendit du bruit. Une voix étrangère et pourtant connue d'elle, le mot de baron prononcé à haute voix, la firent retourner. Elle aperçut M. de Grahn !

Il serait impossible de dire ce qui se passa en ce moment dans son âme.

C'est qu'elle avait tout compris en un moment. Cette rencontre était une embûche, un piège, un guet-apens ! Le baron n'était pas venu si loin de Paris sans mauvais desseins ! Non, ce n'est pas un homme vulgaire que cet homme ; elle le sentait ; et certainement, si, au lieu d'être en Italie, comme il l'avait annoncé ; si, loin de voyager, comme on le pensait, il était venu s'établir dans leur voisinage, tout portait à le croire, il avait son but, but terrible qu'elle tremblait d'entrevoir.

Cependant, il fallait faire bonne contenance ; mieux encore, il fallait braver le danger et montrer à ce fat impudent qu'on avait l'âme verrouillée à son égard et le cœur inaccessible à ses tentations.

Prenant donc une hardie résolution, elle fit arrêter la voiture et attendit de pied ferme les salutations de son aimable ennemi.

— Oui, c'est moi-même, mon cher colonel, disait pendant ce temps le baron de Grahn au mari de Clémence, qui lui serrait affectueusement la main, et bien ravi, je vous jure, d'une rencontre si inattendue.

— Le fait est que, comme l'on dit, il n'y a que les montagnes pour avoir le malheur de ne jamais se rencontrer, répondit délicatement le colonel.

Mais dites-moi par quel hasard je vous rencontre dans la forêt de Fontainebleau ? reprit le baron.

— Le hasard n'est pour rien dans notre rencontre, mon cher ami. Ne saviez-vous pas que je possédais une maisonnette sur la lisière de la forêt ?

— En vérité ! vous habitez Fontainebleau ! Mais c'est la première nouvelle . . .

— Une bicoque, mon cher ami, un pied-à-terre, moins que rien ; vous verrez. Je croyais vous en avoir parlé.

— Jamais.

— J'ai acheté cela pour ma femme. Mais à propos, je n'y songe pas. Je ne sais où j'ai mis la tête. Venez donc que je vous présente. Elle est là dans la voiture.

— Votre femme aussi ! Qu'elle va être surprise ?

— Je le crois bien. Figurez-vous que, l'autre jour, il y a de cela trois . . . ou quatre jours . . . N'êtes-vous pas venu dans la forêt ?

— Je ne sais.

— Rappelez donc vos souvenirs. C'était précisément mercredi.

— Mercredi ?

— Oui, mercredi ; vous étiez monté sur un alezan brûlé, bête du même poil que celle-ci.

— C'était Léona.

— Va pour Léona, si c'est son nom. Avez-vous monté Léona mercredi ?

— Je n'ai qu'elle, mon cher colonel, à mon service. Je n'ai donc pu en monter une autre.

— Très bien ! parfait ! J'en étais bien sûr. Je vous ai vu.

— Vous, colonel ?

— Vu, de mes yeux vu. Vous galopiez ! vous galopiez ! Peste ! quel jarret elle a cette . . . comment dites-vous ?

— Léona.

— Un nom de femme ! Léona ! Heureux coquin !

— En effet, je me souviens à présent, répondit le baron, que ma jument s'est presque emportée.

— C'est cela, c'est cela, je le savais bien, s'écria le colonel. Je vous ai appelé, mais, brout . . . vous étiez déjà loin.

— Clémence ! Clémence ! dit le colonel.

— Qu'y a-t-il ? mon ami, demanda Clémence.

— C'était lui ! ce cher baron ! c'était bien lui.

— Madame ! fit humblement le baron en s'approchant de la voiture, je ne puis vous exprimer ma joie d'une surprise pareille.

— C'est miraculeux ! répondit Clémence. Vous aussi, monsieur le baron, à Fontainebleau ! moi qui vous croyais en Italie !

— J'y vais toujours, madame ; mais une aventure qui m'est arrivée . . .

— Une aventure ? dit le colonel, radieux, vous nous conterez cela à dîner, car vous dînez avec nous, n'est-ce pas ?

— Je craindrais . . .

— Allons ! monsieur le baron, à la campagne, on accepte sans cérémonie.

— J'accepte donc, madame.

— Vous nous conterez votre aventure en prenant le café

### XIII

#### PREMIÈRES ARMES DU BARON DE GRAHN.

Le baron de Grahn accompagna à cheval le colonel et sa femme pendant toute la

promenade, qui se prolongea deux heures. Clémence, savourait la vengeance qu'elle se promettait de tirer de l'audace de M. de Grahn, montrait une gaieté nerveuse, cachée sous les apparences de la politesse et de l'amabilité. Le baron jouait son rôle de petit-maître avec la plus exquise perfection, évitant les endroits où le pied de Léona n'eût trouvé que de la poussière, de peur d'incommoder Clémence, docile aux caprices de l'enfant, lorsqu'il lui demandait quelque chose, même sa cravache, — un bijou de Trauler! — galant, souriant, empressé, charmant. Quant au brave colonel, on ne l'avait pas vu si gai depuis quinze jours. A défaut de son ami, le comte, il avait sous la main un autre ami, le baron. Quoi de mieux? Lorsque le soleil s'inclina vers le sommet des arbres lointains, on reprit la route de Fontainebleau. Le dîner se passa le mieux du monde. Au dessert, il fallut s'exécuter, et Clémence, la première, somma le baron de leur raconter cette aventure mystérieuse qui avait si brusquement interrompu ce fameux voyage d'Italie.

— Puisque vous le voulez, madame, dit-il, je vais vous raconter. . . .

Si toutefois, il n'y a pas d'indiscrétion, mon cher baron, fit le colonel.

— Aucune, colonel.

— D'ailleurs, vous nous cacherez le nom de la dame, car il doit y avoir une dame dans cette aventure, et vous pouvez compter sur notre discrétion pour ne pas chercher à la connaître.

— Cherchez, mon cher colonel, vous ne trouverez pas.

— Vous croyez? baron.

— J'en suis sûr, dit vivement Clémence.

Le baron regarda Clémence, surpris au dernier point d'une pareille observation et du ton dont elle l'avait faite; mais la jeune femme avait couvert sa pensée d'un masque im-pénétrable de naïveté, et le baron en fut pour ses frais d'étonnement.

#### LE B

— Et pourquoi ne trouverais-je pas? demanda le colonel, qui ne voyait aucune malice dans les paroles de sa femme. La belle aurait-elle disparu comme un fantôme? N'auriez-vous plus déjà, baron, qu'un amer souvenir? Non, vous êtes encore retenu dans ses douces chaînes, puisque vous êtes ici. Et si l'on voulait s'en donner la peine, en cherchant à Moret. . . . Vous hochez la tête. Eh bien, à Fontainebleau, donc. . . . Est-ce que je brûle? ajouta-t-il en employant une expression dans se servent les enfants dans leurs jeux.

— Tu es trop curieux, mon ami, interrompit Clémence, et d'ailleurs, cela ne nous regarde pas.

— C'est vrai, ma chère amie, et je ne prétends pas m'initier dans les secrets du baron. Mais c'est toi qui m'y a poussé. Pourquoi me dis-tu que je ne trouverai pas?

— Parce qu'il n'y a pas dans mon aventure l'ombre d'une jupe.

— Bah! qu'est-ce donc alors?

— Le voici. Comme j'allais entrer dans Moret, route d'Italie, madame, ajouta-t-il en regardant Clémence qui sourit, ma chaise de poste se cassa.

— Vous ne fûtes pas blessé? demanda Clémence, comme pour lui prouver qu'elle avait compris et ne craignait pas la lutte.

— Non, madame, reprit le baron, Dieu merci! la chaise de poste ne poussa pas ses rigueurs si loin. Elle s'affaissa tranquillement sur la route, comme pour me dire tout bonnement: Je veux passer la nuit à mon aise, ici, sous ces grands arbres. Tire-toi de là, comme tu pourras, mon pauvre baron.—Il fallut se soumettre. Le postillon s'empressa d'aller au village chercher un charron, mais un ressort était brisé. L'ouvrier demanda trente heures pour remettre la chaise en état. Que faire, madame, je vous le demande, dans cet embarras?

— Oh! parbleu! dit le colonel, rien de plus simple.

— Vraiment!

— On se rend à Moret, on y cherche une auberge et l'on dine bien ou mal, on dine toujours, puis l'on se couche jusqu'au lendemain.

— C'est aussi ce que je fis, colonel, exactement. Seulement, ce n'est pas à l'auberge que je descendis.

— Ah! ah! voilà l'aventure qui se dessine, dit Clémence.

— Je la croyais achevée, dit le colonel.

— Vous ne connaissez que le prologue, colonel ; voici le reste. Il était à peu près deux heures de l'après-midi quand l'accident m'arriva. Comme la faim ne me tourmentait pas encore, je pris le parti de me promener dans le village, pour tuer le temps. Mais j'avais à peine fait quelques pas qu'une autre idée me vint ; ce fut de visiter les maisons à louer, comme si j'avais le désir de me fixer dans le pays. Ce qui me la suggéra, il faut le dire, continua le baron, ce fut la vue d'un homme qui enlevait du mur de la maison un écriteau. "Tiens, me dis-je, en voici un qui vient de louer, à ce qu'il paraît. Voyons donc." Je m'approchai et engageai la conversation avec lui. Je ne m'étais pas trompé ; un Russe venait de conclure avec l'honorable propriétaire que j'avais devant moi, en personne. Ce mot de Russe, il le prononçait avec emphase, comme s'il voulait me dire : "Je ne me mouche pas du pied, moi ; je n'ai pas affaire au premier venu ; ma maison est un palais ; vous ne voyez que des Russes. . . on a les meilleures relations. . . Un Russe ! Peste, vous n'êtes pas Russe, vous, cela se voit." En prononçant ce mot de Russe, sa bouche me disait tout cela nettement. J'en fus vivement piqué ; si piqué, colonel, que je jurai mes grands dieux que ce Russe-là n'habiterait pas cette maison, quoi qu'il dût m'en coûter, de l'argent ou du sang.

— Parbleu ! voilà qui m'intéresse, dit le colonel : à votre place, baron, je crois, Dieu me pardonne, que nous aurions nagé dans les mêmes eaux.

Clémence commençait à perdre la tramontane. L'aplomb avec lequel le baron débitait sa fable était en effet capable de dérouter une plus forte tête, et d'ailleurs, comme il se rapprochait de ce moment de la vérité, il mettait à son récit un accent de franchise chaleureuse qui l'animait lui-même. La femme du colonel se prenait à douter, malgré elle, et perdait peu à peu son air railleur. Elle commençait à écouter avec plus d'attention et moins de défiance. Le baron, ainsi encouragé, continua :

— Voici, me disais-je, ce qui doit arriver. Je vais demander à cet homme la permission de visiter sa propriété ; il me l'accordera ; la visite finie, je ferai de sa maison des éloges tellement exagérés, que l'imbécile comprendra tout de suite qu'elle me plaît, et que je voudrais m'en passer la fantaisie. Très bien. Si c'est un propriétaire comme un autre, il aura sur-le-champ l'idée de rompre le marché fait avec son Russe, s'il peut en conclure un autre avec moi, plus avantageux que le précédent.

— Puissamment raisonné, observa le colonel. Comme vous les connaissez, ces gaillards-là ! Tous les mêmes.

— Eh bien ! colonel, voyez la chance.

— Il a accepté tout de suite, n'est-ce pas ?

— Il a refusé.

— Pas possible !

— Et vous lui aviez parlé d'augmentation ?

— A cœur ouvert.

— Voilà qui n'est pas croyable. C'était donc un Anglais, ce propriétaire ? un original ?

— Un entêté.

— Que faites-vous alors ?

— Ce que vous auriez fait, colonel. Car en fait de patriotisme, de chauvinisme, comme on dit, je suis parfois d'une excentricité sans pareille. Le Russe devait venir, trois ou quatre jours après, s'installer dans sa maison ; je l'attendis. "Vous ne voulez pas rompre le marché ? dis-je à mon homme. — Impossible, me répondit-il. — Eh bien, rappelez-vous ce que je vous dis, répliquai je ; dans huit jours, c'est moi qui serai votre locataire."

— Et vous l'êtes ? demanda Clémence.

— Et je le suis, madame.

— Mais le Russe ?

— Je me suis battu avec lui, dit de Grahn simplement, et je l'ai tué.

— Vous l'avez tué.

— Oui, madame, répéta le baron, non sans sentir la rougeur lui monter au visage.

— Ah ! parfait ! parfait ! s'écria le colonel en riant de tout son cœur ; comment ! vous l'avez tué ! le malheureux ! . . .

— C'était un galant homme, je le reconnais, reprit le baron, et qui n'avait d'autre tort personnel vis-à-vis de moi que d'être locataire d'une maison dont je n'avais pas le moindre envie.

— Et comment cela s'est-il passé, baron ?

— Très galamment, colonel. Mon homme était à Fontainebleau ; je fus le trouver et lui confiai la chose. Il sourit et accepta ma proposition, qui était celle-ci : la maison appartiendra au survivant pour toute la saison. Nous partîmes bras dessus, bras dessous, comme deux compères. Et j'eus le malheur de le tuer !

— Oh ! c'est épouvantable ! murmura Clémence, émue de ce dénouement.

— Il n'avait qu'à céder la maison au baron, dit le colonel. Tant pis pour lui !

— Nous avons d'abord passé un petit acte entre nous, reprit le baron, pour régler nos conventions, et, lui mort, je me présentai chez le propriétaire, qui tomba de son haut en me voyant. Voilà, madame, comment il se fait que je demeure à Moret. La maison me coût cher de loyer, c'est vrai, mais j'y ai déjà des souvenirs et ne m'y déplaîs pas.

— Et vous avez l'intention d'y rester quelque temps encore ? demanda Clémence.

— Quelle opinion prendriez-vous de moi, madame, si je vous disais non ? Puis-je penser à quitter ce pays, maintenant que je sais que vous en êtes si rapprochée ? Le colonel ne me le pardonnerait pas !

— Ah ! mais . . . nous nous brouillerions, baron !

— Vous l'entendez, madame ? dit le baron, et vous ne me parlerez plus de l'Italie.

— Au diable l'Italie, baron ; restez avec nous tout l'été ; nous passerons de bonnes journées ensemble ; nous monterons à cheval, nous chasserons, nous nous amuserons, soyez tranquille.

Notre société n'est guère faite pour amuser M. le baron, observa Clémence, et Paris doit lui avoir laissé bien des regrets.

C'est la vérité, madame, je le reconnais. Mais suis-je bien le seul à qui Paris fasse défaut en ce moment ? Il faut prendre son mal en patience. Ah ! si le comte de Monval était ici ! . . .

Clémence sentit le coup et rougit jusqu'au blanc des yeux. Elle avait lancé un trait que lui renvoyait en plein cœur son adversaire.

— Vous le remplacerez, baron, dit le colonel, en retournant le fer dans la plaie sans s'en douter.

— J'y ferai mes efforts, répondit le baron d'un ton qu'il s'efforça de rendre pathétique, et en regardant Clémence. Clémence se leva, confuse et tremblante, pour cacher son trouble. Car cette fois, il n'était pas possible de s'y tromper. Les derniers mots prononcés par le baron équivalaient à une déclaration d'hostilité des plus directes. Cela voulait dire : je ne suis venu que pour cela.

#### XIV

##### LA TRANCHÉE EST OUVERTE.

On descendit au jardin pour respirer l'air frais du soir et prendre le café.

— Passez devant, le colonel ; moi, je vais chercher ma pipe.

Le baron offrit galamment le bras à Clémence, qui se dispensa de l'accepter, sous un prétexte honorable. Elle prit Georges dans ses bras et le couvrit de baisers, comme si elle voulait s'en faire une égide contre son ennemi. Le baron la suivit avec empressement, sans manifester le moindre courroux de son refus désobligeant. Ils avaient fait ensemble une vingtaine de pas dans l'allée, quand Georges demanda à sa mère de le mettre à terre. Clémence satisfait aux caprices de l'enfant, qui se prit aussitôt à courir après un papillon attardé.

— Ah ! madame, dit mélancoliquement le baron, quand il se vit seul avec Clémence, si M. le comte était ici, vous ne lui auriez pas refusé votre bras !

Clémence pâlit.

L'attaque était brutale et grossière, quoiqu'elle affectât la douceur. Mais on était en lutte, et le baron voulait piquer au vif cette nature dont l'inertie faisait la force et l'indolence la vertu. D'ailleurs, il avait sur le cœur les attaques indirectes de Clémence pendant son récit et tenait à lui prouver tout de suite qu'il était à craindre, et qu'elle ferait bien de le ménager, paraphrasant ainsi cette axiome évangélique :

“ La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.”

Et le métamorphosant, pour les besoins de sa cause, en cet équivalent :

“ La crainte du baron sera le commencement de son amour.”

— Ah ! ah ! se disait M. de Grahn, tu veux me piquer de ton petit bec rose, ma colombe ; prends garde à mes serres, pauvrete. Je suis le vautour, moi, et je déchire. Clémence pâlit donc à cette soudaine attaque qui la surprit.

— Que voulez-vous dire monsieur ? fit-elle. Je ne vous comprends pas.

Comprendre, c'est souffrir l'insulte. Elle espérait que le baron n'irait pas plus loin, et que sa dignité serait sauvegardée.

Mais ce n'était pas le compte du baron, qui venait de remarquer l'effet qu'il avait produit. Il aggrava donc volontairement sa propre situation avec une audace des plus habiles.

— Je dis, madame, que vous avez tort de me tenir rigueur comme vous me le faites, et que vous ne devriez pas me traiter en ennemi.

— Vous, monsieur le baron ! fit-elle en donnant les marques de l'étonnement le mieux joué.

— Que vous ai-je fait, madame, pour mériter tant de sévérité ? Ne suis-je pas, en toute occasion, le plus dévoué de vos serviteurs, le plus respectueux de vos adorateurs ?

— Monsieur le baron !

— Ah ! madame, je le répète, vous n'auriez pas refusé votre bras à M. le comte de Monval !

— En vérité, monsieur le baron, reprit Clémence d'un ton enjoué, vous me cherchez une querelle d'Allemand. Seriez-vous jaloux de ce pauvre comte pour si peu de chose ? C'est une méchante maladie qu'il ne faut pas laisser s'aggraver. Vous attachez réellement trop d'importance à une bagatelle. Voici mon bras ; vous voyez que je fais mieux que d'accepter le vôtre, je vous offre le mien. Etes-vous satisfait ?

— Vous me pardonnez ?

— Je n'ai rien à vous pardonner, M. de Grahn, puisque c'est moi qui vous ai contrarié, bien sans le vouloir.

On voit que le courage de Clémence fléchissait devant la résolution du baron. Elle avait peur de cet homme et n'osait le pousser à bout. Fallait-il donc aller au-devant du danger et se jeter la tête la première dans le précipice ? Peut-être, à force de patience et de douceur, parviendrait-elle à modifier ses sentiments et à détourner ses projets ? En avait-il, d'ailleurs ? Des mots ne prouvent rien. Et puis, s'il en avait, pourquoi n'y renoncerait-il pas de lui-même ? Ne pouvait-il partir bientôt ? Toutes ces pensées, se croisant à la fois dans son esprit, la troublèrent, et Clémence capitula avec sa conscience qui la grondait de tant de ménagements.

Mais le baron s'était vite aperçu du changement qui venait de s'opérer dans ses manières, et n'attribuant ce revirement soudain qu'à la frayeur qu'il venait de jeter dans le cœur de Clémence, il s'enhardit, persuadé qu'il entraînait dans le bon chemin et qu'il serait bien sot de faire un pas en arrière.

— Elle me ménage, parce qu'elle me craint, se dit-il. Pour sauver celui qu'elle aime, cette femme est capable de tout. De l'audace, et elle est à moi. Le jour où je lui dirai que je sais tout, il faut qu'elle tombe à mes pieds et me demande grâce.

Cette idée flatta sans doute agréablement l'imagination romanesque du baron de Grahn, car il se sourit intérieurement.

— Savez-vous, dit Clémence, après qu'ils eurent fait tous les deux quelques pas dans l'allée, sans desserrer les lèvres, savez-vous que cette histoire que vous nous avez racontée, car c'est une histoire, n'est-ce pas ? . . .

— En doutez-vous, madame ? répondit le baron.

— Nullement, dit Clémence, quoiqu'à vrai dire, ce concours de circonstances qui interrompt votre voyage d'Italie . . .

— Encore l'Italie ! interrompit le baron en souriant.

— Et vous fixent tout à coup à Moret, à deux pas de nous, continua Clémence, sans paraître remarquer l'interruption de M. de Grahn, soit quelque chose de miraculeux : or, les miracles sont rares aujourd'hui.

— Allons ! je vois que vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, et qu'à vos yeux je passe pour avoir abusé de votre crédulité.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

— Non, madame, mais c'est ce que vous me faites entendre clairement, avec beaucoup de politesse. Me croyez-vous donc un autre motif pour être venu me fixer à Moret ?

Clémence fit un mouvement brusque, comme pour retirer son bras, mais le baron le retint avec sa main.

— Répondez, madame, dit vivement le baron ; répondez, je vous en prie, quel motif ?

— Mais aucun, je vous jure, monsieur, interrompit Clémence en dégageant sa main.

— Eh bien, il y en a un, madame et ce motif . . .

— Ah ! voici mon mari ! dit tout à coup Clémence, en se retournant.

— Elle m'a deviné, pensa le baron.

Puis il ajouta brusquement :

— Je vous le dirai bientôt, madame.

— Cet homme est le démon, malheur à moi ! songea Clémence.

En ce moment le brave colonel parut au bout de l'allée, tirant de sa belle pipe d'écume des bouffées de fumée à étonner un pacha.

— Je vous annonce le café, dit-il. Vous ne fumez pas un cigare ? mon cher baron.

— Si madame le permet, fit le baron.

— Ma femme adore l'odeur du tabac, répondit le colonel.

Vers les neuf heures, le baron se retira, prétextant un peu de fatigue. Clémence était déjà rentrée depuis longtemps. Le lendemain, le colonel fit seller son cheval de bonne heure.

— Où vas-tu ? lui dit Clémence.

— Je veux surprendre le baron.

Clémence fit la moue. Son mari s'en aperçut.

— Est-ce que cela te contrarie, que j'aïlle chez le baron ? dit-il.

— Eh bien ! oui, dit Clémence en se rapprochant de son mari.

— Mais qu'as-tu contre lui ?

— Moi, rien, mon ami ; que m'importe le baron ?

— Tu es singulière, Clémence ; tous mes amis, tu les prends en grippe dès le premier jour. Si je t'écoutais, je ne verrais personne.

— Ah ! peux-tu dire ? . . .

— Rappelle-toi l'arrivée d'Ernest . . .

Clémence rougit malgré elle.

Le colonel continua sans le remarquer.

— Tu fais une mine longue de ça. Tu ne pouvais le souffrir. Ne dis pas non ; je l'ai bien remarqué et j'y vois clair. A-t-il fallu du temps pour vous rapatrier ! T'en ai-je dit de ces paroles ! . . . Enfin, vous voilà mieux ensemble, Dieu merci, quoiqu'à vrai dire je ne sais quelle mouche l'a piqué d'aller d'un côté quand nous allons de l'autre . . .

— Mais, mon ami, sa santé . . .

— Bah ! sa santé ! Il se porte comme le Pont-Neuf ! Il y a eu quelque bronille entre vous, je le parierais . . .

— Mais non . . .

... Enfin ! . . . Donc le voilà parti et moi tout seul.

— Tout seul ? quel aimable compliment !

— Tu comprends bien ce que je veux dire. Ta société est charmante, sans doute, je ne puis cependant passer ma journée à faire des confitures. La lecture me fatigue, j'ai besoin d'exercice, de mouvement. Voici la providence qui m'envoie ce cher baron pour me tenir compagnie . . .

— La Providence ! pensa Clémence.

— Et déjà tu le boudes ! un garçon charmant, poli avec toi, gai avec moi, un ami sincère, qui me veut beaucoup de bien . . . enfin, ma chère, il est le neveu du ministre . . . et, grâce à lui, j'espère bien . . .

— Vous espérez ? demanda Clémence avec intérêt.

— Tu ne devines pas, Clémence ?

— Non, je ne devine pas.

— Eh bien, il m'a laissé entrevoir que son oncle . . . Serais-tu fière de me voir général ? . . .

— Général !

— Oui, ma Clémence, général. Je sais qu'il a parlé de moi à son oncle dans des termes . . . dans des termes ! . . . Et tu boudes ce garçon-là ! Et cela te contrarie que j'aïlle le voir ce matin !

— Vous avez raison, mon ami, dit tristement Clémence, allez voir M. le baron de Grahn, et soyez sûr que cela ne me contrarie plus.

— A la bonne heure, lui dit le colonel en l'embrassant, et surtout montre-toi pour lui aimable et empressée, quand il viendra.

— Je vous le promets, répondit Clémence.

## XV

## PETIT COURRIER D'ANTICHAMBRE.

Donc son mari l'abandonnait ! Ainsi font-ils tous, ceux du moins qui tombent dans le gouffre ! Car ce n'est pas assez pour eux de ne pas voir le danger, ils l'attirent sur leur tête. Ils font entrer le loup dans la bergerie, et lui ouvrent la porte à deux battants. Ils lâchent la proie pour l'ombre, comme le chien de Lafontaine. Insensés ! Insensés ! Qu'allait faire cependant la pauvre Clémence ? Parlerait-elle à son mari des projets du baron ? Ce serait ridicule. D'abord parce qu'il n'avait pas dit qu'il en eût ; puis une femme comme elle saurait bien se faire respecter, sans appeler à son aide le secours de son mari. Ecrirait-elle à Ernest pour le prévenir du danger où elle se trouvait ? Loin d'elle cette pensée ! Le comte de Monval, elle le savait bien, accourrait à sa première réquisition, et le prétexte de son retour serait des plus faciles à trouver. Ce n'était pas le point embarrassant ; mais elle frémissait en pensant au résultat de sa rencontre avec le baron. Ernest le provoquerait sans hésiter, se battrait avec lui, le tuerait peut-être... à moins que le baron, plus heureux !...

Plutôt mourir que de prévenir le comte ! Il fallait même lui laisser soigneusement ignorer que le baron se trouvât dans leur voisinage, et que, profitant sans doute d'une absence qui facilitait ses infâmes projets, il avait interrompu son voyage pour l'Italie. D'ailleurs le comte de Monval eût-il en elle une confiance illimitée, c'était se donner à ses yeux une attitude étrange, que d'afficher ainsi sa vertu pusillanime. C'était provoquer gratuitement une jalousie qui le pousserait peut-être à l'abandon. Ce serait passer à ses yeux pour une de ces coquettes qui rehaussent le prix de leur beauté en étalant sans cesse le prix de leurs sacrifices, et les faisant valoir à tous propos. Elle était assez forte de son amour, de sa dignité, pour n'avoir rien à craindre des machinations du baron de Grahn, et elle résolut définitivement de garder pour elle le secret des dangers que lui réservait l'avenir. Ces dangers devinrent bientôt pressants. Le colonel ne quittait plus le baron. Le prétexte qu'il donnait à sa femme, c'est qu'il n'avait que lui sous la main pour charmer son isolement ; la raison qu'il se donnait à lui-même, c'est que le baron pouvait enlever sa nomination de général. Ajoutons pour l'honneur de ce brave colonel, qu'il se croyait réellement digne de ce grade, et qu'il le demandait à la faveur faite de rencontrer l'occasion, en temps de paix, de le conquérir à la pointe de l'épée. Le baron venait fréquemment à Fontainebleau, soit pour emmener avec lui son ami, soit pour venir dîner chez lui, sans façon. Il était toujours fort bien accueilli de Clémence, qui ne voulait ni déplaire à son mari, ni brusquer le baron, froidement, mais poliment. Mais jamais M de Grahn n'eut la bonne fortune de la rencontrer seule.

Nous nous trompons. Une fois seulement, l'espace d'un quart d'heure peut-être, à un moment de la journée où l'on ne comptait plus sur sa visite et où le colonel faisait sa sieste (on se trouvait en plein mois d'août), une fois seulement il se trouva seul avec elle dans son salon. Les compliments ne furent pas longs, mais Clémence ne perdit rien. A sa vue, elle se leva pour avertir son mari de l'arrivée du baron, mais celui-ci la retint doucement.

— Vous avez donc bien peur de rester avec moi, madame ? dit-il galamment.

— Vous vous trompez, monsieur, répondit-elle avec calme, je n'ai peur ni de vous, ni de personne ; mais permettez-moi d'avertir mon mari...

— Accordez-moi un instant, madame, reprit le baron, j'ai à vous parler...

— A moi monsieur ?

A vous, madame. Oh ! quelques mots seulement.

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

— Tenez, madame, il faut que je vous dise ce que j'ai sur le cœur, dussiez-vous me détester, me mépriser même.

— Oh ! mon Dieu ! vous me faites trembler ! répondit Clémence qui tremblait en effet, quoiqu'elle s'efforçât de prendre un ton enjoué et une figure souriante.

— Vous avez bien deviné, madame, reprit le baron, lorsque vous m'avez dit que toute mon histoire de l'autre jour n'était qu'un mensonge.

— Moi ! je vous ai dit cela !

— Si vous ne l'avez pas dit, continua le baron d'un ton sentimental, vous l'avez pensé du mois, et vous aviez raison.

— Quoi ? l'histoire du Russe ! . . .

— Mensonge !

— La voiture versée ? . . .

— Mensonge !

— Ah ! je respire, dit elle en comprimant les battements de son cœur, et, lui aussi, Dieu soit loué !

— De qui parlez-vous ?

— Eh ! de ce pauvre Russe, dont la mort fatale, si bien racontée par vous, m'a fait presque pleurer.

Et Clémence, tout en parlant ainsi, riait nerveusement.

— Vous me raillez, ce n'est pas généreux, dit le baron presque larmoyant.

— Chacun sour tour. Cette fable n'était-elle pas une raillerie ?

— M'était-il permis de dire la vérité ? Votre mari n'était-il pas là, près de vous ?

— Mon mari ?

— Pouvais je vous dire que ce n'était que pour vous que j'étais venu ! reprit avec feu M. de Grahn.

— Pour moi ! vous plaisantez, monsieur de Grahn.

— Non, madame, malheureusement pour mon repos et mon bonheur ! Ah ! madame, peut-on vous perdre sans chercher à se rapprocher de vous ?

— Que voulez-vous dire ? Ce langage . . .

— Pardonnez-moi, madame ; mais si vous saviez ce que je souffre, vous auriez pitié de moi. Un mot, un seul mot, Dites-moi que vous me pardonnez, madame ; soyez aussi bonne que vous êtes belle.

— Monsieur !

— Ne refusez pas de moi l'hommage le plus respectueux . . .

— Monsieur de Grahn, répondit Clémence, nous ne sommes pas des enfants. Parlons sérieusement. J'aime mon mari, j'aime mon enfant. L'honneur m'est plus cher que la vie, et les devoirs qu'il m'impose me sont doux à remplir. C'est vous qui me forcez à ces aveux. Vous vous êtes trompé à mon égard, si vous avez cru que de belles paroles et des flatteries me feraient dévier de la droite route, où je ne me plais à rester ; mais je vous pardonne, car je sais que c'est notre sort, à nous autres femmes, d'être méprisées et traitées à la légère.

— Mais, madame . . .

— Voulez vous que nous restions bons amis ? poursuivit-elle sans lui permettre de continuer, ne revenons jamais là-dessus. J'oublierai un instant de folie . . .

— Ah ! madame . . .

— Un mot de plus, vous m'insultez maintenant. Est-ce votre intention ? Adieu, monsieur. Je vais avertir mon mari de votre visite.

Et Clémence sortit avec la dignité d'une reine, laissant le baron penaud et stupéfait.

— Eh bien, c'est égal, se dit-il un instant après, en se promenant de long en large dans le salon, elle n'a pas montré la colère que je craignais . . . On comprend bien qu'une première fois elle ne puisse se jeter dans mes bras, mais ce calme, ce sang-froid, cette bonté même, car elle a été douce comme un agneau . . . tout n'est pas perdu. Il faut de la persévérance, et nous en viendrons à bout.

— Tiens ! c'est ce cher baron ! s'écria le colonel, en entrant dans le salon. Avez-vous vu ma femme ? baron.

— Oui, colonel !

— Elle est charmante aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Charmante, colonel !

Pauvre colonel ! Si maintenant le lecteur veut savoir où en sont les choses, un mois après cette scène, nous lui livrons la correspondance échangée du 16 août au 22 du même mois entre plusieurs de nos personnages.

*Joseph Bertall, valet de chambre du comte de Monval, à Pierre Vincent, valet de chambre du colonel Desfossés.*

“Bade, 16 août 1842 (allée de Leichtental).”

“Mon cher Pierre,

“J’ai une mauvaise nouvelle à t’annoncer. Flora, la petite chienne que tu m’avais donnée, et que j’avais baptisée de ce nom poétique, vient de terminer sa carrière. Je l’ai enterrée hier, de mes mains, dans le jardin de M. le comte, mon maître. C’est une perte doublement sensible pour moi, car elle était charmante, cette petite bête, et tu me l’avais donnée. Mais que veux-tu, mon cher Pierre, nous sommes tous mortels. Nous passons ici des journées assez tristes, car M. le comte de Monval paraît s’ennuyer à mourir, et ne prend aucun distraction. Je crois que ce qui le tient au cœur, c’est le souvenir de ta maîtresse, et l’absence le tue. Il est déjà changé à faire peur. Pour ma part, je fais ce que je peux pour l’engager à secouer son chagrin et à s’amuser ; mais je perds mon temps. A ce propos, je te dirai que si tu peux me donner des nouvelles de là-bas, tu ne ferais pas mal de m’écrire un mot. J lui dirais, sans en avoir l’air, que tu m’as écrit et que madame va bien. Ça lui fera plaisir, je pense. Si tu ne vas pas à Fontainebleau, comme je l’espère, j’en serai quitte pour ne lui parler de rien, car, tu le connais, il est vif comme du salpêtre, le comte, et s’il savait que madame fût malade ou qu’il y eût du nouveau, je suis sûr que nos malles seraient bientôt faites. Pour moi, je n’ai jamais été ce qu’on appelle amoureux, qui ne m’entête pas comme une mouche après le nez d’un seul visage, je ne conçois rien à une pareille sottise.

“Est-ce que tu crois que tes maîtres resteront à Fontainebleau jusqu’à l’hiver ? Il me tarde de te revoir.

“Adieu, mon cher Pierre. Une bonne santé et bien de l’agrément.

“Ton camarade bien dévoué,

“JOSEPH BERTALL.”

*Pierre Vincent à Joseph Bertall.*

“Fontainebleau, 20 août 1842.”

“Mon cher Joseph,

“Je réponds sans perdre un moment à ta lettre !

“Cette pauvre Flora est donc morte ! ce que c’est que nous ! à la fleur de son âge, un an à peine. Enfin ! tu n’as rien à te reprocher, n’est ce pas ? Que ce soit ta consolation. Et tu le comprendras sans peine. Car si tu as à Bade M. le comte, nous avons, nous, à Fontainebleau, madame. Et ce qui se passe chez toi se passe exactement chez nous.

“Pauvre amoureux, que sépare la fatalité, sous la forme d’un mari ! Pourquoi M. le comte ne te ressemble-t-il pas, mon pauvre Joseph ? Du moins il vivrait tranquille et heureux comme il le mérite car c’est le meilleur des hommes. Mais cet amour le tuera, vois-tu, oui, le tuera, parce qu’il est sans espoir ; à moins que ce brave colonel... Dieu l’en préserve, le digne homme ! ne passe, comme on dit, l’arme à gauche.

“Du reste il n’y a guère à y songer pour le moment, puisque le voilà plus ingambe que jamais, et tout à fait remis de sa maladie. Or, tant qu’il vivra, madame, qui est bien, elle aussi, la plus honnête des femmes, ne manquera pas à ses devoirs, quoi qu’il lui en coûte, et ton maître aime trop ce brave colonel pour ne pas respecter sa femme. Entre eux, tout se bornera à des soupirs et à de tendres regards.

“Malheureusement, ça ne suffit pas pour les guérir, puisque tu m’apprends que M. le comte est triste et s’ennuie, et que je vois madame pleurer en cachette. Tu penses bien que rien ne m’échappe, et que je suis au courant de tout, sans en avoir l’air. Ainsi, pas plus tard qu’hier (ton maître lui aura probablement écrit, car j’ai cru reconnaître son écriture sur l’enveloppe de la lettre), pas plus tard qu’hier, elle avait les yeux rouges et fatigués ; le colonel s’est bien aperçu qu’elle avait quelque chose, et lui a demandé si elle avait pleuré, mais elle s’est mise à rire tout à coup comme une folle et s’est moquée de lui, histoire de le dépayser, comme tu penses.

“Le bonhomme ne se doute de rien, vu que c’est moi qui reçois toutes les lettres, et que Jean, le concierge, ne sait pas lire.

“Or, j’ai soin de remettre à madame celles qui lui sont adressées, sachant bien qu’il n’y a que lui qui écrive à madame. Si ce que je fais est mal, ne serait-il pas plus mal

encore de les remettre au colonel ? Il y a un proverbe qui dit qu'entre deux maux il faut choisir le moindre ; je m'y conforme scrupuleusement : c'est pourquoi je remets à madame les poulets de ton maître. Maintenant je vais te dire quelque chose, dont il faudra bien te garder de parler à M. le comte, car c'est pour le coup que nous verrions du nouveau.

“ Nous avons ici, depuis un mois, un original, nommé M. de Grahn, qui est baron, ma foi, assez joli garçon, et richissime, à ce qu'il paraît. Il habite Moret, de l'autre côté de la forêt, il vient trop souvent à la maison pour qu'il n'y a pas “aiguille sous cloche”. Je vais te conter ça, mais tu me promets de ne pas en ouvrir la bouche. D'abord il est bon que tu saches que déjà, à Paris, ce monsieur venait nous voir, et qu'il m'a offert de l'argent, bien entendu, et je lui ai conté des couleurs où il n'a vu que du jaune, couleur favorite des déconfits. M. le comte ne pouvait pas le souffrir, cet original-là, et je crois qu'il avait raison, car je crois qu'il voudrait se passer la fantaisie de faire la cour à madame, et c'est un luron qui ne met pas ses mains dans ses poches.

“ Le colonel chante ses louanges à en perdre haleine, et ne peut s'en passer. L'autre en profite pour tourner sans cesse autour de madame, qui en a plein le dos, passe-moi l'expression, et fait tous ses efforts pour s'en débarrasser. Mais elle y perd son temps et sa jeunesse. C'est une vraie sangsue qui finira par lui tirer tout le sang qu'elle a dans les veines, si ça continue, car cette pauvre madame commence à perdre ses couleurs, et il y a des moments où elle pâlit tout à coup, comme si elle allait tomber sans connaissance.

“ Vrai, ça me fait de la peine. J'ai bien voulu essayer de le tarabuster, mais il n'y a pas à y songer. Le colonel en est coiffé, et ton ami Pierre serait flanqué à la porte, s'il déplaçait à cet animal-là. Or, je patiente pour rester à la maison, dans l'espoir que ma surveillance servira à madame. Oh ! si M. le comte se doutait que le baron est ici, c'est alors que vous ne resteriez pas longtemps à Bade, et qu'il accourrait sans perdre une seconde. Si on était sûr qu'il nous en délivrât une fois pour toutes, de ce baron de malheur, on l'avertirait. Mais il vaut mieux se taire. Tu sais maintenant, mon Joseph, tout ce que tu désirais savoir, et je suis vraiment désolé de ne pouvoir te donner de meilleures nouvelles. Je crois que nous resterons à Fontainebleau jusqu'à l'hiver, et je le regrette autant que toi. Ton camarade et ami,

“ PIERRE VINCENT. ”

## XVI

### CORRESPONDANCES DES MAITRES.

*Le chevalier de Beaucé au baron de Grahn, Poste restante, à Fontainebleau.*

“ Paris, 18 août 1842.

“ Est tu fou, baron, d'agir ainsi ? Quoi ! tu ne reviens pas encore à Paris, et tu ne pars pas pour l'Italie ? Que fais-tu donc ? Où perches-tu ? Sur un pommier sauvage ! Où te caches-tu ? Dans un trou ou dans une cave ? Ta dernière lettre m'a fort diverti, je te l'avoue, et nous avons passé un bon moment, Alfred et moi, en la lisant. Ton aventure russe court déjà le faubourg, on l'enjolie même d'un calembour, que je te livre, pieds et poings liés. On dit que tu es allé à la campagne (et au russe), *Ex rus*. Tant pis pour toi, si elle t'attire quelque affaire avec un de ces messieurs, à ton retour tu payeras les pots cassés. Quand on a de l'esprit comme toi, d'ailleurs, on n'est pas embarrassé, et je suis certain que, cette fois comme toujours, tu mettras les rieurs de ton côté. Enfin ce que je vois de plus clair dans ce profond abîme où tu te plonges, c'est que tu ne veux pas que nous connaissions ton mystérieux domicile. Eh bien, nous respecterons le voile sous lequel tu t'abrites, mais à la condition que tu nous diras tout, après le succès. Car tu ne comptes pas, je pense, faire durer la lune de miel plus que de coutume, et tu économiseras généralement ta victoire, après l'avoir remportée. Nous nous creusons en vain la tête pour découvrir quelque chose ;—rien, absolument rien. Parole d'honneur ! nous sommes sur les dents, et si tu tardes à nous dévoiler ce mystère, tu verras l'un de ces matins, Alfred et moi, dans les environs de Fontainebleau, où tu m'ordonnes de t'adresser ma lettre. Voyons, cher baron, décidément, où es-tu ? Tu ne veux donc pas me vendre Léona. A toi, de cœur,

“ Le chevalier de BEAUCE, rue du Bac, 128. ”

*Le baron de Grahn au chevalier de Beaucé.*

“ 28 août 1842.

“ Mon cher chevalier.—Tu est indiscret comme un page, et je t'en veux d'avoir divulgué à tout le monde mes mystérieuses amours. Quant à la plaisanterie *Éo rus*, pour continuer la métaphore, je la trouve d'assez mauvais goût, et je vous plains, Alfred et toi, de n'avoir pas autre chose de mieux à faire que de pareils calembours. Mais j'en endosse volontiers les conséquences, et tu sais que je ne boude pas à ce jeu-là. Maintenant parlons d'autre chose, et surtout de ce qui t'occupe et te préoccupe tant, c'est-à-dire de ma belle inconnue. D'abord, tu ferais le voyage de Fontainebleau pour la découvrir, que tu ferais, je t'en préviens, un voyage inutile, à moins que tu ne sois las de l'existence et que tu me réserves l'honneur insigne de t'en délivrer, car si je te prenais à rôder par ici, mon cher chevalier, parole d'honneur, je suis homme à te brûler amicalement la cervelle. Non que je sois jaloux de toi, quoique tu en vailles la peine ; mais c'est qu'en vérité je rougissais de honte devant toi, comme un écolier maladroit devant son maître, et je n'aime à rougir devant personne. Tu vois d'ici où le bât me blesse, et tu me prends en pitié. Patience ! chevalier, je n'ai pas dit mon dernier mot. Quand on pense que voilà plus d'un mois que cela dure, et que je ne suis pas plus avancé que le premier jour, moins peut être ! Est-ce assez jouer de malheur ? Mais j'ai affaire à une mijaurée que se pique d'être fidèle à celui qu'elle aime, et malgré le mari qui, sans s'en douter, bien entendu, me vient ici en aide le plus qu'il peut, le cher homme, malgré mes œillades et mes bouquets, je joue vis-à-vis d'elle le rôle le plus ridicule, celui d'un homme dont on se raille et qu'on méprise. Il faut pourtant que cela finisse, et je compte pour triompher de cette coquette, sur un événement qui peut changer bien des choses. A chaque instant... je me penche à la fenêtre en t'écrivant, pour voir si... Le voilà, il est arrivé ! L'homme avec la lettre ! Elle est à moi. La surprise, la joie, la reconnaissance... ou ce n'est pas une femme. Adieu, je ne puis t'en dire davantage. Attends-moi pour déjeuner, sous huit jours,—samedi par conséquent. Vaincu ou vainqueur, j'en ai assez. Pourquoi ne veux-tu pas que je te la donne, ma Léona ? A toi de cœur,

“ Le baron DE GRAHN.”

*Ernest à Clémence.*

“ Bade, 18 août 1842.

“ Ma chère Clémence,

“ Vous avez beau dire (1), je suis au bout de mes forces, et je n'attendrai jamais pour vous revoir jusqu'à l'hiver, trois mois encore, peut-être ! Et vous me parlez de trois mois comme d'un jour, tandis qu'un jour est pour moi l'éternité ! Ah ! je comprends que vous viviez calme et heureuse, vous qui pouvez embrasser chaque matin et chaque soir les joues rondes et roses d'un bel enfant, vous qui remplissez si noblement la sainte mission d'embellir les jours de notre excellent ami, du plus digne et du meilleur des hommes. Mais moi, Clémence, moi que vous avez exilé et qui suis seul ! seul, avec votre souvenir qui me brûle, avec votre image qui me suis sans cesse ! Qu'est-ce que cela vous aurait fait de me laisser à vos côtés ? Que craignez-vous de moi ! Mon amour n'est-il pas chaste comme votre cœur, et pur comme celle qui en est l'objet ? Loin de vous, au contraire, mille noirs démons m'assiègent, mille fantômes m'enveloppent, et mes idées se troublent comme de l'eau qu'on agite ! Clémence ! laissez-moi revenir. Dites au colonel de m'écrire, de me rappeler, et j'obéirai. Ici ma santé s'en va peu à peu comme s'égrènent les feuilles d'automne. Chaque jour emporte avec lui un lambeau de cette existence qui n'est bonne à rien, pas même à s'écouler à vos pieds. C'est là le moindre de mes soucis, en vérité, et je ne vous en parlerais pas, Clémence, si je ne craignais de vous laisser après moi quelque tardif remords. Bien souvent l'idée m'est venue que vous ne m'aimiez plus, qu'un autre peut-être en mon absence... misérable fou que je suis ! Insulter une femme telle que vous, par de pareils soupçons ! Et je voulais partir, aller me tuer à vos pieds, pour vous punir et me punir moi-même de votre trahison ! Mais bientôt la raison succédait à

(1) Le lecteur devine que Clémence et Ernest se sont écrit plusieurs lettres depuis leur séparation, et que nous ne voulons pas abuser de sa patience en les publiant toutes. D'ailleurs, qui en lit une, lit les autres. C'est toujours le même langage de part et d'autre.

l'égarément, et, fidèle à mon serment, je restais, je reste encore ! Enfin ! que craignez-vous donc, Clémence ? Je mourrais mille fois plutôt que d'avoir une pensée outrageante pour vous ou le colonel ! Nos cœurs sont unis ! n'est-ce pas assez ! . . .

“ A vous pour la vie.”

*Clémence à Ernest.*

“ Fontainebleau, 22 août 1842.

“ Vos lettres m'affligent au dernier point, Ernest, et la dernière que je viens de recevoir de vous m'a fait pleurer toute la journée, si bien qu'à dîner j'avais les yeux tout rouges et que mon mari m'a demandé si j'avais pleuré. Que voulez-vous que je devienne si vous m'ôtez tout mon courage, en en montrant si peu ! Êtes-vous donc seul à souffrir ? Et n'avez-vous pas du moins la liberté de verser de larmes sans qu'un témoin importun ou jaloux vienne vous en demander compte ? Tandis que moi, dont vous enviez le sort pourtant, je suis forcé de monter dans ma chambre et de m'y enfermer pour pleurer sans que personne me voie. Vous me demandez pourquoi j'ai exigé cette séparation . . . cruelle ! C'est que je vous aime trop, Ernest, je vous le dis encore, et que ce n'est pas de vous que je me défie, mais de moi. Ce n'est pas votre ardeur que je crains, c'est ma faiblesse ! A quel aveu vous me condamnez par vos plaintes et vos accusations !

“ Triomphez maintenant ! Soyez fier de votre ouvrage. C'est moi qui vous demande grâce et pitié. Ne venez pas, Ernest, ne venez pas encore. Je ne me sens pas encore assez forte pour pouvoir résister à votre vue, et vous ne voudriez pas me faire mourir de honte ! Pourquoi ne vous ai-je pas connu plus tôt, avant mon mariage ? Pourquoi m'avez-vous sauvée des flots qui m'enveloppaient déjà de toutes parts ? N'eût-il pas mieux valu mourir ensemble ? Mais Dieu l'a voulu ! résignons-nous ! D'ailleurs, j'honore mon mari, je l'aime ! pas comme vous, Ernest, mais comme mon père, comme le père de mon petit Georges, comme le meilleur, le plus noble des hommes ! . . . Je suis descendue un instant au jardin, j'étais accablée et j'avais la fièvre. Maintenant je suis plus calme et je vous écris encore quelques mots. Vous avez peut-être raison. L'absence rend plus méchant et je me prends à douter quelquefois qu'elle guérisse le mal dont nous souffrons, mon ami, vous et moi. Je vais y réfléchir encore, mais, en ce moment, vous n'avez presque vaincu, et si vous étiez là, près de moi, je n'aurais peut-être pas de ces sombres pensées qui me ravagent le cœur.—A Paris, je ne les avais pas. Pourquoi les ai-je à présent ? Est-ce réellement l'absence ? Quoi qu'il en soit, depuis quelque temps, je suis irritable, susceptible, je m'emporte contre mes domestiques et je ne me reconnais plus.

“ Prenez patience, mon ami, encore quelques jours. Peut-être céderai-je à votre désir en vous rappelant ? Vous me le promettez, n'est-ce pas ? Tenez, cette idée que bientôt peut-être je vais vous revoir, que cela dépend de moi, et que j'y incline, cette idée seule me fait du bien ; à vous aussi, dites, Ernest ?

*Le général Desfossés au comte Ernest de Monval à Bade.*

“ Fontainebleau, 23 août 1842, neuf heures du soir.

“ Général ! mon cher enfant ! je suis général ! C'est de Grahn ! ce cher baron, qui vient de m'apporter la lettre de son oncle, le ministre. C'est à lui, à son zèle, que je dois ce succès ! Demain, je pars pour Paris remercier le ministre ; mais je n'ai pas voulu me coucher sans t'écrire. Si la nouvelle te fait plaisir, et que tu tiennes à me complimenter, je reste à Paris quelques jours ; viens, nous mènerons la vie de garçons.

“ Cet excellent baron ! Quand on pense que c'est pour moi qu'il a reconcé à son voyage d'Italie, et que depuis deux mois qu'il habite Moret, il a écrit tous les jours à son oncle, pour lui parler de moi ! Quel dévouement ! A Paris, n'est-ce pas ? je compte sur toi.

“ Ton ami,

“ Le général DESFOSSÉS. ”

## XVII

### NOIRS PROJETS DU BARON.

Nous n'avons pas besoin de longs commentaires pour éclaircir une situation qui nous semble s'éclaircir d'elle-même par la production de cette correspondance. Il ressort en effet pour nous de l'examen de ces lettres : lo que le baron de Grahn, s'étant donné huit jours pour l'exécution de ses noirs projets, va livrer à la vertu de Clémence un assaut

décisif ; 2o que Clémence, effrayée des tentatives obliques du baron, songe à rappeler près d'elle l'honorable comte de Monval, sans doute pour s'en faire un appui, une colonne d'airain sur laquelle elle appuiera d'une façon inébranlable sa force émoussée, s'exposant ainsi à un danger plus grand peut-être ; 3o que le comte se meurt de désespoir loin de celle qu'il adore, et ne pourra résister longtemps encore à l'impérieux besoin de la revoir ; 4o que la lettre du général est l'étincelle qui doit mettre le feu aux poudres.

En effet, cette lettre apprenait au comte que de Grahm avait, pour ainsi dire, pris sa place dans la maison, et que cette place, il l'occupait depuis deux mois.

Deux mois ! c'est à-dire le temps écoulé depuis son départ de Paris ! Mais alors, pourquoi Clémence ne l'a-t-elle pas averti ? Pourquoi ne l'a-t-elle pas rappelé ? Ah ! cela se devine, cela se comprend ! Clémence est une coquette qui se joue de sa passion, et sa présence l'aurait sans doute gênée ! Elle savait que le baron devait venir habiter dans leur voisinage, et dès lors il devenait nécessaire d'éloigner un témoin incommode et importun ! Plus de doute. Tout s'explique ! . . . Oh ! malheur à eux ! malheur à elle ! Tel fut l'effet produit sur le malheureux comte par la lettre du général. Il sonna brusquement son valet de chambre et lui commanda d'aller chercher des chevaux de poste. Il voulait partir dans une heure. Joseph, effrayé de la pâleur de son maître, sortit sans dire mot pour obéir à ses ordres.

— C'est la lettre ! pensa-t-il, cette maudite lettre que je viens de lui donner, qui l'aura mis dans cet état. De qui est-elle ? Je n'ai pas reconnu l'écriture de Mme Desfossés. Est-ce qu'il aurait appris quelque chose ? C'est qu'il a l'air bouleversé ! Et cet ordre de partir ! diable ! je crois que ça se gâte. Si je pouvais avertir Pierre !

Une heure après, les malles étaient faites, la voiture attelée ; les chevaux piaffaient devant la maison de l'allée de Leichtenthal, où le comte s'était choisi une demeure, et le postillon en selle faisait claquer son fouet pour avertir qu'il était prêt à partir.

Bientôt, toutes ses affaires réglées dans le pays, le comte de Monval montait dans la chaise de poste et Joseph Bertall sur le siège de derrière.

— Où allons-nous ? monsieur demanda le postillon.

— Route de Paris, répondit le comte, et brûle le pavé. Je paye bien.

Et d'un vigoureux coup de fouet, qui cingla le ventre de ses bêtes et les fit fléchir sous leur croupe, il enleva l'attelage, qui partit au galop.

Le comte de Monval ferma les vitres de sa voiture pour n'être pas distrait, et, se réfugiant dans sa douleur et dans sa colère, il relut la lettre du général, en la froissant dans ses mains crispées. Sans doute il allait lui en demander compte à Paris. Laissons ce pauvre amoureux continuer son douloureux voyage, et revenons à Clémence, qui ne songe guère à ce qui se passe à Bade en ce moment. Le général était parti de Fontainebleau le 25 août, à dix heures du matin. Il emmenait Pierre avec lui. Clémence avait bien eu l'idée de l'accompagner pour ne pas rester seule à la campagne en son absence, et c'eût été prudent. Mais le petit Georges s'était trouvé un peu souffrant le matin même ; quelques légers accès de toux avaient alarmé la mère craintive, et elle s'était décidée à attendre à Fontainebleau le retour de son mari, qui lui avait promis de ne pas s'absenter plus de huit ou dix jours. De Grahm accompagna le général jusqu'à la voiture publique et ne le quitta qu'au moment où le lourd véhicule se mit en mouvement. Puis il s'en retourna tranquillement à Moret combiner ses derniers plans.

— Demain, se disait-il, j'irai lui rendre visite. Elle a été plus aimable pour moi hier. Je savais bien que l'avancement que je viens d'obtenir pour son mari ferait mes affaires. Elle ne peut refuser de me recevoir.

Mais, le lendemain, il ne trouva même pas ce visage de marbre, qu'il espérait ranimer et réchauffer. Clémence avait donné à Jean l'ordre formel de ne recevoir personne et de dire à M. de Grahm, s'il venait par hasard, qu'elle était souffrante et couchée. Jean, qui avait reçu de son camarade Pierre Vincent une demi-consigne relative à ce même personnage, et qui d'ailleurs, ne se sentait pas porté vers lui d'une tendre affection, Jean exécuta les ordres de sa maîtresse avec un religieux scrupule et une entière obéissance. M. le baron de Grahm se présenta et fut poliment éconduit.

— Eh bien, j'aime mieux qu'elle agisse sans façon avec moi, se dit-il en se retirant. Sa conduite dicte la mienneté et m'épargne tout subterfuge. Il ne s'agit plus de ruse, c'est de l'audace qu'il me faut, et j'en aurai. Peu m'importe ce qui arrivera ! Puisqu'elle ne veut pas me recevoir de bonne volonté, je la verrai malgré elle, et j'emploierai la force,

s'il le faut, pour se procurer ce tête-à-tête qu'elle me refuse. Malade ! allons donc ! ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire ! et je connais ces maladies-là. Qu'ai-je à craindre d'ailleurs ? Elle est seule dans la maison, son mari au diable ! Jean ne compte pas. J'en aurai bon marché, et tant pis pour elle si elle me force à des extrémités qui me répugnent.

Ou elle persistera à me refuser sa porte, ou elle cédera ! Dans ce dernier cas, la chose va de soi, c'est à moi de faire le reste. Si elle persiste, eh bien, j'exécute mon projet, et la violence obtiendra ce que la galanterie ne peut obtenir. Je suis curieux de voir sa figure, lorsque j'apparaîtrai tout à coup devant elle, comme un noir fantôme ou comme un voleur ! Ah ! ah ! ah !... ce sera charmant à raconter....

## XVIII

## LES PAPILLONS DE NUIT.

Ce soir-là, vers huit heures, Clémence, retirée dans sa chambre, chantait une douce chanson à son petit Georges pour l'endormir. L'enfant placé dans son berceau tout garni de dentelles, les yeux à moitié clos, souriait à sa mère, comme un ange du ciel, et semblait lutter contre le sommeil, pour entendre encore cette voix harmonieuse.

Bientôt Georges s'endormit, le sourire sur les lèvres, et sa mère ferma les rideaux de son lit. Puis elle s'approcha de la fenêtre entr'ouverte, pour respirer l'air tiède du soir et le parfum des fleurs d'oranger. En ce moment un cavalier s'arrêta à la porte de la maison. Un coup de sonnette retentit à la grille et fit bondir Jean et Ursule, qui soupaient ensemble à l'office.

— Avez-vous entendu ? dit Jean.

— Sans doute, répondit Ursule, on a sonné.

— Que diable ce peut-il être ?

— Allez ouvrir, vous le saurez.

Jean sortit peu rassuré, mais faisant contre fortune bon cœur, et dissimulant son trouble pour sauver sa réputation de vaillance, un peu compromise en ce moment aux yeux d'Ursule.

— Est-ce qu'on est sourd dans la maison ? disait le visiteur impatienté, ou n'y a-t-il personne ? Cependant je vois de la lumière.... Et il allait agiter la sonnette pour la seconde fois, quand la silhouette de Jean apparut sur le perron.

— Qui va là ? dit-il en s'arrêtant sur le perron, que voulez-vous ?

— Eh ! c'est moi, Jean, ouvrez vite.

— Qui ? vous ! demanda le concierge, plus rassuré en entendant prononcer son nom. Comment voulez-vous que je reconnaisse votre visage par cette nuit du diable ? Si vous avez un nom, dites-le.

Et pour mieux entendre, il descendit deux marches.

— Sans doute j'ai un nom, nigaud, répondit l'inconnu, mais il est inutile de le crier sur les toits. Viens ici, et regarde-moi. Si cela ne te suffit pas, je te le dirai à l'oreille.

En disant ces mots, il descendit de cheval, et passa sa main à travers la grille, fit briller aux yeux écarquillés du brave Jean le signe de ralliement, c'est-à-dire une pièce ronde de monnaie.

— Monsieur le comte ! s'écria le jardinier, en laissant tomber son chandelier sur le sable. Ah ! cette fois je vous reconnais. Imbécile que je suis ! Excusez-moi, monsieur le comte, mais c'est que le pays n'est pas très sûr, et vous comprenez qu'en l'absence du général....

— Quoi ! ton maître n'est pas ici ? fit le comte de Monval en simulant la surprise.

— Oh ! mais.... madame y est, répondit vivement le jardinier-concierge, et comme elle ne doit pas encore être couchée, je suis sûr qu'elle aura bien du plaisir à recevoir M. le comte. Et monsieur aussi, quand il viendra. Il est à Paris, monsieur le comte, pour quelques jours seulement. Vous avez appris qu'on vient de le nommer général, n'est-ce pas ? Ah ! je tiens ma chandelle ! Faut-il que je sois maladroit ! C'est que dans le premier moment.... la surprise.... la joie.... j'étais si loin de m'attendre.... Mais vous avez une manière délicate de vous annoncer, qui fait qu'on ne s'y trompera plus. Tenez, voilà le chien qui vous dit bonjour.... Comme ça, vous êtes venu à cheval ? Ah !

bien, je vais le mettre à l'écurie et le bouchonner, car il doit être en sueur, le pauvre animal, et je l'entends souffler. Venez donc, Ursule, c'est M. le comte de Monval. Ernest était furieux de ce contre temps, et le bavardage du bonhomme l'agaçait violemment. Il le laissa parler, ne pouvant lui fermer la bouche, et retomba dans ses rêveries. Bientôt cependant, grâce à la lanterne qu'Ursule avait eu le soin d'allumer, pour éviter un second malheur, la grille s'ouvrit, et le comte entra dans la maison. Jean prit le cheval par la bride et le conduisit à l'écurie. Ursule s'empressa de monter à la chambre de madame, pour lui annoncer cette visite inattendue. Clémence faillit suffoquer de joie et de terreur à cette nouvelle. Pourtant elle se remit peu à peu, et, par l'intermédiaire d'Ursule, pria M. le comte d'attendre au salon. Elle allait descendre.

Ce qui doit surprendre le lecteur, ce n'est pas qu'Ernest, ayant pris la route de Paris, se trouve en ce moment à Fontainebleau, — si tout chemin mène à Rome, il est encore plus vrai que le chemin de Bade à Paris mène à Fontainebleau, — c'est plutôt que le comte ne se soit pas arrêté à Paris pour voir le général, et qu'il se soit privé du plaisir de lui adresser ses félicitations. Or, il n'est pas nécessaire d'ajouter, vu le temps si court écoulé entre son départ de Bade et son arrivée chez Clémence, qu'il avait changé, pendant son voyage, d'avis, et par conséquent d'itinéraire. Voici pourquoi :

Le motif de ce brusque départ, on se le rappelle, était une jalousie extrême, une sourde colère. La lettre du général en était la cause, Clémence en était l'objet. Nous n'ajouterons pas le baron, — cela va sans dire. Le comte partait donc avec la résolution d'obtenir du général des éclaircissements d'où jaillirait la lumière à ses yeux dessillés. Il se proposait de demander à son vieil ami comment était née cette soudaine intimité, si c'était lui qui avait engagé le baron à venir s'établir dans leur voisinage, comment s'était trouvé soudainement interrompu ce voyage annoncé à l'avance. C'est dans cet état d'exaltation qu'il se mit en route, et qu'il répondit aux questions du postillon badois : Route de Paris. Mais bientôt la réflexion calma cette effervescence d'esprit. Il se dit que tout ce qu'il voulait savoir, il le saurait mieux et plus vite à Fontainebleau qu'à Paris ; que si Clémence était coupable envers lui, c'était à Clémence qu'il en fallait demander compte, non à son mari, qui pourrait s'étonner de ces questions et se fâcher du ton dont elles seraient présentées ; que, d'ailleurs, il serait lâche d'éveiller, à tort ou à raison, les soupçons d'un homme contre une femme. C'était à lui de punir Clémence coupable, et pour savoir s'il était fondé à lui infliger le châtement qu'elle méritait, c'était Clémence qu'il fallait interroger.

— Je veux la voir, se disait-il, la voir une dernière fois. La trahison est certaine, et mon mépris en fera justice. Quant au baron, je le tuera, ce sera le remords de la vie de la perfide.

Un autre motif de sa détermination, motif qu'il ne voulait pas s'avouer par amour-propre et faiblesse d'esprit, c'est qu'il ne croyait pas encore Clémence perdue pour lui. Il se refusait à penser qu'en quelques semaines une femme comme elle eût manqué à tous ses serments, à toutes ses promesses. A force d'y songer, ses prévisions à ce sujet ne s'écartaient pas entièrement de la probabilité, et la vérité qu'il cherchait venait doucement à lui sans qu'il s'en doutât.

— Je veux bien, se disait-il encore, que, pour flatter ce sot glorieux, ce baron de Grahn, et dans le but d'obtenir sa protection pour son mari, elle lui ait fait de ces avances indirectes, qui ne sont rien pour les femmes, et qui leur coûtent si peu d'ordinaire. Un compliment, une politesse, une familiarité trop grande, que sais-je encore ? Des bagatelles... cela n'engage à rien, se sera-t-elle dit, et cet oison aura pris la chose au sérieux et se sera bonnement imaginé qu'on l'adorait. Faquin ! Mais en l'absence du général, ne peut-il avoir l'idée ?... Clémence est seule ; lui, près d'elle, et l'on ne m'a pas averti !... Oh ! je me vengerai de vous deux !...

Son esprit flottait ainsi, ballotté par la crainte et le doute ; mais un point sur lequel il était invariablement fixé, c'est qu'à Fontainebleau seulement, il saurait la vérité ; c'est qu'il fallait, par conséquent, se rendre à Fontainebleau, brûler le pavé et arriver assez à temps pour que le baron ne pût profiter de l'absence du général et consommer la ruine de ses espérances. Dieu merci ! son or, prodigué d'une main généreuse, lui a servi cette fois à quelque chose, et le comte est arrivé à temps. Une heure plus tard tout était fini !

Pour que nos paroles ne semblent pas énigmatiques, et qu'on soit déjà prévenu que le baron trame quelque perfidie contre l'honneur de Clémence, nous allons laisser quel-

ques instants le comte de Monval dans le salon, où il attend avec anxiété l'arrivée de cette femme qu'il croit coupable, et rejoindre le baron, qui songe, au même moment, à faire de cette chimère une réalité à son profit. Ce dernier était venu à cheval, de Moret, et traversant toute la forêt, du côté de la maison du général, adossée, comme on se le rappelle, à la lisière même de la forêt. Il avait prudemment attendu l'ombre et la nuit pour partir, et fournit la route tout d'une traite. Qui l'eût vu passer penché sur le cou de sa Léona lancée au galop, à travers les allées sombres de la forêt, eût juré ses grands dieux que Satan lui-même était apparu à ses yeux, et ma foi, l'on se trompe de plus que cela. Arrivé près de la maison, le baron descendit de cheval, attacha Léona à un chêne, dans le fourré, et s'avança furtivement. Son projet était des plus simples. Pas d'effraction, l'escalade. L'effraction est un cas pendable, ou du moins un cas de galère ; l'escalade, au contraire, est une escapade d'écolier, une entreprise de galanterie, un souvenir d'Almaviva. Donc, il escaladera le mur du jardin. Le baron venait de se rappeler que si la porte du jardin était habituellement fermée à double tour, habituellement aussi la clef restait sur la porte. Il réfléchit qu'en se servant de Léona pour atteindre le haut du mur, il ménagerait heureusement son pantalon noir, et que d'ailleurs, si on avait ôté la clef, il grimperait après le treillage pour rejoindre sa bête. Tout se passa au gré de ses désirs. Il atteignit sans peine le pignon du mur, à l'aide de Léona, trouva la clef sur la porte, réussit à l'ouvrir, sortit pour aller cacher sa jument, puis rentra dans le jardin, dont il eut soin de laisser la porte entr'ouverte. Augurant bien de cet heureux début, il s'achemine à pas furtifs vers la maison, comme un tigre vers sa proie. L'escalade avait réussi à merveille, et la retraite était assurée. Parviendrait-il maintenant à s'introduire où il vou'ait, c'est-à-dire dans la chambre de Clémence ?

Persuadé qu'en l'absence du mari on fermait de bonne heure les portes de la maison, il résolut de pénétrer dans la chambre de Clémence par la fenêtre en s'aidant des pieds et des mains ou d'une échelle. Il s'approcha pour examiner la place, et vit, avec joie, à la pâle lueur de la veilleuse qui brûlait dans la chambre de Clémence, que la fenêtre était entr'ouverte. Tout marchait au gré de ses désirs.

— On se figure, se disait le baron, que toutes ces aventures sont d'une invincible difficulté. On entrevoit les échelles de cordes coupées par un rival jaloux, pendant que vous fuyez mystérieusement, un père barbare qui vous maudit, un mari qui vous brûle la cervelle, contes d'enfants que tout cela, sottises, balivernes. Regardez ! voici ce que c'est : une porte à ouvrir, un treillage à escalader, une fenêtre à enjamber, le pied à allonger. Le tour est fait.

En parlant ainsi, le baron de Grahn enjambait le balcon, poussait la fenêtre, allongeait un pied d'abord, l'autre ensuite, et tombait légèrement à pieds joints dans la chambre à coucher de Clémence.

— Personne ! dit-il, attention !

## XIX

### L'INTERROGATOIRE.

Au moment où le baron pénétrait comme un larron de nuit dans la chambre de Clémence, celle-ci venait d'en fermer la porte pour descendre au salon, où l'attendait le comte. Il est plus facile de deviner son émotion que de la peindre. Aussi nous y renonçons. De son côté, M. de Monval sentait s'éloigner sa colère à chaque battement de son cœur.

Plus approchait l'instant décisif, plus il se sentait faiblir dans son courroux et sa jalousie. Non ! cette femme ne l'avait pas trompé ! Non, Clémence n'avait pas abusé de sa confiance et de son amour ! Loin de lui l'idée qu'elle se fût jouée si lâchement de sa passion et de sa vie ! Quel fatal démon lui a soufflé ces cruelles pensées ! Si Clémence ne lui a pas parlé du baron de Grahn, sans doute elle aura eu ses raisons et les lui dira. Et ce nuage gros de malheurs et de misère va se dissiper à ses yeux. C'est dans cette nouvelle situation d'esprit que Clémence trouva le comte, en entrant dans le salon. Tous deux étaient embarrassés de leur contenance. Clémence tendit silencieusement la main à Ernest.

— Vous me pardonnez, n'est-ce pas, de vous avoir désobéi ! dit le comte en lui baisant la main.

— Il le faut bien, répondit Clémence, puisque le mal est sans remède.

— Ah ! c'est que je ne pouvais vivre plus longtemps privé de vos regards, Clémence, et que je me sentais mourir là bas, si loin de vous ! La mort est plus douce que l'exil ; oui, plus douce, car elle éteint toute pensée, tandis que dans l'exil la pensée vit plus tenace, se double de l'inquiétude qui vous suit et de l'espérance qui s'envole.

— Vous pensiez donc à moi, mon ami ! . . .

— Si j'y pensais, Clémence, vous le demandez ! Etes-vous donc une de ces femmes qui passent dans la vie d'un homme sans y laisser d'autres traces qu'un souvenir éphémère ? Peut-on vous oublier quand on vous a vue ? Peut-on cesser de vous aimer quand on vous a donné son cœur ?

— Cher Ernest !

— Je vous ai livré ma vie tout entière, vous le savez, et l'amitié que nous nous sommes vouée . . . vous vous en souvenez, Clémence ? . . .

— Toujours !

— Cette sainte amitié qui nous lie fait que votre vie est unie à la mienne, s'y mêle et s'y confond. De là bas, je vous voyais sans cesse ; votre image ne me quittait pas. J'aurais compté les plis de votre robe, les nœuds de vos rubans ; je vous aurais dit quelle coiffure vous portiez hier, et j'aurais deviné celle que vous porterez demain. Ces parfums dont vous faites usage, il me semblait en reconnaître la saveur, dans l'haleine du vent. Bien des fois j'ai cru entendre votre voix si douce, et je tendais l'oreille pour écouter encore. La nuit, Clémence, c'étaient d'autres déceptions, un autres supplice ! C'était la solitude et l'insomnie, les rêves fiévreux, la lassitude d'une âme brisée ; oh ! vous êtes mille fois heureuse de n'avoir pas éprouvé de pareilles tortures !

— Si je les avais éprouvées, mon ami, répondit Clémence, j'aurais la générosité d'en garder le secret vis-à-vis de vous, pour ne pas redoubler votre peine. Mais vous voilà revenu, tout est fini, n'est-ce pas ?

— Oh ! je suis bien heureux en ce moment, Clémence, et, je vous le jure, j'ai tout oublié.

— Tout ? dit Clémence, en reprenant avec sa sérénité un ton de gaieté qui se refléta sur son charmant visage.

— Tout ce que j'ai souffert, tout ce que vous m'avez fait souffrir, méchante. Vous m'aimez toujours ? . . .

— Moi ! Qui vous a dit cela ?

— Je vous le demande.

— Et si je vous disais que non, le croiriez-vous ?

— J'en ai tellement peur ! . . .

— Vraiment !

— Une absence de plus de six semaines, savez-vous que c'est long ?

— Et vous me disiez que vous aviez tout oublié, pourtant !

— Allons, Clémence, achevez votre ouvrage. Une bonne parole . . . un mot.

— Rien qu'un mot ?

— Un seul, si c'est celui que je veux voir sortir de vos lèvres : il me suffit.

— Mais encore faut-il savoir ? . . .

— Je vous ai demandé si vous m'aimez toujours ?

— Sérieusement, vous m'avez fait cette question ?

— Sérieusement, Clémence.

— Et vous exigez que je vous réponde ?

— Je vous en supplie. Dites-moi si c'est oui. Autrement . . .

— Vous mériteriez bien que pour vous punir je dise résolument cet autre mot ; mais je n'en ai pas le courage !

— Ainsi, votre cœur ! . . .

— N'a pas changé.

— Oh ! merci ! vous êtes un ange, murmura le comte en lui baisant tendrement la main, que Clémence ne retira pas. Après quelques minutes de silence, Clémence, déroband doucement sa main à l'étreinte du comte, reprit la parole.

— Mais pourquoi, cher comte, ne m'avez-vous pas prévenue de votre départ ?

— C'est que je suis parti de Bade subitement.

— Subitement ? Pourquoi cela ? On a toujours le temps d'écrire. Ce fut donc une résolution bien prompte !

— Prompte comme la foudre ! répondit le comte en pâlisant malgré lui au souvenir imprudemment évoqué par la femme du général.

— Vous m'effrayez ! Vous serait-il arrivé personnellement quelque malheur ?

— Quel malheur peut m'atteindre, tant que vous m'aimez ?

— Ce n'est pas là répondre, mon ami. Les sentiments sont beaucoup dans la vie et mon cœur me le dit comme le vôtre ; mais encore, n'y a-t-il pas que des sentiments, La fortune . . .

— Eh ! que m'importe la fortune ? interrompit le comte, dont le trouble devenait visible.

— Allons, dit gaiement Clémence, qui remarquait avec peine ce changement de physionomie et s'efforçait de ramener la conversation au ton badin par lequel elle avait commencé ; allons, je vois que ce n'est pas un revers de fortune qui vous a frappé, car vous en parleriez moins cavalièrement. Ne me direz-vous pas quel motif imdérieux vous a contraint à quitter Bade si vite ? Vous fronchez le sovrcil. Méchant ! on dirait que vous prenez mes paroles pour une épigramme ou un reproche. Vous avez tort. Je vois que vous avez du chagrin, j'en veux ma part. Me la refuserez-vous ? Je parle sérieusement, faites-moi vos confidences.

— Vous le voulez ?

— Je l'ordonne, dit Clémence en souriant.

— Et vous ne me raillez pas ?

— Il y a donc matière à raillerie ? cher comte. Alors le mal n'est pas si grand que je craignais.

— Plus grand peut-être ?

— Ah ! parlez vite. Vous me faites peur quand vous me regardez ainsi !

— Eh bien, Clémence, j'avais fait un mauvais rêve.

— Un rêve ? voyez-vous !

— Un rêve affreux ! Vous ne m'aimez plus !

— Tout songe est mensonge ! dit Clémence en riant.

— Oh ! ne riez pas ! Clémence, ne riez pas ! car je n'ai pas tout dit. Non seulement vous ne m'aimiez plus, mais vous en aimiez un autre !

— Un autre ! répéta Clémence légèrement troublée.

— Un homme que je connais, et que je déteste ! un fat que je hais ! Vous savez de qui je veux parler ?

— Non, en vérité, répondit Clémence.

— Eh bien ! je puis vous le dire, dit le comte d'un ton sombre.

— Dites, cher comte, murmura Clémence, qui sentait venir l'orage.

— Cet homme que vous aimiez, c'était le baron de Grahn ! . . .

— En vérité, voilà un rêve qui n'a pas le sens commun, fit Clémence, dissimulant le trouble de son âme. Car ce nom de Grahn, qui venait de prononcer tout à coup le comte de Monval, résonnait lugubrement à son oreille, comme le bruit de la trompette qui annonce l'ennemi. Elle comprit qu'elle courait réellement un danger, et que ce danger était là. Mais, forte de son innocence, elle reprit rapidement le sang-froid dont elle avait besoin, pour soutenir la lutte qu'elle commençait à prévoir.

— Et c'est pour le fuir, ce rêve, que vous êtes parti ! ajouta-t-elle.

— Non, répondit fièrement le comte, en qui les mauvaises pensées reprenaient insensiblement le dessus, et qui d'ailleurs, se sentait froissé du ton léger dont Clémence acceptait ses explications. Non, ce n'est pas pour le fuir, quoiqu'il m'obsédât, mais c'est que je craignais qu'il ne fût une réalité.

— C'est me faire beaucoup d'honneur, en vérité, observa Clémence, blessée à son tour.

— Tenez, Clémence, quittez, je vous en prie, cette voix railleuse qui s'accorde si mal avec la noblesse de votre cœur. Mes craintes ont une base. Défendez-vous.

— Quoi ! ce n'est pas une plaisanterie ?

— Pas le moins du monde.

— Vous m'accusez réellement ?

— Je ne vous accuse pas, je tremble . . . Rassurez-moi.

— Je croyais que la clarté du jour suffirait à dissiper ces sombres visions, répondit Clémence.

— Quelquefois, peut-être ; cette fois-ci, nullement.

— Mais c'est comme si vous me disiez que j'aime M. de Grahn !

— Prouvez moi que j'ai tort.

— Ah ! monsieur le comte, si c'est pour m'outrager que vous êtes venu ce soir dans ma maison, vous avez réussi. Si c'est pour me faire mourir de honte et de douleur, continuez, vous réussirez encore !

En disant ces mots, Clémence se cacha la tête dans les mains, pour que le comte ne vît pas ses larmes ; mais celui-ci comprit qu'il avait été envers Clémence d'une brutalité injustifiable, et que d'ailleurs, en s'y prenant de cette façon, il ne saurait rien (dans le cas où Clémence aurait quelque faute à avouer, ce dont il commençait à douter, malgré les apparences), il se radoucit donc, et, s'approchant d'elle :

— Clémence ! murmura-t-il, vous pleurez !

— Oui, je pleure, répondit Clémence, car vous venez de me briser le cœur.

— Pardonnez-moi !

— Pourquoi ne pas me dire aussi, reprit Clémence en le regardant en face, ses beaux yeux voilés par les larmes, que je suis une misérable, une femme perdue ! la honte de ma famille et de la société ! que, puisque j'ai manqué à tous mes devoirs envers mon mari, en vous donnant mon cœur, je suis une de ces créatures sur qui le premier venu peut jeter son dévolu ?

— Calmez-vous, Clémence, calmez-vous !

— Ah ! je ne me serais jamais attendue à de pareils compliments de votre part !

— Mais enfin ! reprit le comte, en qui la jalousie dominait encore la confiance, pourquoi ne m'avez-vous pas écrit que le baron était ici depuis six semaines !

— Ah ! vous savez cela ! fit Clémence assez dédaigneusement !

— Sans avoir cherché à l'apprendre, répondit le comte décontenancé. C'est votre mari qui m'a écrit. Tenez, voici sa lettre.

— Oh ! je n'ai pas besoin de la connaître.

— Je vous en supplie . . .

— Comme il vous plaira, mais c'est pour vous obéir.

Clémence prit la lettre du général que lui tendait Ernest, la lut sans rien dire, et la lui rendit.

— Et bien ! fit le comte.

— Eh bien ! tout cela est vrai. Le baron habite Moret, il vient voir mon mari ; que puis-je faire à cela, moi ?

— Mais dites-moi, du moins . . .

— Monsieur le comte, reprit noblement Clémence en se levant, brisons-le cet entretien, je vous en prie. J'ai la tête en feu et me sens brisée. Demain nous serons plus calmes l'un et l'autre, et nous le reprendrons, si vous le voulez.

— Clémence, ne me quittez pas ainsi, répondit le comte ; moi aussi je souffre, et vous pouvez guérir ma blessure.

— Blessure incurable ! fit tristement Clémence.

— Dites-moi seulement que le baron . . .

— Qui ! moi ! que je me défende lâchement de vos accusations ! que je prenne des détours, des périphrases et des faux fuyants pour me disculper, comme vous en prenez vous même pour m'attaquer ! Ah ! vous pouvez me torturer le cœur, monsieur le comte, cela vous est facile ! Mais quant à m'avilir, vous n'y parviendrez jamais, et ce serait m'avilir que de répondre. N'y comptez pas ! quand le cœur d'une femme comme moi se donne, c'est pour la vie ! Si vous ne m'aimez plus, vous avez tort d'hésiter à me le dire et de chercher des prétextes pour mettre les griefs de mon côté.

— Si je ne vous aime plus ! s'écria le comte, comme s'il eût entendu blasphémer.

— On dit que cela vous arrive quelquefois, à vous autres hommes du monde, ajouta Clémence en souriant, et pourtant je n'en veux rien croire, moi. Je vous sais noble, grand, magnanime. Je vous aime et j'ai confiance. Mais si, par impossible, cet amour du cœur ne vous suffisait plus, soyez libre et heureux, je vous pardonne ! . . .

— Oh ! c'en est trop ! s'écria le comte, et vous êtes mille fois plus cruelle que je ne le mérite. Oui, je vous aime encore ! et vous le savez bien, puisque vous me traitez ainsi ! Est-ce ma faute, à moi, si la jalousie me ronge l'âme ? Oh ! cet homme, dont la figure se met entre nous pour la seconde fois, Clémence, je le hais ! Qu'est-il venu faire ici ? Pourquoi y est-il demeuré si longtemps ?

— Toujours ! toujours les mêmes plaintes, les mêmes reproches !

— Eh bien, non, je me tais, Clémence, ayez pitié de moi, vous voyez bien que je perds la raison.

— Vous souffrez, mon pauvre ami, interrompit Clémence, en voyant le comte dans cet état d'exaltation et d'égarément ; vous vous torturez vous-même à plaisir, et, je vous le répète, vous me faites bien du mal, à moi aussi. Tenez, je vais tout vous dire.

— Non, je ne veux pas ! non ! s'écria le comte.

— Et moi, je veux essayer de vous guérir, mon ami, répondit Clémence ; et puisque vous n'exigez plus rien de moi, ni défense, ni aveu, ma dignité et mon honneur sont suffisamment sauvegardés. Oui, M. de Grahn est ici depuis six semaines, mais qu'est ce que cela prouve, si ce n'est qu'il avait un but, une espérance peut être ?

— Ah ! vous croyez qu'il avait un but ? interrompit vivement le comte, vous avouez qu'il avait conçu des espérances !

— Tout me porte à le croire, rien ne le confirme. Pourtant ce n'est pas pour mon mari qu'il est venu s'établir à Moret depuis six semaines.

— Mais pour vous, n'est-ce pas ? le misérable !

— Je vous en prie, Ernest, ne vous irritez pas ainsi. Cet homme n'en vaut pas la peine. On méprise de pareilles tentatives, mais on ne fait pas à celui qui les a conçues l'honneur de sa colère. Ne savez-vous pas qu'il ne sortira jamais avec moi des bornes du respect, que je ne souffrirais pas du baron la moindre insulte et qu'il en sera pour sa honte.

— Ainsi, cet homme a osé ! . . .

— Rien encore, mon ami, je vous le répète, et soyez tranquille, il n'osera pas davantage. D'ailleurs mon mari est à Paris, vous voici à Fontainebleau, double raison pour que M. de Grahn nous quitte promptement.

— Qui sait ? fit le comte. C'est un de ces Lovelaces qui se jouent de la réputation des femmes et de l'honneur des maris. Il doit être brave, habitué à ces infâmies, et ne reculera devant rien.

— Eh ! bien, vous me protégerez.

— Oh ! je vous le jure, et moi vivant, ne craignez rien.

— Vous n'êtes plus jaloux ?

— Pas comme vous l'entendez, du moins

— Que voulez-vous dire ?

— Laissez-moi vous admirer encore, Clémence. Que vous êtes belle ! Oui, c'est bien ainsi que je vous voyais chaque jour passer dans mes souvenirs ! vos cheveux blonds flottant sur vos blanches épaules, votre doux regard s'abaissant tendrement sur moi, comme autrefois . . .

Clémence ne put résister au plaisir de rappeler fidèlement au comte ce regard d'autrefois, et fixa sur lui ses beaux yeux bleus.

— Comme aujourd'hui ! . . . reprit le comte violemment ému. Et vous m'avez privé de votre sourire, de votre grâce, de votre voix ! Voyez pourtant, ne suis-je pas docile à vos rigueurs ? Est-ce que je me révolte contre votre volonté ? Non. Je me soumetts comme un enfant.

— Et maintenant partez, dit Clémence, il le faut !

— Je pars donc, dit le comte, puisque vous l'exigez ! mais j'ai la peine dans le cœur !

— A demain, n'est-ce pas ?

— Oh ! certes, à demain.

Quelques instants après, le comte de Monval entra dans l'écurie avec le jardinier, qui lui sellait son cheval. Clémence remonta dans sa chambre. Jean, largement payé de sa peine, ouvrit la grille, et le comte se retira.

## XX

### LE BARON DE GRAHN SE NOIE EN ARRIVANT AU PORT.

Mais quand on est amoureux comme le comte de Monval, quand on vient de voir celle qu'on aime et que la surexcitation se mêle à l'ivresse du cœur, on a bien de la peine à reprendre le chemin par où l'on est venu, sans s'arrêter encore près des lieux où respire son idole (style d'opéra-comique).

Il ne faut donc pas s'étonner si le comte, au lieu de retourner sur-le-champ à Fon-

tainbleau, rêda quelque temps autour de la maison. Comme il connaissait les localités, et qu'il savait où trouver la chambre de Clémence, au lieu de continuer à suivre la route où il s'était engagé, devant le jardinier, il retourna sur ses pas, fit le tour de la propriété et vint s'arrêter dans l'allée de la forêt qui faisait face au jardin. Il aperçut encore une lumière près de la fenêtre et l'ombre d'une femme dans la chambre. Les rideaux étaient fermés, la fenêtre ouverte probablement, car le vent agitait les rideaux.

Comme il s'arrêtait, pour mieux se livrer à cette muette contemplation, le hennissement d'un cheval troubla tout à coup le silence de la nuit.

Le comte était d'une bravoure à toute épreuve. Il ne trembla donc pas, mais cela lui parut étrange.

— Fou que je suis ! se dit-il bientôt, c'est quelque voyageur qui passe sur la route, et dont la jument a henni ! . . . Evitons sa curiosité.

Il descendit de cheval, se rapprocha du mur de la maison, et attendit. Par un heureux hasard, il se trouvait vis-à-vis de la petite porte du jardin, et jugea que cet abri était tout ce qu'il lui fallait.

Mais comme il s'adossait à la porte, elle céda et s'ouvrit toute grande.

— Ah ! pour le coup, voilà quelque chose de moins naturel, et je pourrais bien m'être trompé, dit-il. La porte du jardin ouverte ! à cette heure ! Et la clef n'est pas dans la serrure ! Est-ce que je serais sur la trace de quelque chose ? Et ce cheval ? . . . Entrons et nous saurons à quoi nous en tenir ! C'est égal, je crois que j'ai bien fait de venir à Fontainebleau ce soir ! ajouta-t-il d'un air lugubre.

Le comte laissa son cheval en dehors, ne pensant pas qu'il courût le moindre danger, entra dans le jardin et ferma la porte en la poussant doucement, pour ne pas éveiller l'attention de celui ou de ceux qu'il pensait s'être introduits dans la maison.

— De cette façon, se dit-il, personne ne sortira sans ma volonté. Au même instant, un cri terrible, un cri de femme, cri d'épouvante et d'angoisse, traversant l'espace, arriva jusqu'à lui.

Il leva la tête vers la chambre de Clémence et ne vit plus de lumière.

— Clémence ! s'écria-t-il, mon Dieu ! que se passet-il donc ?

Il s'élança avec la rapidité de l'éclair, à travers le jardin, et parvint au perron, qu'il enjamba prestement.

Heureusement, la porte du rez-de-chaussée était ouverte !

Le comte de Monval ne se trompait pas. C'était bien Clémence qui avait jeté ce cri lamentable !

Voici ce qui s'était passé :

Le baron, on n'a pu l'oublier, avait pénétré dans sa chambre, au moment où elle en sortait pour aller rejoindre le comte. Ne trouvant personne dans la chambre, il avait pensé que la femme du général était occupée à donner quelques ordres à ses domestiques, et se mit à chercher une place commode pour se cacher et attendre le moment de fondre sur sa proie. Il avisa le petit lit de Georges et y jeta un coup d'œil. L'enfant dormait et souriait en dormant, comme si sa mère se penchait sur lui en ce moment.

— Bon, fit de Grahn, le mioche est couché, elle ne tardera pas à venir, cherchons vite une cachette.

Mais, après avoir bien fureté, il n'en trouva aucune à sa convenance, et fut forcé de se contenter de l'abri que lui offraient les rideaux du lit.

Lorsque Clémence rentra, tout était dans le même ordre. Elle ferma la porte au verrou, posa la lampe sur sa toilette et s'assit.

Bientôt elle se leva pour regarder si Georges dormait, se pencha sur son front et l'embrassa.

— Maman ! murmura l'enfant sans s'éveiller.

— Dors, cher amour, dit Clémence, en fermant les rideaux, à cause de la lumière.

Puis elle commença à défaire sa robe, et revint s'asseoir devant son miroir, pour peigner ses longs cheveux. Clémence, se croyant seule, n'y mettait aucune contrainte. Sa toilette finie, elle mit le doigt sur le bouton de la lampe pour l'éteindre. Mais au moment où elle jetait un dernier coup d'œil sur la glace de la cheminée, elle aperçut, à côté de son image, une autre image, un spectre, un fantôme, un odieux visage sanguinolent !

Elle poussa ce cri terrible que venait d'entendre le comte.

Au même moment la lampe s'éteignit, et Clémence sentit les mains d'un homme entourer vigoureusement son corps palpitant.

— Au secours ! fit-elle ; au secours !

— Ne criez pas, dit l'infâme baron, je ne veux pas vous faire de mal !

— Au secours ! répéta Clémence plus faiblement, car elle était à demi morte de terreur.

— Victoire ! pensa le baron, sentant que les forces de sa victime s'affaiblissaient.

Jean ne peut l'entendre, et personne ne viendra.

— Et déjà le misérable chantait son triomphe, quand des pas retentirent dans l'escalier.

— A moi, Jean, disait-on, enfonçons la porte.

— Quelle est cette voix ? dit le baron. Oh ! c'est impossible ! S'il était ici, je le saurais ! Mais qui donc ? . . . Malédiction ! Elle m'échappe pour cette fois encore ! Au large ! au large ! il ne s'agit pas de se faire prendre ici.

Aussitôt il s'élança vers la fenêtre, enjamba le balcon, prit un élan vigoureux, se laissa tomber sur le sable du jardin, au risque de se casser les reins, puis il prit ses jambes à son cou, et se dirigea tout en courant vers la petite porte qu'il avait laissée ouverte.

A peine touchait-il le sol que la porte de la chambre de Clémence, brisée à coups de pied par le comte, vola en éclats.

Jean le suivait bravement, sa lanterne à la main.

— Clémence ! où êtes-vous ? que vous est-il arrivé ? dit le comte tout pâle.

— Vous ! comte ! c'est vous ! Oh ! merci, mon Dieu ! je suis sauvée !

— Au nom du ciel, parlez ! Quel danger vous a menacé ?

— Rien ! fit-elle, rien ; j'ai eu peur !

— C'est vous qui avez jeté ce cri ?

— Peut être bien, j'ai cru voir un voleur dans ma chambre . . .

— Vous avez cru ? dit le comte en courant vers la fenêtre.

— Oh ! n'y allez pas ! je vous en supplie ! n'y allez pas !

— Un homme était donc là tout à l'heure ? demanda vivement le comte, qui aperçut une ombre fugitive traverser le jardin.

— Un homme ? je ne sais, répondit Clémence à demi folle et sans s'apercevoir du désordre de sa toilette.

— Vous ne savez, madame ! Eh bien, je vais le savoir, moi !

— N'y allez pas, Ernest ! répéta Clémence tout à fait égarée.

Mais le comte exaspéré (car il croyait avoir découvert une trame odieuse) la repoussa et, prenant la route la plus courte, s'élança sans hésiter par la fenêtre, comme le baron. Il atteignit le sol sans accident. Clémence venait de tomber sans connaissance dans les bras de Jean.

## XXI

### LA POURSUITE.

La poursuite entreprise par M. de Monval ne pouvait être longue. Le jardin avait fort peu d'étendue ; de plus la porte était fermée, et le comte pensait bien que le fugitif allait s'y casser le nez. Mais le baron avait pris le soin d'emporter avec lui la clef de cette porte. La trouvant fermée, il se hâta de se servir de la clef, sortit du jardin et referma précipitamment la porte derrière lui.

— Personne n'a vu mon visage, pensa-t-il, ma jument est là, je suis sauvé !

— Le comte arrivait en ce moment.

— Ah ! brigand, s'écria-t-il en voyant que celui qu'il poursuivait venait de lui fermer toute issue, tu ne m'échapperas pas.

Et rapide comme la pensée, il escalada le mur. Ce fut l'affaire d'une seconde.

Mais cette seconde avait suffi au baron, aussi empressé à l'éviter que le comte à l'atteindre ; cette seconde lui avait suffi pour détacher sa jument de l'arbre où il l'avait attachée, mettre le pied dans l'étrier et s'élançer à fond de train sur la route de Moret. Déjà il se croyait hors d'atteinte, quand le bruit du galop d'un cheval retentit derrière lui.

— Est-ce qu'on me poursuit encore ? se dit-il. Diable ! voilà mon affaire qui se complique ! Si ce sont des gendarmes, je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle ! Il arrêta court Léona et prêta l'oreille.

— Dieu merci ! il n'y a qu'un cheval, un seul ! rien qu'un homme, par conséquent. Eh bien, si j'ai un conseil à lui donner, c'est de ne pas aller plus loin, car je suis trop avancé dans la voie fatale où je me suis engagé, pour reculer d'une semelle. Tant pis pour lui ! Et le baron reprit sa course un moment interrompue. Cinq minutes après, on distinguait déjà mieux le bruit des fers du cheval sur la route. Il devenait évident qu'on gagnait du terrain.

— C'est qu'il va un train d'enfer ! pensa le baron. Je ne savais pas ces gendarmes si bien montés. L'on m'a volé en me vendant Léona trois cents louis ! . . . Allons ! il faut en finir, cet homme a la piste et la suivra jusqu'au bout. La route est déserte, la forêt assez vaste pour qu'un coup de pistolet n'éveille pas de dangereux échos. Je vais lui épargner une fluxion de poitrine.

Et s'arrêtant de nouveau, mais cette fois sur le bord de la route, il tira de leurs fontes une paire de pistolets qu'il arma.

— Si je le manque à dix pas, ce sera jouer de malheur, se dit-il.

Il était temps. La distance diminuait à chaque instant. Vingt secondes étaient à peine écoulées que les deux ennemis étaient à dix pas l'un de l'autre, sur la même ligne.

— Où te caches-tu, misérable ? criait le comte qui, l'œil fixé devant lui, avait de loin remarqué la manœuvre.

— Par ici ! répondit tranquillement le baron.

Et il tira son coup de pistolet, dont la balle se perdit dans les arbres.

Mais à la lueur produite par l'explosion il reconnut le comte.

— Lèche et maladroit ! fit le comte sans s'émouvoir.

— Vous n'êtes pas poli ce soir, monsieur le comte, dit le baron de Grahn.

— Le baron ! s'écria le comte, qui reconnut sa voix. Oh ! j'aurais dû m'en douter.

— Moi-même, monsieur le comte, et je vous présente mes humbles excuses d'avoir tiré sur vous, mais je ne savais pas à qui j'avais affaire.

— Et vous avez failli m'éborgner, monsieur le baron reprit le comte, qui reprenait son sang-froid.

— C'est vrai, répondit le baron. Aussi avez-vous eu raison de m'appeler maladroit. Quant à l'autre épithète que vous avez daigné me jeter au visage, au risque de m'éborgner aussi, monsieur le comte, soit dit en passant, je veux vous prouver tout de suite que je ne la mérite pas. Voyez, j'ai entre les mains un autre pistolet chargé, et vous êtes sans armes probablement, puisque vous n'avez pas riposté sur le champ. Votre vie est donc à moi, bien à moi, mais je suis gentilhomme, et je n'assassine pas mes ennemis. En parlant ainsi il déclara son arme en l'air.

— Très bien, monsieur le baron, très bien ; mais vous vous trompez. Je suis armé, moi aussi, et, si je n'ai pas exercé un droit de représailles que vous reconnaissez légitime...

— Oh ! très légitime, monsieur le comte.

— C'est que je vous prenais pour un voleur, et non pour un gentilhomme ; or, on saisit les voleurs au collet pour les conduire en prison ; on ne se donne pas la peine de remplir soi-même l'office du juge d'instruction.

— Et maintenant, monsieur le comte ?

— Maintenant, monsieur le baron, je crois que vous êtes rassuré relativement à mes intentions à votre égard.

— Parfaitement rassuré.

— Nous sommes assez grands pour faire nos affaires nous-mêmes.

— Et je suis à vos ordres, monsieur le comte.

— Je n'attendais pas moins de vous, monsieur le baron. Veuillez donc descendre de cheval, je vais en faire autant de mon côté. Nous avons à causer ensemble, et je crois que nous causerons mieux à pied.

— Je le crois aussi, répondit le baron, et je m'empresse de vous satisfaire.

Les deux gentilhommes descendirent de cheval.

— Vous plaît-il, monsieur, fit le comte, que je tiennne votre cheval ? Vous garderez le mien. De cette façon, comme mes pistolets sont dans les fontes, vous serez parfaitement tranquille.

— Vous me faites injure, répondit le baron, et je n'accepte pas votre proposition. Attachons plutôt nos deux chevaux ensemble, puis nous reviendrons sur la route. La lune se lève. Nous aurons le plaisir de nous voir.

— Comme il vous plaira, répondit le comte.

La chose faite, ainsi qu'il venait d'être convenu, les deux rivaux s'avancèrent en même temps jusqu'au milieu de la route. Il était alors dix heures du soir.

— Maintenant, monsieur le comte, dit le baron en ôtant son chapeau pour saluer son ennemi, parlez, j'ai l'honneur de vous écouter.

— Monsieur le baron, reprit le comte, en répondant à la politesse de M. de Grahn, je serai bref. Voici ce que j'ai à vous dire.

## XXII

## LA PROVOCATION

— Monsieur le baron, dit le comte, depuis que j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance, c'était un soir, à l'Opéra, si j'ai bonne mémoire... Depuis ce jour, monsieur, vous avez sans cesse affecté pour une personne, dont nous n'avons besoin ni l'un ni l'autre de prononcer ici le nom pour savoir de qui nous voulons parler...

— C'est parfaitement inutile, monsieur le comte, et je vous comprends.

— Vous avez, dis-je, affecté pour cette personne que j'estime et qui m'est chère, un penchant et une inclination qui me sont désagréables.

— Je le regrette, monsieur le comte.

— Dès cette première entrevue, monsieur, vos manières, que j'ai trouvées trop libres et trop dégagées envers cette personne, pour que je ne m'en sentisse pas offensé, m'ont particulièrement déplu, et j'ai senti germer en moi des mouvements de haine contre vous. Vous me rendez cette justice que j'ai imposé silence à ces sentiments, et qu'il n'en a rien paru publiquement, ni par mes actes, ni par mes paroles.

— C'est la vérité.

— Je vous demande pardon de tous ces détails, qui vous paraissent peut-être hors de propos, mais puisque nous avons du temps devant nous...

— On ne saurait mieux l'employer. Continuez, monsieur, je vous écoute attentivement.

C'était un spectacle étrange et digne d'intérêt, que de voir ces deux hommes, qui se haïssaient mortellement, causant avec calme de leurs griefs comme si c'étaient des bagatelles.

— Il y a deux mois à peu près, continua le comte, vous annonçâtes partout que vous alliez voyager en Italie, ce qui me décida à partir pour Bade, au lieu de me rendre à Fontainebleau. Du moment que vous n'étiez plus là, je reprenais ma sérénité, que troublait votre présence. Car vous ne manquez pas de hardiesse, monsieur le baron, vous êtes entreprenant avec les femmes, et votre résidence à Moret, si je vous avais connu l'intention de l'y fixer aussitôt après ma retraite, m'eût porté trop d'ombrage pour que j'eusse laissé le champ libre à vos entreprises.

— Vous me flattez, monsieur le comte, et me faites trop d'honneur. Il est téméraire de marcher sur vos brisées, et mon échec d'aujourd'hui...

— Nous y viendrons tout à l'heure, s'il vous plaît, interrompit le comte. J'aime à procéder par ordre, et nous n'en sommes encore qu'à votre résidence dans ce pays....

— A votre aise, monsieur le comte.

— Je vous accuse ici de déloyauté, monsieur le baron.

— Le mot est dur!

— Et je le maintiens, car vous le méritez. Oui, c'est un acte déloyal que vous avez commis, et je le prouve. Certes, vous étiez libre d'aller où il vous plaisait, à Fontainebleau ou à Rome, à Moret ou à Naples, et nul n'y pouvait trouver à redire, pas même moi.

— Eh bien, alors...

— Ce n'est donc pas là que je vois un motif de reproche, mais bien dans le soin que vous preniez de dérouter mes inquiétudes, de calmer mes alarmes, de dépister ma sollicitude jalouse, en indiquant à votre disparition un but différent de celui que vous vous proposiez. N'était-ce pas évidemment de votre part un calcul habile, je le reconnais,

mais déloyal, je le répète, pour endormir ma vigilance et me détourner de venir ici ? En un mot, vous vous êtes joué de moi, monsieur le baron ; le nierez-vous ?

— Vous êtes un logicien terrible ! monsieur le comte, dit le baron, et je ne nie pas plus l'intention que le fait. Mais si c'est une ruse, elle est de bonne guerre, et je repousse le nom que vous lui donnez comme immérité. On est déloyal quand on trompe un ami. Etes-vous le mien ? Vous devais-je des égards ou des ménagements ? J'avais mon but, vous le vôtre ; il s'est trouvé que les deux n'en font qu'un. C'est de la fatalité. Je ne pense pas qu'à la veille d'une bataille, les généraux d'une armée s'avisent de communiquer leurs plans à l'ennemi.

— Eh bien ! passons là-dessus. Là n'est pas la principale affaire, et j'aurais vraiment mauvaise grâce à contester vos raisons, quand je touche à une accusation bien autrement grave, à laquelle du moins je vous défie de vous soustraire.

— Oui, ce sera difficile, pensa le baron.

— Que vous ayez courisé cette personne, que vous me saviez chère, pendant mon séjour à Paris ; que vous soyez venu secrètement ici, à mon insu, et pendant mon absence, dans l'espoir de prendre une place qui n'était pas libre, vous ne l'ignoriez pas ; que vous en ayez eu le droit ou non, peu m'importe. Je ne veux pas qualifier ces tentatives et je préfère passer outre. Mais j'attends, monsieur, que vous m'expliquiez votre présence, ce soir, dans certaine maison, le cri qui est venu frapper mon oreille, votre fuite à mon approche. Tout, monsieur le baron, je veux tout savoir, j'en ai le droit, je pense, et si vous êtes gentilhomme, vous ne me ferez pas attendre votre réponse.

— Non, monsieur, répliqua le baron, car mon intention n'est pas de répondre à votre interrogatoire.

— Vous vous refusez à me satisfaire ?

— Absolument, monsieur le comte, absolument. Car je ne vous reconnais, moi, en aucune façon, le droit que vous vous arrogez de me questionner.

— Comment cela ? s'il vous plaît.

— Si vous étiez parent de cette personne dont nous parlons, ce serait autre chose : mais quels sont les liens qui vous unissent ? Ceux de la sympathie, de l'amitié, de plus étroits encore, si vous le voulez. Ils n'ont aucune valeur à mes yeux. Il n'y a qu'un homme au monde à qui je reconnaisse une autorité légitime sur ma conduite dans sa maison, et cet homme est absent, c'est . . .

— Ne nommez personne ! monsieur le baron.

— Vous avez raison. Je m'oubliais. A lui seul, je répondrai de la façon qui lui conviendra.

— Un vieillard ! le beau courage !

— Ah ! vous prenez la place du conseil de famille, à ce que j'entrevois, monsieur le comte. Vous protégez la veuve et l'orphelin. C'est un beau rôle quand on le remplit avec désintéressement ; mais dans le cas dont il s'agit, vous êtes juge et partie, permettez-moi de vous récuser.

— Eh bien, moi, monsieur, répondit le comte de Monval, qui avait peine à se contenir, je vais vous lire ce qui s'est passé, et nous verrons ensuite si vous me répondez.

— Si cela vous est agréable, dites, monsieur, fit le baron. Quant à moi, qui connais la chose à fond, je ne sais si je porterai à votre récit l'intérêt qu'il mérite.

— Peut-être apprécierez vous mieux mes conclusions ?

— Oh ! quant aux conclusions, j'y souscris d'avance, quelles qu'elles soient.

— A la bonne heure, monsieur, et je n'en demande pas davantage.

— Comme nous nous entendons ! soupira de Grahn.

— Lorsque vous avez vu que tous les moyens de séduction que vous essayiez sur cette personne n'avaient aucune chance de réussite, et que le mépris le plus direct en était la suite . . .

— En êtes-vous sûr ? . . . interrompit le baron, blessé dans son amour-propre.

— Vous vous êtes décidé à avoir recours à des moyens extrêmes, indigne d'un gentilhomme, continua le comte fort animé, sans relever la remarque. Vous vous êtes introduit furtivement, la nuit, comme un voleur, dans sa maison. Elle était seule, privée de défense ! . . . vous le saviez. C'est une lâcheté ! . . .

— Monsieur !

— Vous avez attendu, honteusement caché dans quelque coin, le moment où elle se trouverait absolument désarmée contre vos attaques ! C'est une infamie ! . . .

— Monsieur le comte, ces injures ! . . .

— Un gentilhomme qui outrage une femme est un lâche ! un homme qui lui fait violence est un misérable ! Voilà mes conclusions. Tant pis pour vous, si elles vous déplaisent !

— C'est bien, monsieur, dit froidement le baron, je vous tuerais.

— Vous ! allons donc, vous voulez rire ! Est-ce que vous osez seulement me regarder en face ?

— Il paraît que la nuit est sombre, monsieur le comte, répondit le baron ; sans cela, vous verriez bien comment je vous regarde !

— Finissons, monsieur ; j'ai mes pistolets, nous allons en décharger un et tirer l'autre au sort, puis, le canon sur la poitrine . . .

— C'est une boucherie que vous me proposez. Fi donc !

— Vous refusez ?

— Je refuse.

— Prenez garde ! dit le comte en faisant un mouvement vers son cheval, comme s'il voulait aller prendre ses pistolets, je saurai bien vous forcer . . .

— A quoi ?

— A vous battre sur le champ.

— Je vous en défie !

— Auriez-vous peur ?

— Vous ne le croyez pas.

— Alors quel est votre motif ?

— Je ne veux pas me battre à cette heure, et, d'ailleurs, c'est à l'épée et non au pistolet que je me battrais.

— A l'épée ?

— C'est l'arme des gentilshommes, c'est la mienne. On jette sa poudre aux oiseaux. Le fer est pour l'homme. Pensez-y, monsieur le comte. Je comprends que tout retard vous contrarie, mais n'en serez-vous pas amplement dédommagé par la satisfaction de croiser le fer avec moi, et de tenir en suspens ma vie pendant quelques minutes au bout de votre lame ?

— Oui, c'est vrai ! oui, c'est vrai !

— Il faut se sentir vivre pour que la mort soit cruelle, et vous m'avez dit tout à l'heure de ces mots qui veulent qu'un de nous meure ! Demain, dès le petit jour, à l'épée, dans le lieu qu'il vous plaira, sans témoins, si vous le préférez, je suis entièrement à vos ordres. Vous verrez du moins si j'ose vous regarder en face !

— Eh bien, soit, fit le comte, mais je ne vous quitte pas . . .

— Ai-je l'air de vous fuir, monsieur le comte ? dit tranquillement le baron. Ce que c'est que la colère ! De nous deux vous aviez le beau rôle, et vous le gâtez à chaque instant. Parce que nous nous couperons la gorge dans quelques heures, est-ce une raison pour nous dire mutuellement des injures ? pour nous lancer des regards foudroyants, des épithètes malsonnantes ? Votre compagnie m'est des plus agréables ! Souffrez la mienne jusqu'au bout, sans colère ni déplaisir. Dès ce moment, je suis votre adversaire : respectez-moi.

— Tout ce que vous dites est bien dit, répondit le comte, un moment sorti des bornes de la raison et du sang-froid, mais rendu à lui-même par l'admirable tenue de son ennemi. Vous n'entendrez dorénavant sortir de ma bouche aucune parole qui puisse vous offenser.

— Voici que vous devenez raisonnable. Quel malheur, monsieur le comte, que nous ayons pris ensemble cette méchante querelle ! Nous serions devenus les meilleurs amis du monde, peut-être, tandis qu'aujourd'hui . . .

— La mort réconcilie, monsieur le baron.

— D'accord, mais c'est un moyen extrême qui me répugne. Voyons, monsieur le comte, sérieusement, qu'avez-vous à me reprocher ? Je n'ai ni offensé votre honneur ni compromis votre réputation . . .

— Monsieur, répondit le comte d'un ton sec et résolu, toutes ces explications sont inutiles et n'aboutiront pas, je vous en préviens. Le soleil ne se lèvera demain que pour vous ou pour moi, c'est mon irrévocable volonté. Ce qui s'est passé ce soir ne fait que précipiter les événements. Depuis longtemps je vous hais ; un mot de plus, je vous mé-

prise. Si vous hésitez à m'accorder la satisfaction que j'exige de vous, voici ce que je vais faire : je vais prendre un de mes pistolets et vous casser la tête. Après quoi, pour me punir de cet assassinat, auquel vous m'aurez forcé par votre lâcheté, je me ferai sauter la cervelle.

— Allons chercher des épées, monsieur le comte, répondit le baron, et rappelez-vous que je ne vous accorderai ni grâce ni merci.

— Je n'ai pas besoin de votre pitié.

— N'en ayez jamais besoin ! . . .

Les deux ennemis montèrent aussitôt à cheval.

— Où nous rendons-nous, monsieur ? dit le comte. Je crois qu'il est convenable, pour ne compromettre la réputation de personne, de quitter le pays.

— C'est ce que j'allais vous proposer.

— Connaissez-vous un endroit favorable pour vider notre querelle ?

— Justement, j'en connais un. C'est à trois à quatre lieues d'ici ; mais nous avons du temps devant nous, nous dormirons trois ou quatre heures.

— Et vous pourrez vous procurer des armes ?

— Des armes et des témoins.

— A quoi bon ? Vous m'avez proposé vous-même de ne pas en prendre.

— Ce serait imprudent. Il faut éviter les poursuites de la justice, qui ne manquerait pas de nous inquiéter, ou du moins l'un de nous.

— Vous avez raison. Et ce lieu ! . . .

— C'est Melun. Dans une de mes excursions à cheval, j'ai remarqué, dans l'île qui précède cette ville, certaines ruines où nous serons admirablement. Il paraît que c'est un vieux château, autrefois habité par la reine Blanche. Au milieu de ces ruines, demeure un brave homme, un épicier, qui permet aux étrangers de les visiter, moyennant quelque pièce de monnaie. Nous serons là comme chez nous. Il n'y vient personne, à l'heure où nous irons. C'est même chez lui que nous coucherons, si vous voulez, car il loue des chambres aux voyageurs. Cela vous convient-il ?

— Parfaitement ; mais les armes ! . . .

— Ne vous en préoccupez pas. Nous en trouverons sur la route ; car j'ai remarqué, à deux cents pas de l'île, une caserne, et le premier officier venu nous en procurera. Je ne me doutais guère, en passant par là, que j'y reviendrais si tôt, et dans de pareilles circonstances.

— Il ne nous manque plus que les témoins.

— Et la caserne, dit le baron, qu'en faites-vous ?

— C'est vrai, dit le comte, je n'y songeais pas.

— Ainsi, voilà qui est arrangé, monsieur le comte ; et nous nous battons jusqu'à ce que mort s'ensuive ?

— J'ai votre parole.

— Marchons donc ; je tombe de sommeil.

— Marchons.

Les deux gentilhommes se mirent en route, au petit trot, sans qu'une parole fût échangée jusqu'à Melun. La nuit était calme. Pas un souffle de vent dans l'air, et la lune parcourait avec sérénité les domaines du firmament.

### XXIII

#### LE PÈRE SORLIN.

Avant d'arriver à Melun, il faut traverser l'île Saint-Ambroise, où se trouvent la prison et les ruines du château de la reine Blanche. Cette île se relie à la ville par un pont de pierre dit le Pont-au-Moulin, à la campagne par un pont de bois. A cette époque, le pont de bois était en réparation, et l'on traversait le petit bras de la Seine, qui baigne la campagne, au moyen d'un bac. Le père Sorlin, l'épicier dont la boutique logeait au milieu des ruines, venait d'affirmer le passage en même temps que les ruines, de façon qu'on ne pouvait entrer dans la ville qu'avec sa permission et en lui payant un sou, contribution de rigueur.

Le père Sorlin s'endormait, ce soir là, pendant que nos deux gentilhommes s'expliquaient dans la forêt de Fontainebleau. Fidèles à ses habitudes, la fortune galopait pour venir le trouver.

Le brave homme dormait donc d'un sommeil profond à côté de son estimable moitié, lorsque des coups violents frappés à la porte de sa boutique le réveillèrent en sursaut.

— Eh ! père Sorlin, disait une grosse voix, levez-vous, levez-vous vite !

L'épicier, les yeux gonflés par le sommeil, le pied mal affermi, courut à la fenêtre qu'il ouvrit, au risque d'enrhumer son précieux individu et Mme Sorlin en même temps, par l'accueil trop empressé qu'il accordait au vent humide et au brouillard.

— Ah ça ! êtes-vous fou de cogner ainsi à ma porte ? dit-il tout ébouriffé de colère.

— Eh bien, c'est moi, le voisin Mitouffet, n'ayez pas peur, le feu n'est pas à la maison.

— Tiens, c'est vous Mitouffet. Pouah ! quel brouillard ! Est-ce que votre femme est morte, par hasard ?

— Bon ! voilà des idées, par exemple !... Ma femme ronfle comme une toupie sur le traversin conjugal.

— Qu'est-ce qu'il y a donc alors ?

— Levez-vous vite, père Sorlin. Il y a du monde là bas. Sur le bord de l'eau. On a besoin de vous pour passer dans l'île.

— Et c'est pour ça que vous me réveillez ? Eh ! bien, excusez, je ne vous remercie pas, farceur. Bonsoir, je vais me recoucher.

— Mais attendez donc... attendez donc...

— Bonsoir, je m'enrhume, et voilà ma femme qui se réveille.

A ces mots, il ferma sa fenêtre. Mais il paraît que Mitouffet avait des raisons pour insister, car à peine la fenêtre de l'épicier fut-elle close, qu'il recommença à cogner comme de plus belle.

— Eh ! père Sorlin ! père Sorlin !

— Ah ! mais... ah ! mais, répondit l'épicier en rouvrant sa fenêtre, c'est une mauvaise plaisanterie, Mitouffet, et je vous prie de me laisser tranquille.

— Ecoutez donc père Sorlin, si vous ne voulez pas vous déranger, jetez-moi la clef du bac, j'en fais mon affaire.

— De quoi faites-vous votre affaire ?

— Eh parbleu ! de passer ces messieurs.

— Quels messieurs ?

— Ces deux cavaliers qui désirent descendre chez vous.

— Deux cavaliers ?... Mais qu'est-ce que ces gens-là, Mitouffet ?

— Dam ! je ne sais pas, moi, mais tout ce que je puis vous dire, c'est qu'ils m'ont promis chacun dix francs si je vous décidais à venir les trouver.

— Et vous voulez gagner votre argent, mon compère ?

— Mais oui, ça me ferait plaisir.

— Dix francs chacun, murmura Sorlin, les yeux levés vers le ciel, en donnant tous les signes d'une grande admiration ; un louis pour la course ! Mais ce sont des richards ! des richissimes !

— Il paraîtrait...

— Mais alors, qu'est-ce qu'ils vont me donner pour les passer, ces messieurs ? Des flots d'or ! Mitouffet... Je mets ma culotte, attends-moi.

— Allons donc, père Sorlin, vous faites bien des façons.

Un instant après, Mme Sorlin, tout à fait éblouie sur la sortie intempestive de son mari, allumait de ses blanches mains une chandelle, afin de venir en aide à son époux, tellement troublé par cette aventure, qu'il voulait absolument faire entrer ses jambes dans les manches de sa redingote, qu'il avait prise pour son pantalon.

— Comprends-tu, chère amie, qu'ils ont donné dix francs à Mitouffet, rien que pour venir ici ?

— A-t-il de la chance, ce Mitouffet ! Et dire qu'il y a des gens à qui tout réussit !

— Le fait est que si les autres ne prennent rien dans leurs filets, celui-là est bien sûr d'y trouver du poisson !

— Mais es-tu bien sûr, mon gros loup, reprit Mme Sorlin, qu'il n'y a pas une farce là-dessous !

— Puis-que je te dis que ce sont deux voyageurs qui veulent descendre ici.

— Tu les a vus, tes voyageurs ?...

— Non, mais Mitouffet leur a parlé. Une farce !... Te voilà bien avec tes idées. C'est si peu une farce, que tu vas mettre des draps aux numéros 4 et 5, et rallumer le

feu. A cette heure-ci, ils auront peut-être faim, et nous avons dans le buffet un morceau de lard, dont je ne serais pas fâché de me débarrasser.

— Eh ! père Sorlin, cria d'en bas le voisin, qui trouvait le temps long.

— Voilà, mon bon ami, je descends, répondit le passeur.

Quelques instants après, les deux compagnons, réchauffés par l'absorption d'un petit verre de dur, généreusement offert par Mme Sorlin en personne, se mirent en route.

— Pourvu qu'ils ne se soient pas impatientés ! disait le pêcheur.

— Ce serait un petit malheur, mon cher Mitouffet, répondit le passeur, puisqu'ils n'ont pas d'autres moyens de traverser l'île que de se servir du bac.

Il était alors minuit. Nos deux gentilshommes s'impatientaient fort, en effet, et déjà le baron, plus calme que son adversaire, et pour cela peut-être plus engourdi, trouvait le temps long, l'air froid, le brouillard insupportable. Déjà même l'ennui de ne pas voir revenir le messenger qu'il avait dépêché à l'épiciier l'allait décider à soumettre au comte une nouvelle proposition, quand il vit apparaître sur la rive opposée la silhouette de deux hommes.

— Eh ! là-bas, cria-t-il en se servant de ses deux mains comme d'un porte-voix, est-ce vous ?

— Oui, monsieur, répondit le passeur, nous voilà. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Il faut nous passer.

— Très bien, cria le père Sorlier, nous y sommes.

Lorsque le bac eut abordé, les deux amis se mirent en devoir de passer d'abord les chevaux ; puis, la chose faite, les maîtres. Ce qui se fit sans accident. Mitouffet prit ensuite l'une des bêtes par la bride, le père Sorlin l'autre, et l'on se mit en route vers la maison de l'épiciier. Mme Sorlin reçut les nobles voyageurs avec une courtoisie sans égale. Elle avait passé une robe et se trouvait en tenue de rigueur. Conformément aux ordres de son mari prévoyant, le feu était allumé dans la salle basse, ce qui fit un grand plaisir à nos deux voyageurs. Mitouffet reçut la récompense promise, et se retira, après avoir aidé son ami à mettre les chevaux à l'écurie, car l'épiciier, peu accoutumé à pareille aubaine, n'avait à son service d'autre domestique qu'un petit garçon de quinze ans, bien suffisant pour les travaux ordinaires, et Mme Sorlin s'était charitablement opposée à ce qu'on le réveillât !

## XXIV

### LE BARON FAIT AU PÈRE SORLIN UN AVEU QUI LE TERRIFIE.

Le père Sorlin était au comble de la joie. Tout marchait au gré de ses désirs !

Deux louis pour le bac ! des voyageurs dans sa maison ! des chevaux dont la nourriture coûterait cher ! . . . quelle aventure ! que de profits !

Le baron avait en effet demandé à souper, comme un sans-cœur qu'il était, tandis que le comte, après s'être réchauffé quelques minutes à la flamme de lâtre, venait de se faire conduire à sa chambre, en priant l'aubergiste de venir lui parler au petit jour.

— Puisque vous êtes plus au courant que moi, monsieur le baron, avait-il dit, en se retirant, des localités et des ressources de l'endroit, je vous prie de me faire la grâce de vous occuper de tout ce dont nous avons besoin pour terminer notre affaire.

— Bon ! pensa le père Sorlin, ils parlent d'affaires, ce sont des négociants. Il est probable qu'ils séjourneront ici quelque temps ; mais je ne savais pas que les barons . . .

— Soyez tranquille, monsieur le comte, répondit M. de Grabin en se levant, tout sera en règle à l'heure que vous désirez.

— Tiens ! l'autre est un comte ! pensa de nouveau l'épiciier. C'est singulier !

— J'ai l'honneur de vous saluer ! dit Ernest, en s'inclinant devant son ennemi.

— Je suis votre serviteur ! répondit le baron.

— Ah ! bête que je suis, murmura l'épiciier, c'est leur nom. Celui-ci s'appelle Baron, l'autre Lecomte, voilà toute la malice. Pourtant, ils ont bien l'air de grands seigneurs.

— Venez-vous, monsieur ? fit le comte de Monval en s'adressant à l'épiciier ; je voudrais monter à la chambre que vous me destinez.

— A vos ordres, monsieur le comte, répondit le père Sorlin, en le précédant, la chandelle à la main.

— Vous me procurerez du papier, des plumes et de l'encre, s'il vous plaît. J'ai besoin d'écrire, dit le comte en entrant dans la chambre.

— Immédiatement, répondit l'épicier ; le temps de descendre et de monter Monsieur préfère souper ici ? ajouta-t-il.

— Non, merci, je ne souperai pas.

Dis-donc, bichette, dit-il à sa femme, qui le guettait au bas de l'escalier, pour savoir des nouvelles, tu vas porter à ce monsieur là-haut des plumes, du papier et de l'encre ; puis, tout en les lui donnant, tu lui demanderas encore s'il veut souper.

— Comment ? il ne soupe pas ? dit sa femme, et notre lard !

— Justement, tu lui en reparleras. Il aura peut-être changé d'avis.

— Bien sûr, ce sont des Anglais, observa Mme Sorlin d'un ton dédaigneux.

— Le fait est qu'il n'y a que ces gens-là, comme dit Mitouflet, pour être originaux !

— Bah ! lui dit sa femme, ils feront toujours de la dépense. Pourquoi t'embarrasser du reste ?

— C'est vrai, ma chère amie, et pourvu que le petit mange notre lard ! . . .

— Espérons-le, répondit Mme Sorlin, en courant chercher ce que lui avait demandé son mari.

Puis, sans perdre de temps, elle monta dans la chambre n. 4, et, tout en remettant au comte ce qui était nécessaire pour écrire, fit une nouvelle tentative pour placer le lard en question, mais elle en fut pour ses frais, et ne réussit pas.

Elle descendit, désespérée, rejoindre son mari dans la salle basse, et, d'un coup d'œil, lui fit connaître le malheureux résultat de sa démarche.

Le père Sorlin était justement occupé à causer avec le baron de Grahn du menu de son souper.

— Voyons, mon brave, disait le baron, il s'agit de me faire bien souper. J'ai une faim du diable, je suis prêt à dévorer l'établissement.

— Faites, monsieur le baron, répondit gaiement le père Sorlin ; je ne m'en plaindrai pas.

— A propos, comment vous appelle-t-on ? Je vois que vous me connaissez à moitié, et je ne serais pas fâché, moi, de vous connaître tout entier.

— On me nomme Sorlin, monsieur le baron, pour vous servir, et mes amis m'appellent volontiers le père Sorlin.

— Eh bien ! je veux que vous me comptiez au nombre de vos amis, père Sorlin, et je ne me gênerai pas avec vous.

— C'est bien de l'honneur que vous me faites.

— Avez-vous une bonne cave, au moins ?

— Pas mauvaise, monsieur le baron.

— Cherchez-moi dans quelque coin deux bonnes bouteilles, quelque chose de distingué . . . vous savez, derrière les fagots, comme on dit. Je ne regarde pas au prix, pourvu que ce soit bon.

— Soyez tranquille, monsieur le baron, dit fièrement l'épicier, vous serez content. Dans ! ça pourra bien aller à quatre francs la bouteille . . . mais . . .

— Nè vous préoccupez pas pour si peu, vous dis-je.

— J'aurais dû lui dire : cinq ! pensa l'épicier.

Après avoir fini son souper, refusé le lard de Mme Sorlin le baron dit à son hôte, pendant que sa femme rangeait les restes du repas dans le buffet.

— Envoyez Mme Sorlin se coucher, j'ai à vous parler. Il est inutile qu'elle entende notre conversation. Les femmes, mon cher, ont la langue si longue ! . . .

— A qui le dites-vous ? répondit l'aubergiste, que le vin rendait expansif. Ma femme surtout ne s'en prive pas . . .

Et le brave homme, empressé d'obéir à son amphitryon, dit deux mots à l'oreille de son épouse, qui ne demandait pas mieux que de retourner à son lit finir tranquillement cette nuit si incidentée.

— Voilà qui est fait, dit-il victorieusement au baron, aussitôt que sa femme eut fermé la porte de communication.

— Tudieu, mon cher ami, fit le baron, on voit bien que vous êtes le maître chez vous. Vous faites marcher votre femme à la baguette.

Il faut que ce soit comme ça dans un bon ménage, monsieur le baron. Je voudrais bien voir que ma femme bronchât avec moi.

- Mais vous n'avez pas à vous plaindre, je pense. Elle est douce comme un agneau.
- Pas toujours, pas toujours ; il y a des moments qu'elle a une tête, mais une tête !
- Moi qui suis vif, la moutarde me monte au nez....
- Comme votre lard tout à l'heure....
- Ah ! monsieur le baron veut rire ! Mais je comprends la plaisanterie, et j'aime particulièrement la société des personnes gaies ; aussi, je puis le dire, monsieur le baron, vous m'avez plu tout de suite.
- Vous me flattez père Sorlin ?
- Mon Dieu, non, je dis ce que je pense. Ce n'est pas comme votre ami.
- Quel ami ?
- Quand je dis votre ami, c'est une façon de parler. Mais vous savez bien que je veux dire.... ce monsieur qui est là haut, No 4, la chambre en face de la votre. En voilà un qui n'est pas de bonne humeur, au moins. Qu'est-ce qu'il a donc, sans vous commander ?
- Chacun a des soucis dans ce bas monde.
- Sans doute ; mais cela n'empêche pas de souper. Pourquoi, au lieu de vous tenir compagnie, est-il monté s'enfermer dans sa chambre comme un loup ?
- Nous nous battons ensemble dans deux heures !
- Qu'est-ce que vous dites donc là ? Vous gaussez-vous de moi ?
- Pas le moins du monde. Votre coucou marche-t-il bien ?
- Très bien, mais....
- Quel heure est-il ?
- Une heure.
- Eh ! bien, dans cinq heures d'ici l'un de nous sera mort.
- Oh !... fit l'épicier en pâissant.
- C'est principalement de cela que j'ai à vous parler, père Sorlin.
- Je vous demanderai un verre de vin, monsieur le baron, pour me remettre. Ce que vous venez de me dire là m'a bouleversé !

## XXV

## LE PÈRE SORLIN REÇOIT LES CONFIDENCES DU BARON

Le baron de Grahm s'empressa de satisfaire au désir bien naturel de l'épicier, et lui versa une telle rasade, que le vin faillit se repandre sur la table. Mais le père Sorlin, dont l'esprit n'était pas entièrement égaré par la confiance du baron, vit le danger, et le conjura en absorbant rapidement le contenu du verre jusqu'à la dernière goutte avec un courage et une résignation dignes d'éloges.

L'effet fut immédiat. Les couleurs reparurent sur ses joues blafardes, le sourire d'un esprit fort se dessina sur ses lèvres humides, son œil s'illumina tout à coup, et ce fut avec le calme d'un homme que rien ne peut émouvoir, qu'il prit à son tour la parole.

— Ah ! vous allez vous battre avec votre ami ? Eh bien ! monsieur le baron, ça ne m'étonne pas du tout, ce que vous me dites là. Cette homme a le mauvais œil ; je n'y connais, et je suis sûr qu'il est d'un caractère difficile.

— Vous avez le nez fin, père Sorlin ; rien ne vous échappe, et vous sentiriez le lièvre à une lieue de son gîte.

— C'est vrai, monsieur le baron, dit l'aubergiste en souriant, comme flatté du compliment. J'ai pour ces choses-là le flair d'une délicatesse !....

— Quel malheur qu'on ne soit pas parfait ! soupira le baron.

— Que voulez-vous dire ?

— Que si vous aviez eu pour votre lard de ce soir le même flair que pour le caractère de mon ami, vous vous seriez bien gardé de me le servir, votre morceau de roi.

— Ah ! mon cher hôte, dit l'épicier d'un ton contrit, voilà bien de la rancune pour un morceau de lard un peu avancé....

— Trop avancé, mon cher, puisqu'à son approche, on recule....

— Je me rends d'honneur, je me rends. Vous avez de l'esprit jusqu'au bout des ongles, épargnez-moi.

— Allons, père Sorlin, votre compte est réglé, nous n'en parlerons plus.

— C'est qu'il n'y aura pas moyen de le mettre sur sa note !.... pensa tristement l'épicier.

- Donc, pour en revenir à nos moutons, reprit le baron de Grahn, après un moment de silence, mon ami et moi, nous nous embrochons demain matin.
- Il vous a donc cherché querelle ?
- Peut-être bien.
- A moins que ce soit vous, au contraire . . .
- Je ne dis pas non.
- Vous n'êtes pas sûr que ce soit lui qui vous ait provoqué ?
- Est-on sûr de quelque chose ?
- Cependant, il faut que l'un ou l'autre . . .
- Mon cher Sorlin, vous raisonnez comme feu Salomon, d'auguste mémoire, et l'on ne peut rien vous cacher. Vous avez une façon d'examiner les choses, votre logique est de telle force, qu'il faut s'y rendre. Eh bien ! vous avez deviné !
- Pas possible !
- Au contraire, tout est possible, et puisque vous avez mis le doigt sur la plaie, sondez la blessure tout à votre aise !
- Si j'y comprends un mot, pensa l'épicier ébahi.
- Oui, vous l'avez dit, continua le baron sans sourciller, et je ne savais pas que les gens de Melun fussent doués d'une si haute perspicacité, oui, il faut nécessairement que l'un de nous ait provoqué l'autre ; seulement, je ne me souviens plus, tant votre petit vin m'a troublé la cervelle, si c'est lui qui m'a provoqué, ou bien si c'est moi . . . Voilà le malheur !
- Bah ! le malheur n'est pas grand, observa l'aubergiste, et pourvu que le motif de cette querelle . . .
- Ah ! oui, le motif, nous y voilà ! . . .
- Voyons, monsieur le baron, confiez-le moi, en ami.
- Le motif, n'est-ce pas ?
- Oui.
- Du diable si je m'en souviens !
- Quelque histoire de jupe ! fit Sorlin, à voix basse, en regardant derrière lui si l'ombre de sa femme n'était pas sur ses talons. Vous autres gentilhommes, vous aimez à faire des farces !
- Eh bien, père Sorlin, j'ai eu tort de vous faire tant de compliments tout à l'heure.
- Pourquoi ça, monsieur le baron ?
- Parce que vous raisonnez en ce moment comme un crustacé, ni plus ni moins entendez-vous, comme un crustacé.
- Un *crus cassé* ? fit l'épicier ? qu'est-ce que c'est que ça ?
- Ça se vend à la douzaine, mon cher, répondit le baron ; y êtes-vous ?
- Je ne connais que les huîtres ! . . . fit noblement l'épicier.
- Avec du citron, dit le baron, vous y êtes.
- Mais . . .
- Comment ! continua M. de Grahn, qui ne voulait pas laisser à son hôte le temps de comprendre tout à fait et de se fâcher de l'épithète qu'il venait de lui donner ; comment ! vous parlez de femme à un chevalier de Malte ! Et vous supposez que c'est pour un pareil motif qu'il dégaînerait.
- Un chevalier de Malte ! répéta l'épicier ahuri.
- Ordre voué au célibat et à la chasteté, comme vous le savez ?
- Pardon, monsieur, je ne le savais pas. Si je vous ai offensé, c'est involontairement.
- Je le crois, pardieu ! bien.
- Pourtant l'on ma dit . . . j'ai lu dans quelques livres, qu'à la Révolution, tous les ordres ont été abolis.
- Erreur, mon cher ! pure erreur. J'en suis la preuve vivante.
- Je le vois bien, monsieur le baron ; mais alors vous me permettrez de vous faire observer respectueusement qu'en cette qualité, le duel me semble une chose . . . comment dirai-je ? . . .
- Défendue, n'est-ce pas ?
- Dame !
- Pour les choses de ce monde, oui ; mais quand il s'agit du dogme ! . . .
- Ah ! c'est le motif . . .

— Précisément. Je suis dogmatique, et mon adversaire est schismatique. Alors, vous comprenez ? . . .

— Parfaitement. Vous voulez le convertir.

— La chose est impossible, c'est pourquoi je préfère le tuer.

— Entre nous, dit à voix basse l'épicier, je crois que vous lui feriez son affaire, et pour ma part, je ne dis pas positivement que je m'en réjouirai, non, ce serait aller trop loin peut-être, quoiqu'un homme qui ne soupe pas ! . . . Mais s'il me fallait porter mes vœux d'un ou d'autre côté, vous auriez certainement la préférence.

— Merci, père Sorlin. Je tâcherai de ne pas vous donner le chagrin de me pleurer, soyez-en sûr. D'ailleurs, vous serez là, vous, et par conséquent ! . . .

— Comment ! je serai là ? . . .

— Sans doute. Nous n'avons pas de témoins, et nous comptons sur vous, ainsi que votre camarade. Il faudrait le prévenir.

— Si le cœur en dit à Mitouflet, libre à lui, monsieur le baron ; mais quant à moi, n'y comptez pas.

— Ah ! père Sorlin ! Vous ne me ferez pas cette injure !

— J'aurai la douleur de vous refuser, répondit fermement l'épicier. Ma consciencie me reprocherait d'avoir autorisé, en ma présence, l'effusion du sang ; d'ailleurs, l'autorité poursuit les témoins d'un duel, et l'on me mettrait en prison.

— Dites donc que c'est là l'unique cause de votre refus.

— Et quand cela serait ? monsieur le baron, dit piteusement Sorlin, auriez-vous le courage de m'en vouloir ? Je ne suis qu'un pauvre homme, moi, et je gagne ma vie et celle de mon épouse à la sueur de mon front. Que deviendrions-nous, grand Dieu, si l'on me jetait dans un cachot ? Oh ! jamais ! jamais !

— Allons, calmez-vous, poltron, nous en trouverons d'autres. N'y a-t-il pas, près d'ici, une caserne ?

— Une caserne de cuirassiers, oui, monsieur le baron. Voulez-vous que je m'y rende demain matin ?

— Je ne dis pas non. J'y songerai. Il vaudrait mieux y aller moi-même. Est-ce loin d'ici ?

— A deux pas du pont de pierre, au petit jour, vous l'apercevrez de vos fenêtres.

— Très bien, j'irai moi-même, décidément. C'est plus convenable. D'ailleurs, il nous faut des épées, et ces messieurs nous feront l'honneur de nous en prêter. Allons, voilà qui est convenu, mon cher hôte. A cinq heures, vous me sellerez Léona.

— Léona ?

— Ma jument.

— Ah ! c'est votre bête que vous appelez . . .

— Oui ; puis à sept heures, un bon déjeuner pour trois.

— Pour trois ?

— Sans doute. Nos témoins qui, j'en suis sûr, seront moins effarouchés que vous, et celui de nous deux qui aura tué son adversaire.

— Vous me faites frémir, monsieur le baron, d'honneur, vous m'épouvantez, en parlant de la mort avec ce sang-froid. Ce duel ne vous fait pas plus d'effet qu'une partie de plaisir.

— Bah ! j'en ai vu bien d'autres. A votre santé, père Sorlin, vidons cette bouteille qui penche à sa fin, et allons nous coucher. Voici deux heures qui viennent de sonner. J'ai quelques lettres à écrire avant de me jeter sur mon lit, et je veux dormir au moins deux bonnes heures.

— A votre santé, monsieur le baron, et je vous attends à déjeuner demain à sept heures, je ne vous dis que ça.

— C'est assez éloquent, père Sorlin, pour que je m'en contente.

## XXVI

SORLIN EST CHARGÉ D'EXÉCUTER LES DERNIÈRES VOLONTÉS DU BARON, EN CAS DE MALHEUR.

Dix minutes après cet entretien, qui aurait troublé le père Sorlin jusqu'au fond de l'âme, si le vin qu'il avait bu copieusement ne l'eût troublé d'abord jusqu'au fond du cerveau, le baron de Grahn était assis dans sa chambre, devant une petite table, et écrivait.

Regardons par-dessus son épaule et lisons.

“ Mon cher monsieur Fortin,

“ Si vous ne me voyez pas revenir ce soir ou demain dans ma maison, c'est-à-dire dans la vôtre, mettez promptement un écriteau sur la porte.

“ Je ne reviendrai pas, et pour une bonne raison, c'est que vous êtes payé d'avance, et que je puis galamment vous faire la politesse de ce beau chasselas, ma propriété, et de mes superbes doyennés, que je vous prie de manger gaiement en pensant à moi.

“ Ah ! je regrette vos beurrés d'Arembert.

“ Je ne puis vous le cacher.

“ Votre serviteur,

“ Baron de GRAHN ”.

“ Mon cher oncle,

“ Je viens de faire ma dernière folie. Tant pis pour moi. Il faut bien que jeunesse se passe, et je vous fais mes adieux. Dès que vous recevrez ce billet de faire part, faites-moi la grâce d'envoyer chercher mon pauvre corps chez le père Sorlin, épicier, dans l'île Saint-Ambroise, à Melun. C'est un brave homme qui mérite vos attentions, et me gardera en attendant qu'on me réclame. J'ai trop bon goût pour vous offrir mon héritage. Il vous appartient naturellement en qualité de grand parent, et ces coquins de neveux abusent si souvent du droit de succéder à leur oncles, qu'il est trop juste que les oncles leur rendent parfois la pareille. Si je vous recommande mes funérailles, c'est que je désire qu'on en parle au club, et que leur éclat vous attire des compliments.

“ Laissez-moi Léona, j'en dispose.

“ Je m'aperçois en finissant que je ne vous ai pas dit encore la cause de ma mort, mais c'est un détail. Si vous êtes curieux pourtant de la connaître, la voici :

“ Je me bats ce matin à l'épée, entre cinq et six, duel sérieux. Mon adversaire se nomme le comte de Monval. C'est un fort galant homme, dont je vous prie d'oublier le nom. Vous me comprenez.

“ Adieu, mon cher oncle, soyez longtemps ministre et heureux. Ne regrettez pas trop un mauvais sujet qui vous aime et vous aimera jusqu'à la fin.

“ Votre affectionné et défunt neveu.

“ Baron de GRAHN ”

“ Mon cher chevalier,

“ Je me bats ce matin pour cette sotte avec le comte de Monval. C'est idiot, mais que veux-tu ? Il n'y a peut-être pas d'autre moyen de venir à bout d'une femme que de tuer celui qu'elle aime. J'y vais donc faire tous mes efforts. Si tu reçois cette lettre, c'est que je ne suis qu'un maladroit, et que le compte m'aura pourfendu. En ce cas, mets un crêpe à ton feutre, et conduis-moi au Père-Lachaise avec tout le respect qui m'est dû. Après quoi, mon ombre satisfaite t'ordonne de venir toi-même ici, à Melun, chez le père Sorlin, l'île Saint-Ambroise, chercher Léona, qui t'appartient à jamais. Te voilà bien attrapper, chevalier toi qui voulais me l'acheter.

” A toi pour la vie (je ne m'engage pas beaucoup),

” Baron de GRAHN ”.

Ces trois lettres écrites, le baron de Grahn, dégagé des soucis de la terre, se jeta tout habillé sur son lit, et, cinq minutes après, dormait à poings fermés.

Certes, on ne peut reprocher jusqu'à présent à cet homme une légèreté de caractère bien grande, un dédain de la vie quelque peu affecté et beaucoup trop de vanité.

Le baron posait pour la postérité, ce n'était pas sans s'enorgueillir de sa force d'âme et de son sang-froid qu'il se raillait si joyeusement de sa mort, qu'il croyait sans doute bien éloignée ; mais tout reproche qu'on aurait le droit de lui adresser n'attaquerait que son caractère, sans effleurer sa réputation de gentilhomme.

Malheureusement, le réveil du baron fut sombre et morose. D'amères pensées traversèrent son esprit, des sentiments de haine et de jalousie s'emparèrent de lui, et nous ne lui pardonnerons pas d'avoir cédé au mauvais génie, qui lui dicta sa quatrième lettre, un quart d'heure avant son départ pour Melun.

Elle était adressée au général Desfossés, mari de Clémence.

“ Général, disait le baron dans cette lettre déloyale, acte direct d'accusation porté par lui contre le comte de Monval, je me suis battu ce matin à l'épée, avec une personne

que vous connaissez, et que vous traitez d'ordinaire en ami dévoué. Il est inutile de vous dire le motif d'une rencontre que j'ai provoquée, car vous le devinerez sans doute et prendrez vos précautions pour éviter un malheur que je suis désormais impuissant à conjurer. Pardonnez-moi d'avoir réclaté un rôle qui ne m'appartient pas. Mais vous étiez absent, et j'étais votre ami. C'est tout dire. Je meurs heureux d'avoir versé mon sang pour l'honneur de votre maison.

" Votre affectionné,

" Baron de GRAHN "

— De cette façon, pensa-t-il, en signant cette infâme lettre, je serai vengé de ce fat de Monval, s'il m'arrive malheur !

En ce moment un coup discrètement frappé à la porte de la chambre lui fit dresser l'oreille. C'était l'épiciier qui n'avait pu dormir, lui, et venait l'avertir que son cheval était sellé, et qu'il était l'heure de partir.

Les coqs chantaient à pleins gosier dans la basse-cour.

Il était quatre heures du matin.

— Ah ! c'est vous, père Sorlin, dit le baron ; approchez, mon cher hôte, et prêtez-moi toute votre attention.

— Je suis tout oreilles, monsieur le baron, dit l'épiciier.

— Voici quatre lettres sur cette table et vingt louis dans cette bourse. Mettez le tout dans un tiroir, provisoirement. Si dans deux heures, je suis mort . . .

— Oh ! monsieur le baron ! . . .

— Il faut tout prévoir, mon cher, et l'on a vu des choses plus surprenantes. Si donc l'issue de ce duel m'est funeste, ce qu'à Dieu ne plaise, vous jetterez vous-même sur-le-champ ces quatre lettres à la poste, et les vingt louis sont à vous.

— Mais si vous tuez votre adversaire ? dit l'épiciier, trahissant malgré toute sa prudence les angoisses secrètes de son âme . . . relativement à la possession des vingt louis.

— Eh bien ?

— Est-ce qu'il faudra vous rendre les lettres ! dit Sorlin.

Ce qui signifiait à ne pas s'y méprendre : est-ce qu'il faudra vous rendre les vingt louis ?

M/ de Grahn ne se trompa pas sur le but indirect de cette question, car il répondit aussitôt à l'aubergiste, non sans laisser errer sur ses lèvres un sourire de mépris :

— Sans doute, mais vous garderez toujours l'argent. C'est un cadeau que je vous prie d'accepter, en considération de votre excellent souper, et du dérangement que nous vous avons causé, cette nuit. En outre, la carte du déjeuner que je vous ai commandé tout à l'heure sera totalement réglée.

— C'est mille fois trop, monsieur le baron, mille fois trop, et tant de générosité me laisse muet d'admiration.

— Cela tombe à merveille, répondit le baron, car il faut que je parte sur l'heure pour Melun, et je n'aurais pas le temps de continuer cette conversation intéressante.

— Votre cheval est prêt, selon vos ordres, monsieur le baron.

— Marchez devant, je vous suis. A propos, M. le comte est-il réveillé ?

— Lui, monsieur le baron ! il ne s'est pas couché. Je l'ai entendu marcher constamment dans sa chambre, et je crois qu'il a passé la nuit à faire de tristes réflexions. Nous couchons, ma femme et moi, au-dessous du No 4, et le bruit de ses pas au-dessus de ma tête m'a empêché de dormir.

— Ah ! fit le baron.

— Faut-il l'avertir ? demanda l'épiciier.

A quoi bon ! Puisqu'il ne s'est pas couché, il est hors de doute qu'il sera prêt quand le moment sera venu. Seulement, s'il s'informe de moi, veuillez lui dire que je suis allé à Melun, pour ce qu'il sait bien, et que je serai de retour avant une heure.

— La commission sera faite avec exactitude.

— Surtout ne lui faites pas connaître que vous êtes au courant de ses affaires et des miennes. Il pourrait blâmer mon indiscrétion.

— Soyez tranquille, monsieur le baron, répondit Sorlin, je serai muet comme une anguille . . .

— On voit bien que vous êtes de Melun ? fit le baron, en enfourchant Léona.

— Pourquoi cela ! demanda l'épicier.

— Eh ! parbleu ! à Fontainebleau, l'on dit : muet comme une carpe ; ici, vous dites, au contraire, muet comme une anguille. Vous calomniez les carpes, mon cher, c'est grave !

En parlant ainsi, le baron de Grahn se dirigea au trot vers le pont du moulin, qui conduisait à la ville de Melun, laissant le père Sorlin confondu de tant d'esprit et de sang-froid.

Donnons-lui le temps d'arriver à la caserne de cuirassiers, où il va chercher des témoins nécessaires, et voyons ce qui se passe au No 4.

Le comte Ernest, moins fanfaron que son adversaire, ne s'était pas senti un seul instant l'esprit disposé à la plaisanterie ou à l'indifférence.

La vue de cet homme, qu'il haïssait si justement, lui était importune, et c'est pour s'y soustraire, autant que pour donner un libre cours à ses rêveries, qu'il s'était retiré dans sa chambre, presque aussitôt après son arrivée. Certes, il n'avait aucun soucis des résultats de son duel avec le baron, et son âme s'élevait vers des régions plus nobles que celles de la peur. La mort n'était pour lui qu'un repos désirables, et dans toute autre circonstance, il ne l'eût envisagée que sous ses cotés favorable, c'est-à-dire comme la fin de tout souci, la rupture des liens terrestres, le prologue des mystères séduisants de l'éternité. Mais quand il se prenait à songer qu'il lui faudrait peut-être mourir sans revoir sa Clémence, sans se rapprocher de cet ange à qui il offrait sa vie, la douleur qu'il ressentait, et la rage qui l'animait contre l'auteur de ses chagrins prenait des proportions extraordinaires. Vis-à-vis du baron, il se sentait forcé d'enfouir au fond de son âme l'amertume de ses pensées, et se promettait de lui faire expier durement son crime, mais il n'eut pas la force de garder la même réserve à l'égard de Clémence, et résolut de lui écrire une dernière fois pour lui faire ses adieux.

« Clémence, lui disait-il, dans cette lettre toute trempée de ses larmes, je ne veux pas, si Dieu m'appelle à lui, dans quelques heures, quitter ce monde pour l'éternité, sans vous ouvrir une dernière fois mon cœur. Je vous aime, vous le savez, de toutes les forces de mon âme, et c'est pour vous le prouver plus sûrement que par de vaines paroles que je cours braver la mort. Jamais, non, jamais, plus belle cause n'a été défendue, et si j'écoute mes pressentiments, si j'en crois la foi que j'ai toujours eue en la Providence, mon épée remportera la victoire et vous délivrera pour jamais de cet homme.

« Pourtant, je ne saurais vous le cacher, un grand désespoir s'empare de moi, en pensant à ce duel, et à l'issue qu'il peut avoir. Non que je mette ma personne en jeu un seul instant, non que des craintes vulgaires s'emparent de mon esprit, mais c'est vous, vous seule, pour qui je tremble au moment suprême.

« Qu'arrivera-t-il, mon Dieu, si je succombe ! Où s'arrêtera l'audace de ce misérable qui n'a pas craint de vous préparer le plus cruel outrage, fort de mon absence et de celle de votre mari ?

« Aurez-vous, non pas la force, je n'en doute pas, mais le bonheur de résister aux embûches qu'il vous tendra sans pitié, sans crainte, puisque je ne serai plus là pour vous défendre et le punir ?

« Votre repos, votre honneur, celui d'un époux et d'un fils, voilà les trophées dont cet infâme songe à se parer, si vous n'y mettez ordre. Sa lâche tentative d'aujourd'hui vous dit assez qu'il ne reculera devant rien pour atteindre son but, et qu'il foule aux pieds tout respect humain.

« Songez-y Clémence, songez-y. Moi vivant, je ne crains rien pour vous ; mais quand je ne serai plus là, vigilant gardien de votre honneur et de votre sécurité, qui vous donnera des conseils ?

« Avertirez-vous votre mari ? Le remède sera pire que le mal, croyez-moi, car votre mari le traiterait comme le dernier des misérables, et l'on dit que le baron est une fine lame !

« Si vous étiez veuve !... Ah ! je tremble de colère et de désespoir en y songeant, que ferez-vous ? Comment fuirez-vous le danger ? Mon Dieu, protégez cet ange ! protégez-moi !...

« Si j'avais pu vous voir une heure encore, il me semble que j'aurais été non pas plus heureux, mais plus tranquille. Peut-on être heureux en vous quittant ? Mon âme bouillonne d'indignation en songeant à cet homme, et je sens là que je le tuerai !...

“ Oui, Clémence, je le tuerais, J'en suis sûr maintenant comme si c'était chose faite, et j'en suis tellement convaincu, qu'il me prend la fantaisie de déchirer ma lettre.

“ Non, je ne la déchirerai pas ; ce serait trop de présomption, et Dieu pourrait me punir de cette aveugle confiance qui ne lui laisserait rien à faire.

“ Surtout, Clémence, ne prenez pas trop de chagrin de votre ami ; s'il lui arrive malheur, rappelez-vous qu'il meurt pour vous, et que sa dernière pensée suivra la vôtre.

“ Mille baisers à votre petit ange. Parlez-lui quelquefois de moi. Au revoir, dans un monde meilleur, au revoir ! . . . ”

Après avoir terminé cette lettre, souvent interrompue par de sombres rêveries et les soucis d'un morne désespoir, le comte de Monval fut plus calme. Le sommeil ne vint pas toutefois fermer ses paupières, et, comme nous l'a tout à l'heure appris l'épicier, le bruit de ses pas troubla jusqu'au matin le silence de la nuit. Un instant après le départ du baron, il ouvrit sa porte et descendit. Il avait entendu très distinctement le bruit des fers d'un cheval sur le pavé, et désirait savoir ce qui s'était passé.

Le père Sorlin vint avec empressement à sa rencontre.

— M. le baron est-il levé ? demanda le comte.

— Oui, monsieur le comte, répondit le père Sorlin, M. le baron est levé et sorti.

— Sorti ? fit le comte étonné.

— Voici quelques minutes qu'il est monté à cheval.

— C'est singulier, dit le comte préoccupé. Savez-vous où il est allé ?

— Oui, monsieur le comte. Votre ami, dit malignement l'épicier, est à Melun, et m'a prié de vous dire de ne pas vous impatienter, et qu'il serait bientôt de retour.

— Ah ! très bien !

— C'est pour ce que vous savez, ajouta le père Sorlin.

— Oui, oui, je me souviens à présent, dit le comte, qui comprit la cause du départ de son adversaire. Ah ! mon ami, un mot !

— Monsieur le comte ?

— Je vais faire un tour de promenade dans les ruines, en attendant le retour de M. le baron. Dès qu'il sera ici, vous viendrez m'avertir, ou le prierez de venir me trouver ; s'il le préfère. Voici dix louis pour ma chambre et la peine que je vous donne. Est-ce assez ?

— Oh ! monsieur le comte plaisante ! dit l'épicier en saluant.

— C'est que j'ai encore un service à vous demander. J'ai laissé sur la table de ma chambre, dont voici la clef, une lettre que je vous prie de porter vous-même à Fontainebleau, dans deux heures, si je ne viens pas la reprendre ce matin ; voulez-vous me faire ce plaisir ?

— Bien certainement, répondit le brave homme, fâché d'avoir si mal jugé l'adversaire du baron.

— Vous prendrez mon cheval, si vous voulez, et quand vous serez de retour de votre voyage, il vous appartiendra.

— Quoi ! le cheval ? Oh ! monsieur le comte ! . . .

— Au revoir, monsieur Sorlin, je vais me promener dans les ruines.

— Si monsieur le comte voulait manger un morceau, avant de sortir, fit l'épicier, vaincu par la générosité du comte, je lui offrirais un morceau de lard ! . . .

— Non, merci, répondit le comte en souriant, merci.

## XXVII.

### PRÉLIMINAIRES DE LA RENCONTRE.

M. de Grahn eut bientôt franchi l'espace qui séparait l'île Saint-Ambroise de la caserne, et Léona pénétra dans la cour avec son cavalier, juste au moment où l'on sonnait le réveil. Les cuirassiers, arrachés aux douceurs du sommeil, se rendaient en toute hâte aux écuries.

Le baron mit pied à terre, fit signe à un soldat de lui garder sa jument, et s'en fut directement vers deux officiers, qui causaient à voix basse, au milieu de la cour.

— Pardon, messieurs, leur dit-il, si j'interromps votre conversation, mais ne pourriez-vous m'accorder un instant d'entretien ?

— Nous sommes à vos ordres, répondit l'un des officiers ; parlez, monsieur, nous vous écoutons.

— Alors M. de Grahn leur expliqua la mission délicate qu'il avait à accomplir vis-à-vis eux, ces deux officiers étaient le commandant de Grandmenil et le capitaine Pierre Didier. Ils acceptèrent d'être les deux témoins des duellistes.

## XXVIII

## LE DUEL.

M. de Grahn, le commandant et Pierre Didier arrivèrent quelques minutes après, chez le père Sorlin, qui ne tenait pas en place. D'un côté le déjeuner, de l'autre le duel le fer et le feu, la mort et la cuisine, il était sur la gril, comme ses côtelettes.

A la vue du baron, il pâlit, et grimaça pourtant un triste sourire.

— Avez-vous prévenu mon ami ? dit le baron.

— M. le comte ? fit l'indiscret aubergiste.

— Bavard ! dit le baron en se rapprochant de l'épiciier, pendant que les deux officiers se tenaient à distance, avez vous besoin de prononcer ce mot-là ! Ne comprenez-vous pas qu'on doit garder le silence sur certaines choses ?

— C'est vrai, monsieur le baron, dit Sorlin, excusez-moi. J'avais oublié.

— Où est-il ?

— Dans les ruines ; il se promène en vous attendant.

— A la bonne heure. Vous dites donc que mon ami se promène dans les ruines ? Eh bien, nous allons l'y rejoindre, ces messieurs et moi. Gardez nos chevaux, nous irons à pied. Le capitaine Didier et le commandant Grandménil descendirent de cheval, sur l'invitation du baron, et tous trois prirent pédestrement le chemin indiqué.

On rencontra bientôt le comte Ernest de Monval. Le baron présenta ces messieurs à son adversaire. Le temps pressait, car le soleil se montrait à l'horizon, et l'on ne désirait pas rencontrer sur sa route un de ces curieux matinaux qui auraient dérangé la partie. Le capitaine et le commandant, après les premiers saluts échangés, se rapprochèrent du comte.

Le baron de Grahn s'écarta de quelques pas en arrière, sous prétexte de satisfaire la curiosité que lui inspiraient les fières ruines du château de la reine Blanche, mais en réalité, pour laisser à ses nouveaux amis la faculté de s'entretenir avec le comte de Monval.

— Monsieur, dit le commandant, en gardant son chapeau à la main, comme le capitaine et le comte, j'ai l'honneur de vous présenter mon ami, le capitaine Didier.

Le comte s'inclina.

— Monsieur fit à son tour le capitaine, j'ai l'honneur de vous présenter le commandant Grandmenil mon ami.

Le comte s'inclina de nouveau. Il se fit un moment de silence. Evidemment les deux officiers attendaient la réponse du comte, et celui-ci comprenant l'embarras de la situation, trancha la difficulté par la base.

— Messieurs, leur répondit-il vous m'excuserez d'être obligé de me présenter moi-même, mais en l'absence de la personne qui vous a amenés ici, et vu l'urgence il m'est impossible de faire autrement. Je me nomme le comte de Monval.

Les deux officiers s'inclinèrent à leur tour.

— Monsieur le comte, reprit le commandant Grandménil, nous avons accepté, mon ami et moi, de vous assister aujourd'hui dans la rencontre que vous allez avoir avec M. le baron. Notre position est des plus bizarres et demande des explications que vous pouvez nous fournir. Nous permettez-vous de vous adresser quelques questions ?

— Je suis à vos ordres, messieurs, répondit le comte.

— D'abord, monsieur le comte, nous devons vous prévenir que M. le baron de Grahn nous a déclaré que votre intention mutuelle était de vous battre ensemble, sans faire connaître à qui que ce soit les motifs de ce duel.

— Je n'attendais pas moins de la discrétion de M. de Grahn, répondit le comte ?

— Vous refusez donc, vous aussi, monsieur le comte, de nous éclairer à ce sujet ?

— Je vous serai obligé de ne pas insister.

Nous y consentons, M. Didier et moi, répondit Grandménil, sachant que nous avons affaire à deux gentilshommes, et persuadés qu'il n'y a dans votre silence que de la discrétion, et non un de ces motifs qui forcent la bouche à se taire, et des témoins à refuser leur concours.

— La discrétion seule, monsieur, répondit le comte me ferme la bouche.

— Nous n'y reviendrons pas, monsieur le comte. Excusez-moi d'avoir attiré votre attention sur ce point délicat pour notre conscience.

— C'était votre devoir, monsieur, dit le comte.

— Maintenant, monsieur le comte, reprit le commandant, nous engagez-vous votre parole que le motif de ce duel est assez grave, comme nous l'a affirmé M. le baron, pour qu'on ne puisse arrêter le combat au premier sang ?

— Je vous donne ma parole, monsieur, reprit vivement le comte, que ce duel ne se terminera que par la mort de l'un de nous : et quant à moi, tant que mon épée ne quittera pas ma main inerte, tant qu'un souffle de vie animera mon corps, tant que mon bras pourra frapper, je frapperai : ce sont mes conditions.

— Très bien, monsieur le comte, répondit le commandant avec le même calme, c'est affaire à vous, et nous y mettons d'autant moins d'obstacle que M. le baron m'a paru se trouver dans les mêmes dispositions que vous. Il nous importait seulement d'avoir votre avis là-dessus, et maintenant que nous l'avons, je vous le répète, c'est affaire à vous et à votre adversaire.

— Je prends acte de votre parole, messieurs, répondit le comte, car, je vous le déclare, quel que honneur que vous nous fassiez, en nous servant de témoins, je me verrais forcé de refuser votre concours, si vous deviez mettre obstacle à ma volonté,

— Vous avez notre parole, dit le commandant. Un mot encore, monsieur le comte : vous convient-il d'user de ces fleurets qui sont à moi, et que j'ai apportés ?

— Parfaitement, monsieur, répondit le comte ; si M. de Grahny y consent.

— Il y a consenti dit le commandant.

— Alors, marchons, l'heure avance . . .

— Nous n'avons plus qu'une demande à vous faire, monsieur le comte, et c'est mon ami, le capitaine Didier, qui va vous l'adresser.

— Monsieur le comte, dit le capitaine, vous plaît-il de m'accepter pour témoin ?

— De grand cœur, capitaine, dit le comte, si vous consentez à me faire cet honneur.

— Mon ami Grandménénil m'excusera, si je le réclame. Lui comme moi, nous sommes étrangers à votre adversaire et à vous, monsieur le comte. Il ne serait pas convenable de vous laisser sans témoin, tandis que monsieur le baron en aurait deux.

Le baron s'apercevant que la conférence était achevée, se rapprocha du commandant.

— Est-ce fini ? dit-il.

— Oui ! Où allons-nous ?

— Venez par ici, mon cher commandant, il y a là, au bord de l'eau, un endroit charmant où le pied ne glissera pas.

Le commandant se rendit avec le témoin du comte sur le terrain désigné, qui leur parut en effet propice à la lutte. En conséquence, et d'un commun accord, les deux adversaires s'y rendirent, séparément, chacun avec son témoin. Il était à peu près cinq heures du matin. Les oiseaux chantaient dans les arbres, le brouillard achevait de se dissiper, et le soleil, le dernier soleil que dût regarder l'un des deux gentilshommes, montrait ses pâles rayons à l'horizon. Le comte enleva sa redingote, et la jeta sur l'herbe à côté de son chapeau. Le baron en fit autant ; seulement il y mit une certaine affectation de mauvais goût.

Pendant ce temps, les deux officiers démouchetaient les fleurets, et en prenaient rigoureusement la mesure.

Ils étaient exactement pareils en longueur.

M. de Grandménénil donna à choisir au comte, qui en prit un. M. Pierre Didier présenta l'autre au baron.

Il se fit un moment de silence.

Le baron en profita pour relever avec soin ses manchettes et rajuster les plis de sa chemise. Le comte se recueillait dans le souvenir de sa bien-aimée Clémence.

— Allez, messieurs, dit enfin Grandménénil.

Le baron tenait en ce moment la pointe de son arme appuyée sur sa botte poudreuse, il fit un pas en avant le comte l'imita, et les fers furent engagés. Il fut aisé de voir que chacun des deux adversaires était une fine lame, et que la lutte serait intéressante. Le baron avait, en croisant le fer, un de ces faux sourires, qui révélaient sa nature perverse et mauvaise, tandis que le visage du comte, grave et solennel, s'illuminait d'une flamme vengeresse. Chacun joua serré, dès qu'il vit à qui il avait affaire. D'abord le baron de

Grahn voulut tâter son adversaire, sûr qu'il était de ses dix ans d'escrime et de sa force mille fois éprouvée. Il fit donc une feinte brillante et fut tout étonné de la voir adroitement parée par le comte. L'impatience le prit. Il allongea brusquement un coup droit, vif comme l'éclair, mais un contre de quarte des plus rares le para, et sa surprise s'en accrut.

— Diable ! pensa le baron, je ne le savais pas si fort ! Jouons serré, morbleu, plus serré que jamais, et ne faisons pas de faute, ou je suis flambé. Ce gaillard-là à l'œil à tout.

Le comte ne sourcillait pas. Il avait l'air d'attendre l'instant, et de choisir la place où il frapperait.

Les deux témoins, impassibles, regardaient le combat avec le plus vif intérêt, car l'habileté des deux adversaires les tenait sous le charme.

Bientôt l'animation des deux combattants s'accrut visiblement. Les coups se succédaient sans relâche et l'on voyait sur leur front des gouttes de sueur.

— Vous êtes blessé ? fit le baron.

— Vous aussi ? dit le comte.

Ils venaient de faire un coup fourré. Le fleuret du baron avait pénétré dans l'épaule de M. de Monval et celui du comte dans la cuisse du baron. Les fleurets s'abaissèrent une seconde.

— Ce n'est rien, fit le comte. En garde !

— En garde ! répéta le baron.

Les deux témoins firent mine de se rapprocher.

— Arrière, messieurs, dit le baron.

— Tenez votre parole, dit le comte.

Les fers étaient de nouveau engagés. L'attaque devenait plus prompte que jamais, malgré leurs blessures, et la riposte n'avait pas moins de vigueur. Chacun avait peur de perdre ses forces, et se hâtait. M. de Grahn essaya de lier le fleuret du comte, mais sans résultat, car il glissa le long de l'arme de son adversaire ; alors celui-ci rompit à son tour, mais son fleuret rencontra celui du baron, sans pouvoir le faire dévier de la ligne. Cependant le comte pâlisait à vue d'œil. Il ne reculait pas d'une semelle, mais on sentait que si le combat se prolongeait quelques minutes encore, il pourrait lui arriver malheur, car le baron tiendrait sa vie au bout de son bras, comme une araignée tient une mouche prise dans ses toiles. Heureusement pour lui, le baron, blessé à la cuisse en même temps qu'il avait blessé le comte à l'épaule, sentait également ses forces s'en aller. La rage le prit. Le sang-froid, qu'il avait montré jusqu'alors, l'abandonna tout à coup, et, voulant terminer le combat d'une façon irrésistible, il se fendit à fond. Le comte para prime, et, profitant du moment où le baron, gêné pour se relever, donnait prise à son arme, il lui enfonça son fleuret à travers la gorge. M. de Grahn tomba comme une masse, faisant sauter à vingt pas de lui, dans sa chute, le terrible fleuret qui lui était cloué dans la gorge, comme dans un mur. Les témoins s'approchèrent tous deux, mais il n'y avait plus d'espoir. Déjà les ombres épaisses de la mort environnaient le malheureux baron. Pourtant il prononça quelques mots encore :

— Pardon ! . . . murmura-t-il.

Le comte s'approcha. Les témoins se reculèrent.

— Je vous pardonne, monsieur, fit le comte, en appuyant sur son genou la tête défaillante du blessé, et pour elle et pour moi.

— Si vous saviez ! . . . Le remords ! . . . La lettre ! . . . Ah ! . . .

— M. de Grahn est mort ! dit le comte en appelant les témoins. Aidez-moi, messieurs, à le transporter.

— Laissez-nous cet office, monsieur le comte, répondit Grandménéil, et vous, songez à votre sûreté.

— Un grand malheur ! dit le capitaine.

— C'est lui qui l'a voulu ! dit le comte.

Et saluant le commandant et le capitaine, il se rendit en toute hâte chez l'épicier.

## XXIX

### VOYAGE DU PÈRE SORLIN

Lorsque l'aubergiste aperçut le comte pâle et morne, sur le seuil de sa porte, il poussa un grand cri.

— Qu'avez-vous ? dit le comte.

— Est-ce qu'il est mort ? fit le père Sorlin.

— Ah ! vous saviez . . . ! Oui, il est mort, dit le comte.

— Pauvre jeune homme ! murmura l'épicier, en faisant le signe de la croix.

— Mon cheval est-il sellé ? demanda le comte.

— Pas encore, monsieur, mais ce sera l'affaire d'un instant. Oh ! mon Dieu ! dire qu'il est mort ! le pauvre monsieur ! . . . Thomas viendras-tu ? polisson, cours vite à l'écurie, tu selleras le cheval gris.

— Oui patron, fit le domestique.

— Donnez-moi la clef de ma chambre, fit le comte que j'aille prendre la lettre dont je vous ai parlé.

— La voilà, monsieur, la voilà, dit avec empressement le père Sorlin, car il lui tardait d'être débarrassé de son interlocuteur, pour donner un plus libre cours à ses pensées et à ses regrets.

— Vous m'enverrez Thomas dès que mon cheval sera prêt

— Oui, monsieur.

Le comte monta aussitôt dans sa chambre.

— Et voilà ce que c'est de nous, murmura le père Sorlin, dès qu'il fut seul. Pauvre baron ! à la fleur de l'âge ! un homme si généreux ! Et son déjeuner ! qui le mangera à présent ? moi qui m'étais donné tant de peine ! C'est tout profit pour la maison, il est vrai, puisque je suis payé d'avance, et que je pourrai le servir à d'autres pratiques ; mais, c'est égal, j'aurais sacrifié de bon cœur le reste de ma basse-cour pour lui sauver la vie ! Quand je pense qu'il me parlait et m'appelait le père Sorlin, gros comme le bras, car il n'était pas fier, ce digne gentilhomme ; et maintenant ! . . . ô misère de la vie ! . . . Je vais toujours faire retirer de mes fourneaux deux ou trois casseroles, car si les écrevisses ne sont pas sur le feu, il est bien inutile à présent de les faire cuire.

Telle fut l'oraison funèbre du baron de Grahn.

Une demi-heure après, le comte de Monval, qui avait lui-même lavé et bandé sa blessure, avec l'aide de Thomas, montait à cheval, et reprenait le chemin de Fontainebleau, tout pensif.

Les deux officiers rapportèrent le cadavre du baron chez le père Sorlin, qui n'osa refuser de le garder chez lui, en attendant qu'on vint le réclamer, quoique cela pût faire tort au crédit de la maison. Mais les circonstances étaient impérieuses, et la rancune hors de saison. Le scrupuleux aubergiste leur offrit donc de profiter du déjeuner que leur avait offert la victime, mais les officiers refusèrent absolument, et lui demandèrent seulement de les accompagner chez le maire de Melun, pour y faire la déclaration du décès. Ce qui fut accordé. A peine rentré chez lui, le père Sorlin dont la parfaite innocence venait d'être heureusement constatée, fit ses préparatifs de départ pour Paris.

— Où vas-tu donc à cette heure ? fit madame, toute bouleversée.

— A Paris, ma bonne amie, à Paris.

A Paris ! et tu me laisses seule ici, avec le corps d'un homme dans la maison, quand tu sais que j'ai peur des morts.

— Bah ! tu t'y feras.

— Plus souvent. C'est-à-dire que je vais mettre la clef sur la porte, et m'en aller chez ma tante Briscard.

— Eh bien, et la maison ?

— Je me moque bien de la maison, moi. Qu'elle se garde toute seule, comme elle pourra . . . Je n'ai pas envie que cet homme-là vienne me tirer les pieds pendant la nuit. Tu sais bien ce qui est arrivé à Mme Vernouillet.

— Mme Vernouillet est une folle, et toi aussi.

— Folle tant que tu voudras ! Je te le répète que je veux décamper, et ce ne sera pas long, vois-tu bien. Le temps de prendre mon châle et mon bonnet.

— Madame Sorlin, je vous enjoins, au nom du pouvoir que m'a donné la loi, de demeurer céans et de ne pas désertier le toit conjugal.

— Mais je mourrai d'effroi, mon gros loup, je t'en prie ! . . .

— Ecoute, femme, je comprends que les êtres du sexe dont tu fais partie aient de ces faiblesses que nous n'avons pas, nous autres hommes, et quoique cela me fasse hausser les épaules, je consens à prendre en considération ta misérable pusillanimité. Je vais donc passer chez Mitouflet, et je prierai sa femme de venir s'installer ici jusqu'à mon retour. De cette façon, tu seras tranquille.

— Oh ! oui, gros loup, passe chez Mitouflet.

— Allons, c'est entendu, fit-il.

— Mais pourquoi vas-tu donc à Paris ?

— Parce que j'y ai affaire.

— Attends deux jours encore ; qui te presse ?

— Qui me presse ? qui me presse ? Le devoir, femme, et mes pruneaux. Le pauvre baron m'a fait jurer, s'il lui arrivait malheur, de faire parvenir à leur adresse ces quatre lettres.

— Il t'a prié seulement de les jeter à la poste ; c'est toi qui me l'as dit.

— Oui, c'est vrai. Mais comme j'ai besoin de renouveler ma provision de pruneaux chez mon ami, Toquard, lequel Toquard demeure à Paris, rue des Lombards, n. 7, au *Bourdon d'Or*, et que trois des lettres écrites par cet infortuné jeune homme ont Paris pour destination, je veux les porter moi-même, ces lettres, à leur adresse, afin de consoler ses infortunés parents, à qui je pense qu'il aura parlé de moi.

— Ah ! tu crois qu'il leur parle de toi dans ses lettres ? fit Mme Sorlin, alléchée par l'espérance d'un nouveau profit.

— Oui.

Tu as raison, gros loup, il faut partir.

— Quant à la quatrième lettre, elle est adressée à un M. Fortin, qui habite Moret. Je passerai par là tout de même, quoique ça méloigne de mon chemin.

— Et chez Mme Mitouflet, n'est-ce pas ?

— J'y vais de ce pas, ma bonne amie. Dans une heure, elle sera ici. Surtout, s'il vient des voyageurs, ne parle de rien.

— Bien entendu.

— Allons, embrasse-moi, je ne perdrai pas de temps en route, je te le promets.

— Adieu, gros loup, adieu.

Pour terminer l'odyssée de ce brave aubergiste, nous dirons tout de suite ce qui lui arriva pendant son voyage. Il se rendit d'abord chez Mitouflet, à qui il raconta succinctement l'embaras où il se trouvait, et le pêcheur s'empressa de mettre sa femme à la disposition de Mme Sorlin pour le temps de son absence. Rassuré sur ce point, l'épicier partit, le cœur soulagé. Il se dirigea vers Moret, suivant le programme qu'il s'était fixé, et monta dans la patache qui allait de Melun à Fontainebleau : puis, de Fontainebleau, prit son courage à deux mains, outre le parapluie qu'il tenait déjà dans l'une, et le paquet qu'il portait dans l'autre, et fit modestement la route à pied jusqu'à Moret, à travers la forêt. M. Fortin parut très contrarié en lisant la lettre qu'il lui remit, se contenta de le faire passer à l'office, où Gertrude lui offrit galamment un verre de vin, et se retira d'un air de mauvaise humeur en disant :

— Quel Original !

Et ce fut tout ce que rapporta cette course au père Sorlin.

— Si j'avais su, dit-il philosophiquement, que ce monsieur n'était que le propriétaire du baron, je lui aurais bien fait payer la part de sa lettre ! Vieux ladre !

L'épicier revint à Fontainebleau, le jour même, l'oreille basse et fort découragé. Une charrette sur laquelle il monta par occasion, servit à son transport, et l'aïda à économiser ses forces et ces semelles.

Il monta le soir même dans la rotonde de la diligence qui partait pour Paris, où il arriva le lendemain.

On ne pouvait déployer plus d'ardeur dans l'accomplissement d'un si douloureux mandat.

— Je verrai d'abord le ministre, se disait-il ; celui-là, du moins, me fera bon accueil. Ces gentilshommes ne sont pas méprisants comme de petits bourgeois, et je m'attends à quelque bonne gratification, quoique la nouvelle que j'apporte soit mauvaise. Mais le ministre de la guerre était invisible. Il fallait lui adresser une lettre d'audience, attendre quinze jours la réponse. Sorlin se contenta, tout en maudissant l'orgueil et la sottise des grands de la terre, de déposer la lettre entre les mains d'un huissier de service, et se rendit chez le général, faubourg Poissonnière.

Le portier lui apprit que le général venait de partir une heure auparavant pour Fontainebleau, où était sa maison de campagne.

Pour le coup, c'était jouer de malheur ; mais l'intrépide épicier se cramponna énergiquement après le guignon qui le poursuivait, et résolu d'aller jusqu'au bout.

— Eh bien, dit-il, j'y passerai, en revenant. Il ne sera pas dit que j'aurai quitté ma femme et ma maison, pour me cogner le nez après toutes les portes et revenir les mains vides. Ce serait la première fois au moins.

Restait le chevalier de Beaucé, qui demeurait sur le boulevard Monmartre.

Il n'y avait qu'une enjambée du foubourg Poissonnière au boulevard Montmartre.

L'épicier la fit sans prendre le temps de respirer.

Le chevalier n'était pas encore levé, quoiqu'il fût environ deux heures de l'après-midi ; mais il avait passé la nuit à jouer au lansquenet, et ne s'était couché qu'à cinq heures du matin. Respectant le repos de son maître, le domestique voulut congédier le malencontreux messenger, mais il parait que ses manières ne furent pas assez polies pour l'épicier ; car celui-ci se mit en colère, éleva la voix, et fit résistance.

Déjà le domestique du chevalier, à qui la moutarde montait au nez également, mettait la main sur le collet de sa redingote, pour le mettre dehors, quand son maître, réveillé par le bruit, parut tout à coup dans l'antichambre, vêtu comme un homme qui ne l'est pas, c'est-à-dire en chemise.

— Qu'est-ce ? dit-il, que me veut-on ? quel est ce bruit ?

— C'est monsieur, répondit le domestique, qui veut forcer la consigne.

— Monsieur le chevalier, cria Sorlin, au comble de la fureur, si vous n'étiez venu, j'allais casser mon parapluie sur la tête de ce drôle !

— Hein ? plaît-il ? fit le domestique en s'avançant de nouveau vers lui comme pour achever sa besogne interrompue.

— Attends, misérable ! fit Sorlin en brandissant son parapluie.

Hélas ! l'infortuné s'aperçut alors pour la première fois, que son parapluie venait d'être cassé en deux, et que ce respectable compagnon de vingt ans s'en allait en morceaux !

— Ah ! tu m'as cassé mon parapluie ! fit-il, tu me le payeras, coquin.

— Je m'en vais te montrer ma monnaie, dit le domestique.

— Allons, tiens-toi tranquille, dit le chevalier en intervenant, et vous, bonhomme, calmez-vous ; je vous le payerai, moi, votre riflard.

— Riflard ! murmura Sorlin, désarmé par cette promesse, mais honteux de l'épithète vulgaire dont on affublait l'objet de ses regrets.

— Me direz-vous maintenant ce qui vous amène ? fit le chevalier. Laisse-nous toi.

Le domestique sortit, non sans lancer à l'aubergiste des regards courroucés.

— Ah ? monsieur le chevalier, fit Sorlin, un grand malheur !

— Un grand malheur ! En vérité, vous auriez bien pu me laisser dormir encore une heure ou deux, plutôt que de venir me réveiller pour m'apprendre de mauvaises nouvelles. Et vous êtes venu de loin pour cela ?

— De Melun ! monsieur le chevalier.

— De Melun ! qu'est-il donc arrivé à Melun qui puisse m'intéresser ! Je n'y connais personne.

— Le baron ! monsieur le chevalier.

— Le baron ! Quel baron ?

— Le baron de Grahn !

— Comment ! le baron de Grahn est à Melun ! Je le croyais, moi, à Fontainebleau ou à Compiègne, je ne sais plus au juste. Que lui est-il donc arrivé, à ce cher baron ?

— Il est mort !

— Mort ! que me dites-vous là ? Mort ! le baron ! vous plaisantez, brave homme.

— Lisez, monsieur, voici ce qu'il vous écrit.

— Ah ! c'est singulier ! dit le chevalier en prenant la lettre. Tiens, fit-il, il me laisse Léona. Ah ! c'est gentil.

— Dites-moi, brave homme, reprit tranquillement le chevalier de Beaucé, en laissant retomber la portière, est-ce que vous seriez par hasard le père Sorlin ?

— J'ai cet honneur, monsieur ! répondit fièrement l'épicier.

— Ah ! très bien. M'avez-vous amené Léona ?

— Moi, monsieur ? Pour qui me prenez-vous ? Suis-je un conducteur de bêtes ?

— Allons, ne vous fâchez pas, mauvaise tête. Je l'enverrai prendre demain.

— C'est donc à vous, à présent, ce cheval ?

— Le baron ne vous a-t-il pas prévenu ?

— Pas le moins du monde.

— Eh bien, voyez ; là, dans sa lettre. Il m'en fait don.

— C'est ma foi vrai.

— Elle est dans votre écurie, probablement.

— Oui, monsieur.

— Très bien, mon domestique ira la chercher.

— Qu'il y vienne ! fit le père Sorlin, plein de rancune, en secouant les débris de son parapluie.

— Si vous le préférez, j'irai moi-même, dit en riant le chevalier. Léona vaut bien le voyage.

— Et mon parapluie ? demanda l'épicier.

— C'est juste, et je l'avais oublié. Combien vaut-il ? monsieur Sorlin.

— Vous en serez quitte pour trois écus, pas un liard de moins.

— Tenez, voici un louis, achètez-en plusieurs.

— Oh ! je n'ai pas besoin de cadeaux, répondit bravement le père Sorlin. Je réclame ce qu'on me doit, pas davantage.

Et, tirant de sa poche une bourse de cuir, il déposa sur la table la monnaie de la pièce d'or. Le chevalier appela son domestique, et lui montrant les pièces d'argent que venait de compter l'épicier :

— Tiens, mon garçon, lui dit-il, voici ce que te donne monsieur, mets-le dans ta poche.

Le père Sorlin sauta aussitôt sur la monnaie, s'en empara, puis enfonçant son chapeau sur sa tête :

— Allons donc ! s'écria-t-il, cet argent est à moi, je le garde.

Et il sortit, raide comme un hérisson, non sans étouffer de colère, en entendant les éclats de rire du chevalier, et ceux plus mortifiants encore de son valet, qui le poursuivirent jusqu'au bas des escaliers, où il *rafistolait* les débris de son parapluie, tristement éparpillés.

### XXX

#### LE GÉNÉRAL APPREND LA FATALE NOUVELLE

Désespéré, la rage dans le cœur, le malheureux épicier, se rendit du même pas chez son ami Toquard, au *Bourdon d'Or*, fit rapidement son emplette de pruneaux et repartit le jour même pour Fontainebleau, dans l'intention de remettre au général Desfossés la lettre dont il était encore dépositaire. Honorons le courage malheureux, et ne nous moquons pas de tant de persévérance. Beaucoup d'autres, à sa place, auraient jeté le manche après la cognée ! Et certes avec raison. Car ce zèle qu'il venait de montrer, pour accomplir ce qu'il croyait un devoir, n'avait abouti jusqu'alors qu'à lui attirer de cruels désagréments. Nous avons oublié de dire que le scrupuleux épicier ne fut pas plus tôt sorti de la maison du chevalier de Beaucé, qu'un remords aigu s'empara de son esprit. Cet argent qu'il emportait, était-il bien à lui ? Lui était-il permis de le reprendre après l'avoir si fièrement refusé ? Et par cet acte irréfléchi, n'avait-il pas donné droit à ce damné chevalier d'accuser sa délicatesse ? Le père Sorlin fit l'examen de sa conscience, en allant chez son ami Toquard, et ses scrupules n'étaient pas encore levés quand il aperçut l'enseigne glorieuse du *Bourdon d'Or*. Il résolut d'éclaircir ses doutes, en versant dans le sein de son ami ses peines secrètes, et de le consulter sur ce qu'il devait faire pour laver son honneur. M. Taquard, en vrai Parisien, lui donna de puissantes consolations, réconforta son âme ulcérée, et tous les deux finirent par se moquer de bon cœur du tour plaisant qu'avait pris l'aventure. Le père Sorlin, suivant en cela le conseil de son confrère en pruneaux et autres comestibles, se rendit chez un fabricant du quartier, voisin et ami de Toquard, et fit emplette d'un majestueux parapluie rouge, en coton, à tiges flexibles en baleine, à manche de corne tournée, auprès duquel celui que lui avait brisé l'insolent valet du chevalier n'était que de la Saint-Jean. Ce meuble riche et de premier choix lui coûta juste le louis du chevalier. Mais, de cette façon, quand celui-ci viendrait chercher le cheval du baron, il pourrait se convaincre qu'on a beau être épicier, ce n'est pas une raison pour endurer des humiliations, sans en tirer vengeance. La vue du parapluie neuf, dont on aurait soin de lui faire connaître le prix, facture en main, ferait, de plus, savoir au dit chevalier qu'on n'avait pas gardé un denier de son or, et

qu'en s'en emparant, le père Sorlin n'avait eu d'autre motif que de s'acheter un *riflard*, excessivement cossu, à ses dépens. Attrape, chevalier.

Le lendemain, le père Sorlin était à Fontainebleau, moulu, éreinté, mais plein de résolution. Ne voulant pas perdre un instant, car il ignorait ce qui s'était passé chez lui pendant son absence, et pensait aux frayeurs de sa chère femme, il laissa en garde, au bureau de la diligence, ses caisses de pruneaux et les diverses denrées dont il avait fait emplette à Paris, et s'en fut, de son pied mignon, frapper à la porte du général. La maison blanche étant la seule située sur la lisière de la forêt, il n'eut pas de peine à la trouver.

— Du moins, pensait-il, je suis bien sûr de le rencontrer ici, ce général Desfossés. A la campagne, on est toujours chez soi. En parlant ainsi, il sonnait à la porte. Ursule s'approcha de la grille, qu'elle n'ouvrit pas.

— Qui demandez-vous ? dit-elle.

— Le général Desfossés ! fit le père Sorlin.

— Il est sorti, répondit Ursule.

— Sorti ! Ah ! bien en voilà une bonne, par exemple s'écria Sorlin. Sorti ! le général ! En êtes-vous sûre ? mademoiselle.

— Sans doute, puisque je vous le dis.

— Et pour longtemps ?

— Pour ça, je n'en sais rien. Qu'est-ce que vous lui voulez ? Est-ce quelque chose qu'on puisse lui dire ?

— C'est une lettre que je suis chargé de lui remettre en mains propres.

— Eh bien ! donnez, fit Ursule, en s'essuyant naïvement les mains après son tablier.

— Ah ! mais non ; ah ! mais non, mademoiselle. C'est à lui-même . . .

— Si vous voulez l'attendre . . .

— Volontiers.

L'épicier en fut quitte pour la peur. Après une heure d'attente, il eut le bonheur de voir le général qui venait de rentrer. Aussitôt, il prit un air funèbre, et, sans mot dire, lui remit la lettre dont il s'était chargé. Le général, ne se doutant pas de quelle part venait le brave homme, la prit silencieusement et courut à la signature.

— Ah ! c'est le baron ! dit-il.

— Hélas ! fit Sorlin, prenant l'attitude d'un saule pleureur.

A cette lugubre exclamation, le général leva la tête, regarda le messager et parut surpris. Mais pensant avec raison qu'il aurait le sens de cette lamentation en prenant connaissance de la lettre, il s'empressa d'y reporter les yeux. Comme le lecteur peut, de son côté, l'avoir oubliée, et qu'il lui importe, pour apprécier la situation d'esprit du général, de l'avoir bien présente à la mémoire, nous allons la transcrire de nouveau.

“ Général, je me suis battu ce matin à l'épée. ”

— Ah ! ah ! fit le général, à qui nous ne prétendons pas couper la parole, le baron s'est battu. C'est un brave !

Puis, pensant à l'exclamation de l'épicier.

— Est-ce qu'il a été blessé ? ajouta-il.

— Hélas ! répéta Sorlin, du ton le plus piteux qu'il put prendre.

Hein ? fit le général, dressant pour le coup l'oreille à cette seconde lamentation. Serait-il mort ?

— Hélas ! répéta Sorlin pour la troisième fois sur le même ton, comme une cloche d'enterrement.

— Oh ! ce n'est pas possible. Le baron mort ! Mon Dieu ! mon Dieu ! quel malheur ! Que va dire le ministre ?

— Ah ! le ministre ! répéta Sorlin, il n'a pas voulu me recevoir.

— Vous venez donc de Paris ?

— Oui, général.

— Et vous avez vu ce pauvre homme avant sa mort ?

— Le baron n'est pas à Paris, général, excusez-moi.

— Ce n'est donc pas là qu'il s'est battu ?

— Non, général.

— Où donc alors ?

— Dans l'île Sainte-Aubroise, à Melun.

— A Melun ? c'est singulier. Et son adversaire, le connaissez-vous ?

— Non, général ; mais cette lettre, écrite avant le duel, vous en dira peut-être plus que moi.

— Ah ! vous avez raison. Je deviens fou, moi ; cette nouvelle m'a bouleversé.

Et reprenant sa lecture interrompue, il continua : " à l'épée, avec une personne que vous connaissez. "

— Que je connais ? Qui ce peut-il être ! " et que vous traitez d'ordinaire en ami dévoué. "

— Un ami dévoué. Est-ce que c'est de Monval qu'il veut parler ? C'est impossible. Pourtant . . . . mais non, puisque le comte est à Bade. Ah ! je m'y perds. Lisons la suite, nous verrons bien :

" Il est inutile de vous dire le motif d'une rencontre que j'ai provoquée, car vous le devinerez sans doute . . . "

— Du diable si je devine ! Comment puis-je savoir, moi, qui étais à Paris, le motif de son duel à Melun ?

" Et prenez vos précautions. "

— Mes précautions ! Que signifie cela, fit le général inquiet, et qu'ai-je à faire là-dedans ?

— Vous prendrez vos précautions pour éviter un malheur que je suis désormais impuissant à conjurer. "

— Décidément, voilà une étrange lettre. Et vous m'assurez que le baron l'a écrite avant son duel ? demanda-t-il.

— Deux ou trois heures auparavant, oui, général.

Le général continua de lire sans répondre.

" Pardonnez-moi d'avoir réclamé un rôle qui ne m'appartenait pas.

" Mais vous étiez absent et j'étais votre ami.

" C'est tout dire.

" Je meurs heureux d'avoir versé mon sang pour l'honneur de votre maison. "

— L'honneur de ma maison ! murmura le général en pâlisant, L'honneur de ma maison ! Qu'est-ce à dire ? Ah ! ça, mais, il était fou, ce malheureux !

— Oh ! non, général, ce pauvre baron avait toute sa tête et toute sa raison.

— Mais c'est une infamie, alors ! C'est une lâche calomnie ! un vil mensonge !

— Qu'avez-vous, général ? fit Sorlin, inquiet.

— Moi ? Rien, rien, répondit le général, honteux qu'on l'eût vu se livrer à des mouvements de colère ; ne faites pas attention à ce que je viens de dire . . . J'ai la tête bouleversée, je vous le répète, et cette mort subite . . . en duel . . . un ami si cher ! . . . vous comprenez . . .

— Oh ! parfaitement, général.

— Qu'ai-je donc dit tout à l'heure ?

— Vous parliez de mensonge ?

— En vérité !

— De calomnie ?

— Ah ! c'est cela, je disais qu'on l'aura calomnié, ce brave homme, et qu'il se sera battu . . . pour l'honneur de sa maison.

— En effet, général, je me souviens à présent que vous avez aussi prononcé ces mots.

— Tenez, mon ami, fit le général rassuré, vous êtes sans doute fatigué de la course que vous avez faite ; passez à l'office. Pierre vous donnera un verre de vin, et vous reviendrez dans un instant, je vous récompenserai de votre peine.

— Ce n'est pas de refus, général, car je suis littéralement éreinté. Un verre de vin me donnera des forces pour m'en retourner à Melun.

— Et vous ne connaissez pas son adversaire ? dit le général, en l'arrêtant comme il allait sortir.

— Je l'ai bien vu, répéta le père Sorlin, puisqu'ils sont tous deux descendus chez moi, dans mon auberge, et qu'ils y ont passé la nuit.

— Eh bien ?

— Mais l'autre s'est enfermé tout de suite dans sa chambre et n'en a pas bougé jusqu'au matin, de façon que son visage . . .

— Vous ne le reconnaîtriez pas ?

— Je ne dis pas cela, général. Parbleu ! si je le voyais là, devant moi, tout de suite, comme je vous vois, je vous dirais à coup sûr : "C'est lui !" Mais plus tard, dans six mois ! . . .

— Et son nom ?

— Son nom ?

— Oui. N'a-t-il pas dit son nom ? répéta le général, qui mettait à ses questions une irritation et une persistance assez grandes pour qu'on s'aperçoive de l'effet déjà produit sur lui par la maudite lettre du baron.

— Attendez donc, général. Non. Le baron ne me l'a pas dit. Tout ce que je sais, c'est qu'il est noble . . .

— Noble ?

— Un gentilhomme, enfin, un comte !

— Un comte ! répéta le général épouvanté.

En ce moment, un coup de sonnette retentit à la grille. Le général s'approcha de la fenêtre et entr'ouvrit un coin du rideau. Un cavalier entra dans la cour.

A sa vue, le général alla jusqu'au père Sorlin, et lui serrant la main comme dans un étau, il l'amena brusquement jusqu'à la fenêtre.

— Avait-il ce visage là, votre comte ? s'écria-t-il.

— A ! l'assassin du baron ! fit Sorlin en se reculant.

C'était, comme on le pense bien, le comte de Monval qui venait d'entrer dans la maison blanche.

### XXXI

#### LE DÉLIRE.

On se rappelle qu'aussitôt après la mort du baron, le comte de Monval, laissant le corps inanimé de son adversaire aux soins des deux officiers qui leur avaient servi de témoins, était rentré à l'auberge du père Sorlin, pour reprendre la lettre désormais inutile qu'il avait écrite à Clémence. Nous avons dit qu'avec l'aide de Thomas, le valet de l'épicière, il avait lavé et pansé la blessure qu'il avait reçue à l'épaule, et tout porte à croire que la souffrance qu'elle lui faisait ressentir était assez légère, puisqu'il eut la force de monter à cheval une demi-heure après son retour. On aurait pu supposer que le soin de sa sûreté lui donnait cette énergie, si l'allure pacifique et par conséquent peu craintive qu'il fit prendre à son cheval et la route vers laquelle il se dirigea, n'étaient venues démentir de pareilles probabilités.

En effet, ce qui préoccupait le plus en ce moment le comte de Monval, ce n'était pas d'échapper aux poursuites de la justice, mais de revoir Clémence, qu'il avait laissée, la veille, dans un état d'agitation et de malaise inquiétants ; Clémence, qu'il avait si durement repoussée dans un moment de colère et d'aveugle indignation. C'était donc à Fontainebleau qu'il allait, et la petite maison blanche du général était le but de sa course. Dans quelle intention il s'y rendait, nul n'eût pu le dire, et lui moins que personne. Car s'il est vrai de dire que la mort du perfide baron soulageait d'un grand poids son âme rongée de jalousie, il n'en est pas moins vrai que la tentative faite par M. de Grahn, la veille même, lui donnait fort à penser, et qu'il faisait les plus grands efforts pour rejeter toute la faute sur ce ténébreux lovelace de grande route, sans parvenir à absoudre entièrement Clémence. Toujours la même pensée le torturait, toujours l'idée que la coquetterie de son idole avait donné prise, autant, sinon plus, que son absence, à cette infâme tentative, dominait son esprit et le ravageait. Il allait donc à Fontainebleau ! Clémence venait de passer une nuit horrible. Le danger qu'elle avait couru, la lutte qu'elle avait engagée pour s'arracher aux étreintes du baron, l'arrivée subite du comte, sa retraite précipitée, et, plus que tout cela probablement, la colère qu'elle avait lue dans ses yeux, et le mépris avec lequel il l'avait repoussée, avaient brisé les fibres de la vie dans son corps délicat. Elle ne reprit ses sens que longtemps après, et fut saisie d'une fièvre, accompagnée de délire, qui mit le comble à l'effroi du pauvre Jean.

Heureusement qu'Ursule, la fille de journée, couchait chez le général pendant son absence, et qu'elle put donner à sa maîtresse les premiers soins. Par son conseil, Jean courut en toute hâte à la villa, réveilla le médecin de la maison, et le ramena bientôt à la maison blanche. A toutes les questions du docteur, il répondit que sa maîtresse avait

été saisie d'une grande peur occasionnée par un événement extraordinaire, qu'il ne connaissait pas, une apparition, un fantôme, peut-être un voleur, mais il n'en put dire davantage, car il n'avait vu personne dans la chambre à coucher, et certes il était à cent lieues de se douter de la vérité. Du comte, pas un mot, bien entendu.

Lorsque le docteur entra chez Clémence, la malheureuse femme était encore en proie à des spasmes et à des attaques de nerfs qui ne céderent dans la nuit qu'aux remèdes les plus énergiques. Enfin, la fatigue ayant brisé ce faible corps, la malade retrouva un peu de calme et céda au sommeil. Fort inquiet de tout ce qu'il voyait, et gêné dans l'ordonnance de son traitement par l'ignorance où il était des causes du mal, le docteur résolut de passer la nuit auprès de la malade, pour se tenir prêt à tout événement, et dans l'espoir que les paroles échappées au délire le mettraient sur la trace de la vérité, et guideraient ses incertitudes dans la bonne voie.

Il envoya donc le jardinier se coucher, dit à Ursule de se jeter tout habillée sur son lit, et s'installa lui-même dans un fauteuil près du chevet de la malade.

Pendant deux heures, il ne se fit pas de changement dans l'état de Clémence. Son sommeil était agité, convulsif, mais c'était le sommeil, et l'on ne pouvait espérer davantage. Malheureusement au petit jour, le mal reprit le dessus avec une grande intensité. Une seconde crise commença, et le docteur, qui la vit venir, réveilla en toute hâte la fille de journée, pour qu'elle vint lui prêter main forte. Il était temps qu'Ursule accourût.

Sa maîtresse, demi-nue, échevelée, les joues empourprées par la fièvre, se débattait avec une force extraordinaire dans les mains du docteur effrayé.

— Laissez-moi, disait-elle, laissez-moi, je veux le voir. Ernest ! n'y va pas, n'y va pas !

— Quel est cet Ernest ? pensait le docteur, qui avait trop à faire pour songer à interroger Ursule.

— Oh ! la fenêtre ! la fenêtre ! Misérable ! Mon fils ! il va le tuer. George ! Ernest !

— Toujours le même nom ! c'est là qu'est le mal songeait le docteur.

Et pour flatter la malade, il lui parlait doncement :

— N'ayez pas peur, disait-il, il est parti. C'est moi !

— Ah ! c'est toi, Ernest, dit Clémence, oui ! c'est bien toi ! Il ne t'a donc pas tué ?

— Ne me reconnaissez-vous pas ? dit le médecin.

— Oh ! si j'é te reconnais ! tu es Ernest. Oh ! que j'ai eu peur, va.

— Qui vous a donc fait peur ?

— Le général, mon ami, qui est entré dans ma chambre, un couteau à la main. As-tu fermé la fenêtre, qu'il ne revienne pas ? Laissez-moi donc, vous me faites mal.

— Tenez-la bien, dit le docteur à Ursule.

— Je fais mon possible, docteur, mais elle me déchire les mains.

— Oh ! si je savais que tu ne m'aimes plus, je t'en tuerais ! fit Clémence en s'adressant de nouveau au docteur, qu'elle prenait toujours pour le comte.

— Allons, calmez-vous, dit celui-ci, et couchez-vous tranquillement.

— N'ouvrez pas la fenêtre, surtout, dit-elle. Oh ! que je souffre ?

Le docteur et Ursule étaient au bout de leurs forces, quand cessa la crise. Clémence s'assoupit de nouveau, et sa respiration, plus calme, donna quelque espoir au médecin que les effets de cette seconde crise seraient salutaires.

— Rappelez-vous, mademoiselle que vous n'avez, rien entendu, dit le docteur à Ursule.

— Oh ! soyez tranquille, docteur, répondit la brave fille.

Au petit jour, la voyant tout à fait calme, il s'en alla, promettant de revenir après son déjeuner. Mais avant de se retirer, il demanda du papier à lettre et de l'encre, et écrivit au général pour le prévenir de ce qui venait d'arriver, et l'engagea à revenir en toute hâte à Fontainebleau. Puis, il emporta la lettre avec lui, pour la mettre lui-même à la poste en rentrant.

— Ce n'est pas de l'hallucination, pensait-il en lui-même, c'est le souvenir d'une scène qui l'aura vivement frappée par son étrangeté ou son horreur. Quel est cet Ernest ? Oh ! délire ! délire ! confession faite à Dieu, que nul âme vivante ne devrait entendre ! Imprudente fièvre tu n'en fais jamais d'autres !

Mais quand il eut jeté la lettre à la poste, le docteur en eut regret.

— Pourvu, se disait-il, un peu inquiet, que la pauvre femme n'aille pas se trahir en

présence de son mari ! J'ai eu tort de prévenir le général, quoique, après tout, ma conscience m'ait ordonné d'agir ainsi. D'ailleurs, ou la fièvre aura cessé lorsqu'il arrivera, ou le mal sera sans remède, et, d'une manière comme de l'autre, la présence d'un mari n'offre aucun danger. Puis, je serai là, et je saurai bien sauver la situation. Mais quel est donc cet Ernest ? Je n'ai vu personne venir dans la maison, depuis leur retour, que le baron de Grahn ; et il ne se nomme pas Ernest. D'ailleurs il était loin de lui plaire, c'était facile à voir, et ce n'est pas lui. . . . Mais qui donc ? Il faudra que je sache en l'interrogeant doucement. . . . Un médecin est un ami et un confesseur.

Deux heures après son départ, Clémence se réveilla. Hormis une grande fatigue et la souffrance d'une lassitude extraordinaire, comme si on lui avait brisé tous les membres, elle n'éprouvait aucun mal. La fièvre cessait ses ravages et la raison reprenait son empire. On n'apercevait plus les traces de la maladie que dans son œil, brillant comme de l'émail, et sur ses joues pâles.

— Vous êtes là, ma bonne Ursule ? dit elle en regardant la brave fille de journée qui avait pris silencieusement la place du docteur et guettait son réveil. Qu'est-il donc arrivé ?

— Mais rien, madame, répondit Ursule, si ce n'est que vous sentant indisposée, vous êtes restée couchée.

— C'est étonnant, fit Clémence, je suis en effet brisée, mais je ne me rappelle pas comment cela m'est venu.

— Le docteur vient de partir, madame, et. . .

— Le docteur ! mais c'est donc grave, Ursule, pour que le docteur soit venu.

— Non, madame, ce ne sera rien. Une petite indisposition. Seulement, par prudence. . . .

— Ah ! je me souviens à présent ! murmura Clémence, en essayant de s'appuyer sur son coude, oui, oui, je me souviens ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Elle se mit la tête dans les mains, et pleura.

— Laissons-la pleurer, pensa Ursule, ça lui fera du bien. Petite pluie abat grand vent, comme dit le proverbe.

Et la bonne fille s'écarta du lit de sa maîtresse, sous prétexte d'apprêter la potion prescrite par l'ordonnance du docteur.

Un instant après, Clémence la rappela.

— Ursule ! dit-elle.

— Madame m'a appelée ? fit Ursule.

— Où est mon fils ?

— Dans son berceau, madame, il dort. Voulez-vous que je le réveille ?

— Oh ! non ; laissez-le dormir, cet ange chéri.

— Oui, madame.

— Dites-moi, Ursule, il n'est venu personne ce matin ?

— Le docteur, madame.

— Oui, j'entends bien, Ursule, mais. . . le baron de Grahn !

— Elle n'osait prononcer un autre nom, et sondait le terrain.

— Oh ! madame, M. de Grahn ne se permettrait pas de venir à pareille heure. Il est trop tôt pour faire des visites. Huit heures viennent de sonner.

Clémence sourit étrangement à ce panégyrique de la timidité du baron.

— Et. . . le comte non plus ? dit Clémence aussitôt, car elle n'y tenait plus, et, quoique calmée par l'absence de l'un, espérait être rassurée par la visite de l'autre.

— M. le comte non plus, dit Ursule.

Clémence baissa tristement la tête, mais presque aussitôt elle la releva joyeusement, car elle venait d'entendre le bruit du galop d'un cheval.

— Écoutez, dit-elle, c'est un cheval qui galope.

— Oui, madame, dit Ursule.

— Il vient de ce côté, c'est lui ! s'écria-t-elle, c'est lui !

Un coup de sonnette se fit entendre.

— Allez voir, dit-elle, allez vite, Ursule.

— Oui, madame, j'y cours.

À peine Ursule fut-elle partie, qu'un horrible doute traversa le cœur de Clémence et le brûla comme un fer rouge.

— Lequel est-ce ?

Son anxiété fut telle, en cet instant, qu'elle ne se sentit pas la patience d'attendre le retour d'Ursule, releva vivement ses couvertures et descendit de son lit. Mais elle avait trop présumé de ses forces, la sensible enfant, et ses jambes éternées ne purent supporter le poids de son corps. Elle s'affaissa donc sur le tapis placé au pied de son lit. Cependant, sa volonté dominant sa puissance d'action, elle réussit à se traîner jusqu'au près de la fenêtre. Arrivée là, il lui fut impossible de se relever,

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-elle, ne pourrai-je savoir si c'est lui ? Non, impossible. Mais, je suis folle, en vérité, ajouta-t-elle, j'aurais la force de m'élever jusqu'à cette fenêtre, que cela ne me servirait de rien, puisqu'elle donne sur le jardin.

Ce fut là que la retrouva Ursule.

— Oh ! quelle imprudence, madame ! s'écria la bonne fille en l'apercevant blottie sur le parquet, vous allez vous faire mourir !

— Est ce lui ? demanda vivement Clémence.

— C'est M. le comte, répondit Ursule.

— M. de Monval ! murmura Clémence en fermant les yeux, comme si elle allait mourir de joie ; merci, mon Dieu, merci !

— Vite, madame, dit Ursule, en la soutenant jusqu'à son lit, il faut vous recoucher. M. le comte demande à vous voir, et si vous voulez le recevoir, il faut d'abord vous mettre au lit.

— Vous avez raison, Ursule, répondit Clémence, obéissant à sa garde-malade, avec la docilité et l'empressement d'un enfant, je veux le voir,

## XXXII

## LE VRAI MÉDECIN.

Quelques minutes après, Clémence, bien enveloppée dans de chaudes couvertures, pria Ursule d'aller chercher le comte de Monval. Celui-ci ne se fit pas attendre. Ursule sortit discrètement, et nos deux personnages restèrent seuls. La vue de Clémence, pâlie par l'insomnie, les joues amaigries par la fièvre, produisit d'abord sur le comte un douloureux effet. Il oublia tous ses ressentiments, légitimes ou non, pour ne voir devant lui que la femme malade, triste et languissante ; et comme Clémence, lui tendait sa main blanche, les larmes dans les yeux, il se jeta comme un fou sur cette douce main, et la couvrit de baisers.

— Méchant, lui dit Clémence, vous m'avez fait bien du mal !

— Pardonnez-moi, Clémence, un moment d'égarement.

— Si vous n'étiez pas revenu, dit elle, je serais morte, Ernest, mais je vous aurais pardonné !

— Divine enfant ! votre âme est un foyer de miséricorde et de bonté, et je suis bien coupable de vous avoir méconnue un instant.

— Ne parlons plus de tout cela, mon ami, n'en parlons plus. Vous voilà, je suis guérie, voyez-vous, car vous ne savez pas, il paraît que j'ai été bien malade depuis hier, et le docteur est venu me voir.

— Pauvre amie ! fit Ernest en lui pressant tendrement la main. En effet, votre pouls est agité, votre peau sèche et brûlante, et je vous trouve toute pâle.

— Oh ! ce n'est rien à présent, je suis guérie, dit elle. L'émotion m'a mise dans cet état. Je suis si nerveuse, et la vue d'un homme dans ma chambre, d'un inconnu... Les femmes ne sont pas braves, vous le savez, et j'étais seule ici... Vous ne l'avez pas retrouvé, n'est-ce pas ?

— Qui donc ? fit Ernest préoccupé.

— Cet homme... ce voleur... car ce devait être un voleur, dit Clémence, en cherchant à lire dans le fond de son âme avec ses grands yeux bleus.

— Probablement, répondit le comte, qui voulait la laisser dans le doute, et se sentait de la répugnance à rappeler un nom qui lui était odieux.

— Il vous a échappé dans la nuit ? demanda-t-elle encore.

— Oui, il m'a échappé, répondit le comte embarrassé.

— Ah ? tant mieux, fit Clémence, tant mieux.

— Pourquoi ? Clémence demanda le comte.

— Ah ? fit Clémence, c'est que ces gens-là sont toujours armés, mon ami, et je tremblais qu'un mauvais coup...

— C'est trop de souci, répondit le comte, et j'étais homme à me défendre.

— Oh ! je le sais bien fit elle, en le fixant toujours avec la même ténacité, mais je préfère qu'il ne vous ait pas attaqué.

Il se fit un moment de silence. On devinait l'envie qu'avait Clémence d'interroger le comte, et l'embarras du comte à répondre.

— Vous ne m'en voulez plus ? demanda celui-ci pour couper court à la tournure délicate que prenait la conversation.

— Je ne vous en ai jamais voulu, Ernest, répondit Clémence, mon cœur me disait bien que vous reviendriez.

— Il ne vous a pas trompée, Clémence, et si je n'avais craint de troubler votre sommeil, car j'étais loin de m'attendre à vous trouver malade, vous m'auriez vu bien plus tôt.

— Ah je suis trop heureuse ! fit Clémence, puisque vous m'aimez toujours !

— A en mourir ! répondit le comte.

Tout à coup M. de Monval jeta un faible cri et se leva. Il pâlisait à vue d'œil, et paraissait prêt à s'évanouir.

— Qu'avez-vous ? dit Clémence, toute tremblante et reprenant ses frayeurs avec sa raison, vous pâlissez !

— Rien, fit le comte, ce n'est rien.

— Il y a du sang sur votre chemise ! vous êtes blessé !

— Une égratignure ! dit le comte essayant de la rassurer.

— Une égratignure et votre sang coule ! Ah ! vous vous êtes battu avec lui !

— Je vous jure !

— Ne jure pas, Ernest ! tu t'es battu !

— Eh bien ! oui.

— Et tu es blessé !

— Légèrement ?

— Et lui ?

— Il est mort.

— Ah ! fit Clémence.

C'en était trop pour ses forces. Elle s'évanouit, Le comte oubliant sa souffrance, s'empressa de lui prodiguer les soins nécessaires, sans vouloir appeler personne à son aide.

Mais quand elle eut repris connaissance, et que ses yeux, encore égarés, se furent enfin fixés sur le comte, Clémence le repoussa vivement à son tour comme si elle eût aperçu un objet d'horreur.

— Ah ! laissez-moi, dit-elle, laissez-moi, vous m'avez perdue !

— Perdue ? moi ! fit le comte surpris.

— Un homme tué à cause de moi ! je suis déshonorée !

— Ah ! je comprends votre douleur, dit amèrement le comte de Monval, et je suis un fier maladroit d'avoir aventuré ma vie pour vous sauver l'honneur ! Qui sait même si vous ne regrettez pas ce brillant chevalier, et si vous ne m'accusez pas de sa mort, comme d'un crime ?

— Oh ! malheureuse ! malheureuse ! murmurait Clémence en pleurant.

Mais le comte, vivement blessé par ses reproches, continua impitoyablement :

— Quelle différence entre nous, en effet, et comme je dois vous faire pitié, madame ! Moi, je ne sais que vous aimer, et c'est à peine si j'ose vous le dire, je vous ai voué dans mon cœur une adoration qui ne doit finir qu'avec ma vie, et l'idole à qui je sacrifie n'a rien à espérer de ma tendresse et de ma flamme que le culte le plus respectueux et l'encens le plus pur ! Mais lui, cet homme que je viens de frapper si malheureusement, c'est bien autre chose, en vérité, et je vous sais un gré infini de ne m'avoir pas encore chassé de votre présence, après ce crime impardonnable, et de m'avoir épargné votre malédiction ! Insensé ! insensé !

— Ah ! s'écria Clémence, suffoquée de douleur, en relevant son visage tout mouillé de larmes, vous êtes plus cruel que le bourreau qui vous coupe la tête, et le poignard d'un assassin dans mon cœur me ferait moins de mal que vos paroles ! Quelle colère vous avez le pour que vous me traitiez ainsi ? Quel mal vous ai-je fait ? quel est mon crime ? Quo ? ? vous me reprochez mes larmes et mes regrets, ? Quelle femme serai-je, mon Dieu, si la mort, donnée par votre main, me laissait insensible ? Car ne croyez pas, Ernest, que le les désavoue, ces larmes ; non, ce serait une lâcheté, et vous m'en savez incapable

Dût votre courroux en être la conséquence, je pleurerai ce malheureux, arraché à cause de moi à sa famille, à ses amis, à l'existence ! Oui, son crime était grand, et le mal qu'il m'a voulu faire, sans excuse, mais j'en aurais fait justice, mon ami, par le mépris et le dégoût. C'est pour cela qu'en vous voyant prêt à le poursuivre, et prévoyant ce qui est arrivé, c'est pour cela que je vous suppliais de rester auprès de moi, pour me défendre, tandis que vous vouliez le rejoindre pour le tuer !

— Enfin, c'est toujours par intérêt pour lui. . . .

— Qui ? moi ? Ernest, de l'intérêt pour cet homme ! De la pitié, oui, depuis qu'il est mort, et parce que je suis la cause involontaire de ce malheur ; mais est-ce que je pouvais songer à lui seulement quand vous étiez là ? Tant que je vous gardais près de moi, je savais n'avoir rien à craindre ; vous parti, je tremblais pour votre vie. Avais-je tort, mon ami ? et cette blessure ! . . . Oh ! quand je pense à ce duel, je deviens folle. Chaque goutte de votre sang répandue, me tombe du cœur, et depuis que j'ai vu votre chemise ensanglantée, je regrette encore davantage que vous ne l'avez pas laissé fuir.

— Et savez-vous ce qu'il aurait dit, ce misérable, dit le comte de Monval, en lui saisissant la main, si je l'eusse laissé vivre ? Il aurait dit, Clémence qu'il s'était cru autorisé à vous traiter comme une femme sans pudeur, sans morale, sans conséquence, et à forcer vos hésitations capricieuses par ce guet-apens ! Il aurait dit que j'étais caché dans votre chambre, et que la crainte du scandale m'avait fermé la bouche ! voilà ce qu'il aurait publié à grand bruit, dès le lendemain, pour se venger de votre mépris et de ma lâcheté. Sa mort vous rend l'honneur au lieu de vous l'ôter, et pourtant vous m'accusez de vous avoir perdue !

— Oh ! perdue ! je le suis dit douloureusement Clémence, car lorsque mon mari saura que c'est vous qui l'avez tué, la vérité tout entière lui apparaîtra. Oh ! mon ami, c'est un grand malheur, croyez-moi, et c'est pour cela que je pleure.

— Est-ce moi qui en suis la cause, Clémence ? fit le comte radouci. L'ai-je amené sur votre chemin ? Pourquoi m'avez-vous ordonné cet exil qui vous laissait sans défense ?

— Je pensais n'avoir rien à craindre, puisqu'il était absent.

— Mais, depuis son retour ?

— Votre jalousie ! je savais que vous ne pouviez le voir en face, et d'ailleurs, mon mari. . .

— Où était-il hier ?

— Ne comptez-vous pour rien mon courage ?

— Comptez-le pour ce qu'il vaut, — il n'en sera pas moins vrai que, sans mon retour, la violence aurait triomphé de votre vertu et de vos forces !

— Je serais morte ! . . . et cela vaudrait mieux peut-être.

— Oh ! ne parlez pas ainsi, Clémence, ou vous me désespérerez. Loin de vous ces sombres pensées que je ne veux pas voir pénétrer dans votre esprit. Dieu est juste puisqu'il a puni le coupable et sauvé la victime ! Laissez la paix et le calme descendre dans votre cœur et reposez votre âme fatiguée. Tout ira bien. Votre mari ne saura rien de ce qui est arrivé, je vous en répons. La rencontre a eu lieu loin d'ici, et personne n'en connaît les motifs.

— Mais votre blessure ? ce n'est pas grave au moins !

— Rien, vous dis-je. Elle sera guérie avant son retour, Sans doute, il apprendra bientôt que le baron a été tué en duel, mais il ne connaîtra jamais son adversaire. Cela suffit-il à vous rassurer ?

— Oui, mon ami. Mais ce qui me fait plus de bien encore, c'est que vous ne me parlez plus avec cette amertume et cette colère qui m'ont causé tant de peine !

— Mon amour, Clémence, est ombrageux et s'alarme de tout.

— Est-ce que j'ai mérité vos soupçons ?

— Ce n'est pas votre cœur que je soupçonne, Clémence, c'est votre beauté, qui attire les fâts. Pourquoi garde-t-on un trésor ? Ce n'est pas qu'on craigne qu'il vous échappe, c'est qu'on redoute les voleurs qui le viendraient prendre.

— Veillez donc sur votre trésor, dit Clémence en souriant.

En ce moment, Ursule frappa à la porte.

— C'est le médecin, madame.

— Priez-le de monter, Ursule, répondit Clémence. Vous partez, Ernest ? ajouta-t-elle avant que la bonne fût sortie.

\* — Je retourne à Fontainebleau, répondit le comte ; à demain.

— Adieu, fit-elle.

Le médecin rencontra le comte de Monval au bas de l'escalier.

Les deux hommes se saluèrent.

Le docteur fut tout émerveillé de l'état dans lequel il trouva sa malade. Le pouls était meilleur, la fièvre était moins intense, le mal menaçait de partir presque aussi vite qu'il était venu. Il était philosophe et s'en réjouit. Médecin rare, *rara avis*.

— Quel est ce monsieur que j'ai rencontré tout à l'heure ? dit-il à Ursule, en s'en allant.

— Le comte de Monval, dit celle-ci, un ami du général.

— Et de madame ! pensa le docteur. Je ne l'aurais jamais cru ! enfin ! . . . est-ce qu'il se nomme Ernest ?

— Cela pourrait bien être, répondit Ursule.

— En ce cas, ta maîtresse est guérie, Ursule, dit le médecin en fermant la grille.

### XXXIII

#### LE RETOUR DU GÉNÉRAL

On se rappelle que le médecin du général, effrayé des symptômes alarmants qu'il avait remarqués dans l'état de sa femme, avait jugé convenable d'en instruire au plus vite le mari absent, et de presser son retour. Quelques mots, prononcés par lui, ont suffisamment fait comprendre au lecteur qu'il avait encore d'autres motifs, non moins urgents peut-être, pour écrire à son ami et client, et qu'il avait obéi à la voix de l'honneur autant qu'à celle de la prudence. Car il y avait deux hommes en lui, et si le patricien craignait la responsabilité physique, l'ami repoussait la responsabilité morale. Toutefois, il crut avoir assez fait en indiquant au mari l'un des deux dangers qui le menaçaient, et garda provisoirement le silence sur l'autre. Il est vrai qu'il ne basait ses craintes que sur de simples probabilités, mais nous croyons que s'il eût rencontré le comte de Monval dans la maison, dès sa première visite, et qu'il eût appris en même temps qu'il se nommait Ernest, nous croyons qu'il se fût moins pressé d'écrire. N'a-t-il pas dit tout à l'heure à Ursule que sa maîtresse était guérie du moment que le comte était là ? Dès lors, à quoi bon rappeler le mari ?

Ces médecins sont parfois d'étranges personnages. Leur pensée coupe comme leur bistouri, dans le vif, et pourtant, voyez comme cet honnête docteur s'égarait en attribuant tout le mal à l'homme qui ne s'était occupé qu'à le réparer, tandis que celui dont on n'avait pas même prononcé le nom en était seul l'auteur !

Quoi qu'il en soit, et pour couper court à d'inutiles réflexions, le général Desfossés, fort effrayé à la réception de cette lettre, partit incontinent pour Fontainebleau. C'était le lendemain du duel, le jour même de l'arrivée du Père Sorlin, à Paris, une heure avant sa visite, à la rue du faubourg Poissonnière. En l'apercevant, Jean pensa tomber de son haut. Ursule courut prévenir madame. Chacun tremblait. Car ce brusque retour, qu'aucun message ne faisait prévoir, donnait fort à penser. Clémence surtout fut épouvantée. Dans la position délicate où elle se trouvait, ce qu'il lui fallait d'abord, c'était du repos, puis du temps pour se remettre des chaudes alarmes auxquelles elle s'était vue exposée, et l'absence de celui qu'elle ne considérait plus que comme un juge prêt à lui demander compte de ce qui s'était passé. Et tout d'un coup, sans la prévenir, cet homme, ce juge, ce mari apparaissait terrible comme le châtiment, à ses yeux terrifiés.

Et pas un moment pour reprendre ses esprits ! pas une heure, pas une minute. Pas même le loisir de former des conjectures et de chercher la cause de cette surprise, afin d'en trouver le remède. Car Ursule avait à peine eu le temps de franchir l'escalier et d'entrer dans la chambre de Clémence, pour lui dire à voix basse ces quelques mots : "Madame, c'est le général !" que déjà l'on entendait craquer sur les marches les bottes éperonnées de ce redouté mari. Clémence était couchée et s'assoupissait, bercée par les souvenirs de son entrevue avec le comte, lorsque son oreille fut frappée de ces mots extravagants, qui la firent bondir comme le dénouement d'un cauchemar :

— Madame, c'est le général !

Elle ouvrir les yeux, comme pour se dérober aux douleurs d'un mauvais rêve, et se rassurer contre les visions du sommeil par l'aspect de la réalité ; mais hélas ! elle les referma aussitôt avec épouvante, car la réalité qu'elle cherchait se dressait devant elle, pire que le songe, exilant tous les doutes, brisant toutes les incertitudes. Le général était là,

debout et l'air solennel, au chevet de son lit. Ce qui se passa en ce moment dans le cœur de la pauvre femme, Dieu le sait ! Mais l'angoisse de Clémence dut être terrible, car elle perdit connaissance. Son mari, n'attribuant cette syncope qu'à l'imprévu de son retour, à l'inattendu de sa présence, à la faiblesse de la malade, et n'ayant aucune raison de s'en alarmer autrement, se jeta comme un fou sur les sonnettes pour appeler du secours. Ursule accourut.

— Ah ! monsieur ! s'écria-t-elle, vous avez tué madame !

— Allons, folle, taisez-vous. Vous ne savez pas ce que vous dites. Donnez moi du vinaigre, que je lui frotte les tempes ; ce ne sera rien.

— Oui, monsieur ; oui, général, dit Ursule troublée. Pauvre dame ! dans l'état de faiblesse où elle était, votre vue l'a bouleversée !

— Bouleversée ? Comment cela ?

— Dame, monsieur, vous arrivez comme une bombe, sans qu'on sache pourquoi. C'est bien fait pour rendre madame malade, et lui donner le coup de grâce.

— Ma femme est-elle donc si malade ? fit le général en pâlisant.

Clémence ne reprenait pas encore connaissance, malgré les immersions de vinaigre que lui prodiguait Ursule.

— Ah ! monsieur, nous avons eu bien peur. C'est venu comme un coup de foudre !

— Mais à propos de quoi ?

— A propos de rien, monsieur, de rien du tout, répondit vivement Ursule. Ah ! la voilà qui remue !

— Dieu soit loué ! fit le général, elle revient à elle !

— C'est égal, général, fit Ursule qui avait ses raisons pour vouloir rester seule avec sa maîtresse un instant, afin de s'entendre avec elle sans doute sur la conduite qu'elle aurait à tenir, et les paroles qu'elle devrait prononcer, — si vous m'en croyez, vous descendrez un instant au jardin pour donner à madame le temps de se remettre.

— C'est bon, dit brusquement le général, je n'ai que faire de vos conseils.

— Et voyant sa femme ouvrir les yeux, il lui adressa tendrement la parole.

— Eh bien ! ma chère petite femme, comment te trouves-tu maintenant ?

— Un peu mieux, répondit Clémence d'une voix faible et sans oser lever les regards sur son mari.

— Allons, ça ne sera rien. Tu ne m'attendais pas si tôt, n'est-il pas vrai, et sans doute, en me voyant, la surprise. . . .

— Oui, mon ami, la surprise et la joie aussi, balbutia Clémence.

— C'est ce que je disais au général, ajouta Ursule, pour se mêler à la conversation.

Mais sans doute le général préférait le tête-à-tête, car il la congédia par un "Laissez-nous" qui n'admettait pas de réplique.

— Je m'en vais, monsieur, dit Ursule, mais si madame a besoin de moi, je ne serai pas loin, madame n'aura qu'à m'appeler.

— Allons, c'est bien, fit le général.

— Seulement, je dois prévenir monsieur que le médecin a défendu à madame de causer trop longtemps, et qu'il a prescrit le repos le plus absolu. C'est ma consigne, et je ne veux pas recevoir des reproches, moi.

— Eh ! va-t-en au diable, avec ta consigne, s'écria le général impatienté.

Ursule se retira prudemment, croyant en avoir dit assez pour effrayer son maître sur les conséquences d'un trop long entretien. Mais à peine fut-elle partie, que le mari de Clémence s'installa sur un fauteuil, comme s'il prenait possession de la chambre de sa femme pour un temps indéterminé.

— Que vous est-il donc arrivé, mon ami ? dit, la première, Clémence, effrayée. A quelle cause dois-je attribuer ce retour imprévu ?

— Tu le demandes, chère amie. Voulais-tu donc que je restasse à Paris, quand on m'apprend que tu viens de tomber malade !

— Comment ! vous le saviez ? . . . .

— Sans doute.

— Qui donc vous l'a appris ?

— Le docteur, ce bon docteur qui n'a rien eu de plus pressé que de m'écrire.

— Ah ! c'est le docteur ! fit Clémence un peu rassurée.

— Lui-même, ma chère Clémence. Il paraît qu'il a eu quelques inquiétudes. . . .

— Des inquiétudes ? Sur quoi ?

— Sur quoi ? Sur ta maladie, car la lettre était pressante. Mais je n'avais pas besoin de ses recommandations pour accourir auprès de toi. Dieu merci, je crois que cela va mieux, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, bien mieux, répondit Clémence. Et c'est tout ce qu'il vous disait ? ajouta-t-elle.

— C'est tout. Que veux-tu qu'il me dise encore ?

— Je ne sais, mon ami, mais peut-être attribuait-il mon mal à une cause... qui vous aura alarmé ?

— C'est justement le contraire. Ce qui l'effrayait, ce bon docteur, c'est qu'il ne savait à quoi l'attribuer.

— Ah ! le docteur ne savait... fit Clémence, en respirant plus à son aise.

— Tu n'es pas encore bien forte cependant, reprit le général, puisque ma vue seule a produit sur toi un si terrible effet.

— Je m'attendais si peu, mon ami, à vous recevoir aujourd'hui, balbutia Clémence. Je suis naturellement peureuse, vous le savez, et quand je vous ai vu là près de mon lit... Ah ! je vous l'avoue, je fus bien effrayée.

— Tu m'as pris pour le diable ! hein ? dit le général en souriant.

— Pas tout à fait, répondit Clémence, en essayant de sourire aussi.

— Ou pour le baron peut-être ! ajouta son mari en riant cette fois de tout cœur, car il croyait avoir dit quelque chose de très spirituel, ou du moins de très malicieux.

Clémence devint pâle, à ce trait inattendu.

— A propos, dit-elle, pour détourner l'attention de son mari, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

— Est-elle bonne, ta nouvelle ?

— Excellente, mon ami. Le comte est ici.

— De Monval ! ici, pas possible.

— A Fontainebleau, du moins, ajouta Clémence, car vous pensez bien qu'en votre absence, il ne pouvait s'installer dans la maison.

— Sans doute, sans doute, fit le général devenant tout à coup pensif.

— Il est arrivé avant hier seulement.

— Ah ! de Monval est arrivé avant-hier, pensa le général : c'est singulier. Précisément le jour où ma femme est tombé malade ! Pourquoi donc n'est-il pas venu me voir à Paris ?

— Qu'avez-vous, Georges ? dit Clémence, troublée de le voir réfléchir si profondément.

— Moi ? rien, chère amie. Et tu l'as vu, ce cher comte ?

— Il est venu me voir, répondit Clémence, mais comme j'étais malade...

— Tu n'as pu le recevoir, dit le général en épargnant à Clémence la moitié d'un mensonge.

— Car elle n'eût pas la force d'interrompre son mari sur-le-champ.

— Et le baron ? reprit le mari de Clémence.

— Le baron ! répéta Clémence toute troublée.

— Oui, ce cher baron, l'as-tu vu, lui ?

— Non, fit Clémence.

— Comment ! il n'est pas venu te rendre visite. C'est singulier ! observa cette fois, à voix haute, le général, aussi surpris de l'absence du baron que de la présence du comte. Ah ! c'est tout à fait singulier !

— Ne voulez-vous pas voir votre fils ? demanda Clémence avec un empressement facile à comprendre.

— J'ai déjà embrassé le bambin dans la cour, répondit le général, et si je n'avais craint le bruit qu'il ferait dans ta chambre, je te l'aurais amené. Veux-tu que je dise à Pierre de te le faire monter ?

— Oui, cela me fera plaisir.

Un instant après, le petit Georges grimpait sur le lit de sa mère, qui le bourrait de caresses. Le général assista quelque temps encore à cette scène de famille, puis il sortit de la chambre de sa femme, emmenant avec lui son fils pour la laisser se reposer de tant d'émotions. Il était préoccupé et rêveur, sans savoir positivement pourquoi. Nous éprouvons de ces malaises à l'approche d'un orage. Le médecin revint dans la matinée, mais il

fut muet comme la tombe, et pensa sagement qu'il n'avait plus le droit de se mêler des affaires du général, puisqu'il était de retour. Ainsi, pas un mot ne fut dit de sa rencontre avec M. de Monval, pas une syllabe des paroles dangereuses prononcées par Clémence, pendant son délire. Il n'avait plus désormais qu'un rôle à jouer, celui de médecin, et celui-là devenait des plus faciles, la malade se trouvant en parfaite voie de guérison. Quant au comte, ce fut autre chose. Après la visite du médecin, le général, à qui il tardait de le revoir, vint le relancer à son hôtel. Il lui fallait débrouiller un écheveau des plus compliqués. D'abord, expliquer son retour ; la visite qu'il n'avait pas rendue à son ami, à Paris ; puis, ne pas commettre d'imprudences relativement à son duel avec le baron, et à son entrevue avec Clémence. Le tout fut éclairci de la façon la plus nette, à la satisfaction du général, dont il ne savait pas le séjour à Paris.

— Viens aujourd'hui, lui dit le général, en s'en allant, tu la verras, je l'espère, car elle va beaucoup mieux, Dieu merci !

Grâce à ce concours d'heureuses circonstances, le nuage qui menaçait ces trois têtes s'était dissipé comme par enchantement. Le comte eut le cœur moins chargé d'ennuis. Clémence reprenait ses forces et sa vitalité, avec le calme et le repos. Son mari paraissait le plus heureux des hommes. N'avait-il pas en effet lieu de se réjouir ? Jugez en. Sa femme rétablie, son grade de général obtenu, le comte de Monval, son ami, de retour à Fontainebleau, le baron de Grahn, son protecteur, à Moret. Quand on pense que ce scélérat de Sorlin, cet épicier de malheur allait bouleverser ces trois existences (il ne pouvait plus rien sur le baron, sans cela ! . . .) et qu'il sonnait en ce moment même à la porte du général pour lui remettre cette lettre foudroyante que vous savez ! Maudit homme ! A-t-il donc la mission de se substituer à la Providence et d'être la Fatalité ?

Après le déjeuner, le général fit seller son cheval, et sans prévenir sa femme, s'en fut à Moret, savoir des nouvelles de son ami le baron, dont l'absence prolongée l'inquiétait plus qu'il n'en voulait avoir l'air. Mais il eut beau sonner à la porte du baron, personne ne répondit.

— C'est vraiment extraordinaire ! pensa le général. Est-il donc parti décidément pour l'Italie ? Il est si fou, ce jeune homme ! Mais ce qui mit le comble à sa surprise, et le confirma dans son idée, ce fut qu'en levant la tête il aperçut, attaché par un clou au mur de la propriété, un écriteau qu'il n'avait pas encore remarqué, sur lequel étaient inscrits ces trois mots significatifs : " Maison à louer."

— Décidément, il est parti, pensa-t-il. Mais on prévient les gens, au moins, ne serait-ce que pour leur épargner la course.

Et sans demander plus d'explications, sans songer que les voisins pourraient lui donner quelques renseignements, ne se rappelant pas d'ailleurs, ou n'ayant jamais su que M. Fortin, le propriétaire, celui par conséquent qui avait fait mettre l'écriteau au-dessus de la porte, occupait la maison mitoyenne, il fit demi-tour, et s'en revint chez lui tout décontenancé. Mais, hélas ! le père Sorlin l'attendait dans la salle à manger ! Nous n'avons pas besoin de revenir sur les détails douloureux de leur entrevue. Nos lecteurs se les rappellent sans doute. Le baron était mort, et celui qui l'avait tué, c'était l'homme qui entraît chez le général, son meilleur ami, le comte de Monval ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Cette lettre, cette infâme lettre le disait assez ! Et le silence gardé par les coupables achevait de l'éclairer ! Malédiction ! Le général, dont la tête était prise comme dans un étau, était anéanti ! Pourtant il fallait prendre un parti rapide, instantané, car monter ! lui ! Le général sonna vivement. Le père Sorlin, à moitié mort de frayeur et tout honteux de ce qu'il venait de voir et d'entendre, se tenait dans un coin de la chambre, vint au coup de sonnette.

— Dites à M. de Monval, fit brusquement le général, que je suis sorti, et que madame dort, par conséquent qu'il ait à remettre sa visite.

— Mais, monsieur . . .

— M'avez-vous entendu ? interrompit avec éclat le général.

— Oui, général.

— Allez donc, et plus vite que ça.

Ursule était déjà partie.

— Oh ! mon Dieu, se disait-elle, est-ce qu'il saurait quelque chose ?

Elle s'acquitta fidèlement de sa commission, en y mettant toutefois plus de formes que son maître. Le comte ne sourcilla pas, remonta tranquillement à cheval, et s'éloigna sans hasarder la moindre observation. Grâce aux circonlocutions embarrassées d'Ursule, il comprit bien qu'on le congédiait. Aussitôt qu'il l'eut vu s'éloigner, le mari de Clémence parut retrouver le calme, et respirer plus librement. Mais en apercevant le père Sorlin toujours immobile dans son coin, comme un lièvre effarouché, sa surprise fut extrême. Il l'avait oublié.

— Ah ! vous êtes là, dit-il ; eh bien, qu'attendez-vous ?

— Moi ! rien, fit l'épicier en tremblant.

— Alors fichez-moi le camp, pas accéléré, et surtout pas un mot de ce qui vient de se passer, ou je vous coupe les oreilles, entendez-vous ?

— Oh ! soyez tranquille, répondit Sorlin, en se sauvant, sans demander son pourboire, soyez tranquille.

## XXXIV

## LA MAIN D'UN ENFANT.

Le général Desfossés, resté seul, alla s'enfermer dans son cabinet. Il lut et relut cent fois de suite la lettre du baron, et toujours avec une douleur plus grande, avec une colère plus menaçante.

— Oh ! je suis maudit, murmurait-il, et déshonoré ! La lettre est claire, et c'est un dernier service que ce pauvre baron a voulu me rendre, et qu'il a payé de sa vie ! Les infâmes ! L'honneur de ma maison ! Il les aura surpris sans doute, et l'on n'attendait que mon absence pour se revoir ! A présent, tout s'explique, tout, l'absence et le retour de cet homme. L'absence par la crainte, le retour par l'espoir ! Et dire que voilà plus d'un an que cela dure ! et que je m'endormais dans une confiante sécurité ! Les misérables ! Se jouer d'un vieillard ! Oh ! malheur à lui ! malheur à elle !

Le général ouvrit la fenêtre. Il appela le petit Georges, qui jouait dans les allées et quitta sa brouette pour accourir vers son père.

— Oh ! viens, mon Georges, viens dans les bras de ton pauvre père, dit le général en le serrant sur son cœur et le couvrant de baisers ardents.

— Tu me fais mal, papa, cria l'enfant.

— Ange adoré, murmurait le général, les larmes dans les yeux, tu aimes bien ton père, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, et maman aussi, répondit Georges.

Sa mère ! ! . . . pauvre enfant !

— Tiens, tu pleures ! dit Georges. Tu as donc du chagrin toi ?

— Oui mon Georges, ton père a du chagrin.

— Maman aussi a pleuré l'autre jour, dit Georges.

— Ah ! ta mère a pleuré ! Sais-tu pourquoi ? demanda le général, en prenant son fils sur ses genoux.

— Ah ! voilà, papa, elle avait du chagrin, comme toi.

— Et pourquoi ? Georges.

— C'est mon bon ami qui l'avait grondée.

— En es-tu sûr ? dit le général en pâlisant.

— Que t'es bête ! puisqu'il était dans sa chambre, nà !

— Et toi aussi, Georges ?

On ! non, moi, je faisais du bruit, maman m'a renvoyé.

— Oh ! je comprends ! murmurait le général ; l'enfant les gênait.

Et son poing se fermait avec fureur.

— Méchant ? dit l'enfant ; je veux m'en aller, moi.

— Tout à l'heure, Georges ; reste encore avec moi.

— Et tu me donneras le coffret ? demanda le petit Georges.

— Le coffret ! fit le général, en ouvrant de grands yeux.

— Moi, je veux le coffret, et voilà, répéta l'enfant, en prenant des airs boudeurs.

— Quel coffret ? demanda le père.

— Tu sais bien papa, la boîte à maman.

— Ah ! la boîte !

— Où elle met les lettres de bon ami Tu me le donneras, dis ?

— Et cet enfant sait cela ! s'écria le général, hors de lui, en se levant brusquement et c'est devant lui qu'elle lit les lettres de cet homme ! Oh ? mon Dieu ? c'est votre main qui se montre dans cette révélation. Cette malheureuse a déshonoré son enfant. Son enfant la déshonore ! . . . Votre justice est éternel !

En prenant l'enfant dans ses bras, en lui recommandant de se taire, il se dirigea vers la chambre de sa femme. Le général entra. Clémence dormait. Sa respiration égale et douce indiquait le calme de son sommeil,

— Dors, misérable ! murmura le général, en attendant le châtiment.

Et s'approchant de son lit avec fureur :

— Oh ! j'ai envie de l'étrangler devant son fils !

— Méchant ! murmura Georges.

Clémence fit un mouvement.

— Chut ! fit le général, en s'écartant du lit de sa femme, à pas lents Et tout en marchant vers l'armoire à glace, que le petit Georges appelait, lui, l'armoire en verre, il murmurait entre les dents :

— Non, lui d'abord—elle ensuite. Pas de vengeance. Justice ! Et c'est avec ces lettres que je les jugerai.

Il ouvrit doucement l'armoire, et ne vit rien.

— Là, dit l'enfant, en montrant du doigt un tiroir fermé.

— Pas de clef ! dit le général, comment faire ?

— Maman l'a sous l'oreiller, dit Georges à voix basse.

— Ah ! fit le général, tant pis, si elle s'éveille.

Il retourna vers le lit, glissa sa main sous le traversin, et saisit furtivement un trousseau de clefs. Plus heureux de tenir sa vengeance qu'un autre de trouver le bonheur, il se dirigea de nouveau vers l'armoire restée ouverte, et trouva bientôt la fatale clef. Il ouvrit le tiroir, et le premier objet qui frappa sa vue fut le coffret d'érable. Seulement, lui aussi, n'avait pas sa clef dans la serrure.

— Il n'importe, dit le général, je saurai bien l'ouvrir.

Il se saisit du coffret précieux, referma l'armoire à glace, et replaça le trousseau sous le traversin. Mais il ne put le faire assez adroitement pour ne pas réveiller Clémence qui entr'ouvrit les yeux . . .

— Ah ! c'est vous, mon ami, dit-elle.

— Oui, c'est moi, répondit le général sans se troubler. Je venais voir si tu dormais. Ne te dérange pas, nous nous en allons.

Clémence referma doucement ses yeux appesantis et reprit son sommeil.

— Elle dort ! pensait le général en se retirant, elle dort comme une honnête femme, la malheureuse !

### XXXV

#### LE COFFRET D'ÉRABLE

Rentré dans son cabinet, le général Desfossés se laissa tomber sur une chaise, accablé de douleur, non moins qu'altéré de vengeance. Il tenait le coffret mystérieux dans sa main, et semblait hésiter, avant d'en forcer la serrure. Mais le petit Georges, qui avait son idée fixe, comme tous les enfants, revint aussitôt à la charge, et commença à crier de plus belle qu'il voulait la boîte.

— Tu vas me la donner, dis, répétait-il, tu vas me la donner, papa.

— Oui, tout à l'heure, mon ange, lui dit le général, en cherchant à repousser la main de l'enfant.

— Non, tout de suite, répliqua Georges, en se mettant à pleurer. Je la veux, moi, la boîte.

— Allons, ne pleure pas, la voilà.

Et il lui donna le coffret, pour avoir la paix et faire cesser ses larmes.

L'enfant s'en saisit avec joie, et son premier mouvement fut de s'enfuir à l'autre bout de la chambre, de peur que son père ne le lui reprit. Puis, il employa toute sa frêle énergie et ses petites forces à tâcher d'ouvrir la méchante boîte, qui restait toujours fermée. Son père le regardait faire, pensant pourtant à autre chose, et l'on eût dit que son œil

courroucé s'enfonçait dans l'érable, pour y lire sa destinée. Tout à coup, Georges, à bout de patience, et ne pouvant réussir dans ce qu'il désirait, prit le coffret de ses petites mains et le jeta violemment contre le mur. Si l'enfant n'avait pas de grande forces, le petit coffret n'avait pas beaucoup de solidité, car il se brisa du coup, et les papiers qu'il renfermait tombèrent pêle-mêle sur le parquet, avec les débris du sanctuaire où Clémence les mit à l'abri de tout regard profane. Georges battit des mains et poussa de grands éclats de rire. Il était bien heureux ! Son père, lui, pâle et défait, se leva en bondissant, courut vers son fils, l'enleva brusquement dans ses bras, comme s'il eût voulu l'étouffer, et se précipita vers la porte, malgré les cris de l'enfant effrayé qui se tordait et pleurait.

— Pierre, dit le général quand il fut sur le palier, emmenez cet enfant.

Et refermant la porte de son cabinet, il se jeta sur les papiers épars, avec la joie d'un sauvage qui voit son ennemi mort, où plutôt avec la douleur d'un homme qui sent crouler sa vie avec son bonheur. Ces papiers, c'était les lettres que le comte de Monval adressait à Clémence. Le général saisit avec rage ces témoignages irrécusables de l'infidélité de sa femme, qu'il n'avait pas voulu laisser toucher à son fils, et décidé à boire le calice jusqu'à la lie, il les lut avec avidité, l'une après l'autre. Certes il fallait du courage ! Car chaque lettre lui enfonçait un poignard dans le cœur, chaque mot d'amour était une insulte jetée à la face du vieux soldat, une souillure de boue sur son nom, une tache sans remède sur son honneur, une année rayée de sa vie !

Oh ! Clémence ! Clémence ! que t'ai-je fait pour me tromper ainsi ? s'écria le général, quand il eut fini sa cruelle lecture, vingt fois reprise, malgré l'angoisse toujours plus terrible qu'elle lui faisait éprouver. Toi en qui j'avais mis toute ma confiance de soldat et de mari, toi que je respectais comme une sainte, que j'aimais comme une fille adorée, quel infernal démon t'a poussée à me déshonorer si lâchement ? Faut-il donc que je te maudisse ! car je n'aurai jamais la force, non, jamais, de t'immoler à ma colère et à ma vengeance ! J'ai promis à ton père, mon brave compagnons d'armes, que tu serais heureuse ! Et je t'épargnerai du moins le châtimement que tu as mérité. C'est ce misérable que j'appelais "mon ami", ce traître qui t'a séduite, abusant de ta jeunesse et de ton inexpérience sans doute, c'est lui que je tuerai ! Infamie ! croyez donc à la vertu, à l'honneur, à l'amitié ! Fantômes ! sottises ! stupidité ! Des mots, rien que des mots ! Mais la vengeance, le sang, voilà des choses réelles du moins, et qui ne me tromperont pas ! Mais elle, que deviendra-t-elle, privée de celui qu'elle aime ? Ah ! çà, suis-je fou ? La malheureuse m'a déshonoré et je compatis à ses douleurs ! Et je pleure avec elle son séducteur ! et je m'intéresse à ses trahisons ! Oh ! vieillesse ! vieillesse ! caducité ! enfance . . . qui me l'eût dit, il y a trente ans, qu'il viendrait un jour où l'on m'insulterait dans ce que j'ai de plus sacré, dans mon honneur, et que ma main essuierait les larmes qui coulent de mes yeux, au lieu de tenir une épée vengeresse ! Pourquoi ne suis-je pas tombé à côté de toi, Durand, mon vieil ami, sous les murs de Constantine ! Eh bien ! non, il vaut mieux que je vive, car je me sens la force de punir le coupable, et je le punirai. Il a tué ce pauvre baron, cet honnête homme qui veillait sur mon trésor et venait sans doute de surprendre leurs secrets. Je le vengerai, moi, ou Dieu ne serait pas juste.

Tout en raisonnant de la sorte, le général songea que si le comte de Monval avait écrit à Clémence, sa femme devait avoir répondu au comte. Cette pensée, qu'il n'avait pas eue encore, le troubla singulièrement, et acheva de le désespérer. Il résolut d'aller chercher lui-même ces preuves de son déshonneur et de forcer le comte à les lui rendre ou à les anéantir devant lui.

— Du moment, se dit-il, que je suis bien décidé à ne pas punir la perfide, et à l'abandonner à ses remords, il est inutile que je l'instruise de mes desseins. Non, je ne veux pas même qu'elle sache que je connais sa trahison, et que j'ai eu pitié d'elle. Tout se passera entre le comte et moi, secrètement et sans bruit. Ce n'est pas un fanfaron, et je sais qu'il gardera le silence. De cette façon rien ne transpirera. Si je meurs, tout est dit, si c'est lui qui succombe, aucune trace ne survivra de mon déshonneur, et le secret sera enseveli dans la tombe avec le coupable. S'il refuse, oh ! qu'il ne refuse pas ! car alors ma colère me pousserait à des extrémités terribles, je serais capable de l'assassiner ! Mais non, je le connais, il me les rendra ! Quant à sa complice, eh ! bien, un jour plus tard, dans quelques années, quand le temps et mes soins auront réussi à lui faire oublier le passé, je lui dirai ce que j'ai fait. Elle me pardonnera ! Aujourd'hui, dans l'état où elle se trouve,

ce serait la tuer. Et je veux qu'elle vive, moi, car je l'aime encore, oh ! oui, plus que jamais ? Malheureux que je suis ! ! . . . Une heure après, le général se rendait chez le comte de Monval, logé à Fontainebleau, comme on le sait. Il avait caché dans la poche de sa redingote un pistolet à deux coups. Le comte l'attendait. Non qu'il crut que le mari de Clémence savait tout, mais un de ces pressentiments qui vous trompe rarement et vous arrivent en foule sur la route du malheur, lui disait que depuis la veille il s'était passé quelque chose d'inusité à la petite maison blanche. Le retour du général lui avait d'abord paru fort étrange. Rien ne l'annonçait, aucune raison ne le nécessitait. Il n'avait pas écrit à sa femme pour la prévenir, et devançait l'heure et le jour où il était attendu, tandis que, d'un autre côté, Clémence malade ne pouvait l'avoir rappelé ; surtout, se disait le comte, depuis que moi-même j'étais de retour auprès d'elle. Le général avait-il donc appris par quelqu'un que le comte de Monval venait de quitter Bade ? Avait-il soupçonné que le but de son voyage était Fontainebleau ? Et, dans ce cas, n'avait-il pas conçu quelque ombre de sa présence chez lui ? Cependant la réception que lui avait faite le mari de Clémence avait été chaude et des plus cordiales.

Était-ce un piège pour les aveugler ? Il n'y fallait pas songer, car le général était d'un caractère trop brusque et trop franc pour user de ces roueries, pas assez fin d'ailleurs pour les concevoir. S'il eût su quelque chose, il l'eût dit sans reticences. Ce n'était pas un Judas pour donner des baisers de mort, et les poltrons seuls s'embusquent dans les ruelles pour vous égorger. Puis, qui donc l'eût instruit ? Le baron ! Ah ! le baron ? Mais non ; M. de Grahn était gentil homme, et trop intéressé lui-même à tenir éloigné le mari, et à endormir ses soupçons, s'il en avait eus, pour qu'on le put croire capable d'une action pareille, car, à son point de vue, ce devait être plus qu'une déloyauté, c'est-à-dire une sottise. Or, la maison blanche était solitaire. Clémence ne recevant pas de visites, personne ne pouvait deviner ce qui s'y passait.

Si donc le retour inopiné du général l'avait inquiété, le comte de Monval se vit bientôt forcé de chercher ailleurs des raisons plus sérieuses à donner à son esprit dévoré d'inquiétude. Il y avait bien ce fatal duel, cette mort du baron, mais, encore une fois, si le général en avait eu quelque connaissance, du moins ignorait-il le nom du meurtrier. Qui serait venu le lui dire ? L'affaire s'était passée à Melun, dans un pays où ni l'un ni l'autre ne connaissaient âme qui vive, avec l'assistance d'officiers casernés dans la ville même, gens d'honneur qui se seraient bien gardés, de peur d'accident, de dire un nom qu'il avait confié à leur discrétion religieuse, même à leurs plus chers amis.

Cependant il s'était passé certainement quelque chose. Le comte y revenait toujours, et plus son esprit y songeait, plus il se confirmait dans cette certitude. Comment croire en effet qu'on ne l'avait pas congédié sous un prétexte absurde et grossier, celui de l'absence du général, du sommeil de sa femme, lorsqu'il était venu quelques heures auparavant leur rendre visite ? N'avait-il pas deviné l'embarras d'Ursule ? N'avait-il pas vu les rideaux du cabinet s'agiter furtivement ? Il n'était pas possible de s'abuser ; on l'avait, tranchons le mot, mis à la porte comme un valet infidèle, comme un perfide ami. Il s'était donc passé quelque chose ; mais quoi ? Voilà ce qu'il ne pouvait deviner, voilà ce qu'il n'osait approfondir. Car il entrevoyait, au fond des découvertes qu'il pourrait faire, un abîme sans fond, un précipice sans issue.

## XXXVI

## LE JUSTICIER.

Néanmoins il attendait le général. Celui-ci avait en entrant un visage pâle et grave, qui n'annonçait rien de bon ; et comme le comte était un homme de tact et de goût, il eut le bon sens, dès qu'il s'en aperçut, de lui épargner ces banals compliments d'ami, qui sont la marque de la faiblesse et l'hypocrisie. Ce fut donc avec tristesse, mais du ton d'un homme résolu à tout entendre et à reculer devant rien, qu'il dit au général d'un ton calme et poli :

— Vous avez à me parler, général ; je suis à vos ordres.

— Monsieur, lui répondit le général, en s'assurant d'un regard qu'ils étaient seuls, vous devinez sans doute quel est le but de ma visite ?

— Non, général, dit le comte, qui ne pouvait s'aventurer de gaieté de cœur dans cette voie périlleuse, et, d'ailleurs n'avait que des soupçons sans base ; mais je vous vois l'air

grave et préoccupé, vous venez me trouver chez moi, aujourd'hui, pour la seconde fois ; je pense qu'il s'agit de quelque chose de sérieux, parlez donc. Je ne puis que vous répéter ce que je vous disais tout à l'heure, je suis à vos ordres. Qu'avez-vous à me dire ?

— Quoi ! vous ne le devinez pas !

— Nullement, général.

— Il s'agit pourtant de quelqu'un qui vous intéresse vivement.

— De qui donc, je vous prie ?

— De ma femme ! monsieur.

— De votre femme ? répéta le comte, et tout bas, il ajouta : de Clémence !

Puis son esprit, se reportant tout à coup vers sa bien-aimée, la lui montra malade, en proie à la fièvre, telle qu'il l'avait vue naguère. Il s'imagina que Clémence était morte, que le général ne savait rien, et que sa visite n'avait d'autre but que de lui apprendre cette douloureuse nouvelle.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il, serait-elle plus malade . . . , morte ?

— Plût à Dieu ! dit le général.

— Je dis, reprit froidement le mari de Clémence, qu'il vaudrait mieux qu'elle fût morte que . . .

— Achevez vous-même ma pensée, répondit le général en lui tendant la lettre du baron.

Le comte prit dans ses mains la fatale lettre, regarda le général qui, d'un signe impérieux, lui commanda de lire, et obéit. Ce fut un coup de foudre. Le comte s'attendait à tout, excepté à cela. Il avait entrevu des soupçons faciles à dissiper, et non la trahison qui fixait éternellement ces soupçons.

— Vipère ! murmura-t-il en froissant la lettre, je t'ai écrasée trop tard !

— Prenez garde, monsieur, dit le général, vous avez si bien l'habitude de disposer de ce qui ne vous appartient pas, que vous oubliez que cette lettre est à moi ; vous ne pouvez donc toucher à rien sans le gâter ?

Confus de ce sang-froid, le comte reçut les sacarnes du général en plein visage, sans oser y répondre. Il eût préféré sa colère et vingt soufflets. Mais la honte l'accablait, et la lettre passa de nouveau dans les mains du mari outragé, sans que M. de Monval eût prononcé une seule parole.

— Si j'étais un jeune homme bouillant et plein d'ardeur, comme vous, continua le général en remettant tranquillement la lettre froissée dans ses premiers plis, la chose, vous le pensez bien, se serait passée autrement. Il y aurait eu de ma part des récriminations, des cris, des injures, des insultes, de ces insultes qui ne s'effacent jamais . . .

Le comte fit un mouvement qui indiquait son trouble extrême, mais son interlocuteur ne parut faire aucune attention.

— De votre part, sans doute, de la colère, de l'indignation, du bruit, du scandale ! . . .

Eh ! mon Dieu ! la jeunesse est si charmante dans ses folies, que ce scandale même lui sied à merveille ; puis ces sortes de choses ont besoin d'être ébruitées. Cela pose bien un homme et assure son avenir. Ah ! le galant homme ! Ah ! l'honnête homme ! C'est un concert d'éloges ! un hymne ! un cantique ! Quelle discrétion ! quel amour ! Le mari, lui, au contraire, assume sur sa tête toute la honte, toute l'infamie, tout le déshonneur. Si c'est une mauvaise tête, un homme de cœur, un brave à tous poils, et que la colère lui suggère la sottise de tirer vengeance de l'infâme qui l'a déshonoré, en lui cherchant querelle, il n'en sera guère plus avancé, ma foi. Qu'il tue le séducteur, toutes les femmes le pleurent, ce héros, la sienne, la première ; qu'il soit tué, peut-être lui épargnera-t-on le mépris et le ridicule, faute de pouvoir le lui témoigner, mais tout le monde rira de l'aventure et félicitera la veuve consolée. Voilà le monde comme il va, la société telle que vous la faites. C'est du propre ! et je vous en fais mon compliment.

Le comte de Monval écoutait le général avec une telle impassibilité, qu'on aurait juré que ce n'était pas à lui que ce discours était adressé. C'est qu'il écoutait sans entendre, enfoncé dans les plus sombres réflexions, et plein d'épouvante les résultats que devait avoir pour lui cet entretien, et de celui que pouvait avoir eu déjà pour Clémence une si terrible découverte ! Il aurait entendu et compris d'ailleurs, que nous ne savons trop ce qu'il eût pu répondre à de si justes reproches, écrasé qu'il était par la honte et la douleur. Le général, tout occupé de son poème conjugal, continua de plus belle :

— Moi, monsieur, je ne veux pas de bruit, pas de scandale, car j'ai des cheveux blancs et je penche vers la tombe, où vous me précipitez tout vivant, sans pudeur ni

pitié, de vos mains criminelles. Non, je ne veux pas de scandale, car, après moi je laisse sur cette terre un fils, un enfant, bien à moi celui-là, puisque je ne vous connaissais pas encore, quand Dieu me l'a donné ; un enfant qui portera mon nom, et à qui je veux le léguer sans tache, m'entendez-vous ? Donc, il faut que cette affaire se termine doucement, entre nous, et que la honte n'en rejaillisse sur personne, ni sur le père, ni sur le fils !

— Mais c'est une infamie ! s'écria le comte, violemment ému des dernières paroles du général, et qui, malgré le calme contenu avec lequel il les avait prononcées, devina l'extrême angoisse du père et son martyr. Cette lettre est l'œuvre d'un lâche, c'est une calomnie !

— Allons donc ! riposta aussitôt le général. vous l'accusez, maintenant, ce gentilhomme qui ne peut se défendre et m'a rendu le service de m'ouvrir les yeux trop longtemps fermés par une aveugle confiance !

— Mais je vous jure, général . . . balbutia le comte, troublé jusqu'au fond de l'âme, car il ne savait pas mentir.

— Épargnez-vous un mensonge ! interrompit le général, je ne vous croirai pas. Le baron m'a dit la vérité, monsieur, et c'est parce que vous le saviez homme à me la dire que que vous l'avez tué ! . . .

— Quoi ! vous savez ! . . .

— Je sais tout, vous dis-je. N'essayez pas une défense inutile.

— Mais je vous affirme, général, répondit le comte, se rattachant encore à l'espoir que le général n'avait pas d'autre preuve de sa culpabilité que la lettre du baron, que si quelqu'un en voulait à l'honneur de votre maison, comme cet homme a osé l'écrire, c'était lui et non pas moi. Je vous affirme que si je l'ai tué, ce lâche, c'est qu'il avait sur votre femme des vues coupables et que j'en avais la preuve ! Ecoutez-moi jusqu'au bout, je vous en conjure, au nom de l'amitié que vous avez toujours eue pour moi, au nom de mon père, votre ami, votre compagnon d'armes, dont j'invoque ici la mémoire.

— Parlez, monsieur, je vous écoute, dit le général. Il me plait de voir jusqu'où vous poussez l'impudence !

— Ah ! traitez moi comme il vous plaira, répondit vivement le comte, peu m'importe. Accablez-moi d'injures, je n'y répondrai pas. Ce que je veux, c'est vous convaincre, et j'y parviendrai.

Le général souriait étrangement, mais il ne répondit pas.

— L'autre soir il y a de cela quelques jours, vos reproches m'ont tellement troublé l'esprit, que je perds la mémoire : — mais c'était, je crois, le jour de mon arrivée dans ce pays, oui, le même. Eh bien ! j'ai surpris cet homme . . .

Il s'arrêta

— Où cela ? demanda le général, étonné de cette hésitation.

— Escaladant le mur de votre jardin, reprit le comte. Je vous croyais ici, et je venais vous rendre visite. Le baron, surpris par moi en flagrant délit d'escalade, me provoqua. Nous nous battîmes et je le tuai. Mais pour se venger, sans doute, et rejeter sur moi d'injustes soupçons, il vous a écrit cette lettre avant de se battre.

— Et vous croyez que j'ajoute foi à cette fable ? demanda le général.

— C'est la vérité, je vous le jure.

— Ne raillez pas, monsieur, ne raillez pas ; aussi bien, je ne suis pas d'humeur à supporter plus longtemps cette mauvaise plaisanterie, et d'un mot je vais vous confondre.

— D'un mot ? fit le comte, qui se sentait instinctivement perdu.

— Tenez, monsieur, fit le général en déboutonnant sa redingote, dans la poche de laquelle le comte put voir le pistolet qu'il y avait caché, et qu'il posa tranquillement sur la table, pour montrer qu'il n'avait pas l'intention d'agir en traître ; tenez, monsieur, connaissez-vous ces lettres ?

Et, de la même poche, il tira une liasse de papiers qu'il éparpilla sur la table.

— Mes lettres ! murmura le comte, éperdu.

— Ah ! vous ne niez plus à présent, dit le général. Devant l'évidence, vous vous taisez ; à la bonne heure. A votre place, pourtant, je chercherais encore quelque bonne histoire à débiter à ce benêt de général, quelque conte bien plaisant. Quoi ! rien ! Vous vous taisez, monsieur le comte ! Vous reconnaissez donc votre écriture ? Pourquoi ne pas les attribuer à ce pauvre baron, ces lettres ? Il a bon dos, pourtant ! et vous le chargez vigoureusement tout à l'heure.

— Tout est fini ! murmurait le comte.

— Allons, monsieur, terminons, dit le général, et faites votre devoir.

— Qu'exigez-vous de moi ? demanda le comte en courbant la tête.

— Que vous me rendiez sur-le-champ les lettres que ma femme vous a écrites, en réponse aux vôtres.

— Qu'en voulez-vous faire ? demanda le comte.

— Que vous importe ? Vous m'interrogez, je crois ? dit le général d'un ton menaçant.

— Oui, je vous interroge, fit le comte, et j'en ai bien le droit. Ces lettres sont à moi, c'est mon bien, c'est ma vie . . . et je ne veux pas qu'il en soit fait un cruel usage.

— Qu'entendez-vous par là, s'il vous plaît ?

— J'entends, général, que si c'est pour vous en faire une arme terrible contre une femme plus imprudente que coupable, que vous les demandez, ces lettres ; si c'est pour la faire rougir de ce que vous appelez sa honte, et pour la tuer par ce supplice barbare, je ne vous les donnerai pas.

— Monsieur ! vous allez me restituer ces lettres ; sinon.

— Oh ! pas de menaces, général, car votre colère se briserait, impuissante, contre ma volonté.

— Vous allez me rendre ces lettres sur-le-champ, répéta le général.

— Jamais ! jamais ? fit le comte résolument.

— Prenez garde de me pousser à bout, dit le général, en portant sa main sur son pistolet ; ces lettres entre vos mains, c'est ma honte, c'est le désespoir et le déshonneur de toute une famille ; prétendre les garder un instant de plus, serait le comble de l'infamie !

— Général !

— Oui, le comble de l'infamie, monsieur, répéta le général, car se serait me faire croire que vous prétendez vous en faire vous-même un trophée scandaleux ; et, moi vivant, cela ne sera pas.

— Ah ! c'est cela qui vous inquiète, général ? répondit le comte. Eh bien ! vous avez raison d'exiger de moi ce sacrifice. Qu'il s'accomplisse donc, car s'il est vrai que ma conscience me défend de vous rendre ces lettres, je reconnais aussi qu'elle m'interdit désormais de les garder. Je suis prêt à les auéantir en votre présence, et la flamme de cette bougie en fera justice. Il me suffit que votre femme ne puisse en rougir devant vous, sachant que vous les auriez lues !

— Faites, dit le général, je n'en demande pas davantage.

— Êtes-vous satisfait ? dit le comte, quand ce sacrifice fut tout à fait consommé.

— Si vous me jurez, demanda le général, en montrant du doigt les cendres blanches éparpillées sur le parquet, que tout est là . . .

— Je vous le jure !

— C'est bien.

— Et maintenant vous n'avez plus d'armes contre elle !

— Vous vous trompez, répondit le général. Il m'en reste encore, mais je ne veux pas m'en servir. En voici la preuve.

En parlant ainsi, il rassembla les lettres du comte, et les approcha à son tour de la bougie toujours allumée.

— Que faites-vous demanda le comte surpris.

— Vous le voyez, je brûle vos lettres. Tenez, voici celle du baron de Grahn, que je brûle aussi. Accusations prouvées, tout est anéanti. Comme vous le disiez tout à l'heure, je suis désarmé.

— Ah ! merci, général ; vous êtes le plus noble des hommes, et j'ai honte d'avoir pensé que vous vouliez vous venger d'elle !

— Quoi ? moi ! monsieur, répondit le général, me venger d'une femme ! Pour qui me prenez-vous ? La mère de mon fils, de mon bien-aimé Georges ! j'aurais songé à la punir ! Quelle triste opinion vous avez de vos semblables ! Que Dieu lui épargne les remords et je serai content !

— Mais ces lettres disparues, enlevées, arrachées peut-être ? . . .

— J'y pourvoirai, monsieur, et je vous répète que ma femme est à l'abri de toute vengeance, de tout reproche de ma part. Mais vous, monsieur, qui m'avez perfidement ravi la joie, l'honneur de ma maison ; vous qui m'avez fait le plus ridicule et le plus mal-

heureux des hommes, c'est vous que je veux punir, c'est de vous que je veux me venger, et je vous atteste que vous avez désormais en moi le plus implacable ennemi, aussi vrai qu'hier encore j'avais pour vous les sentiments et l'affection d'un père.

— Général ! balbutia le comte.

— Voici comment j'entends terminer cette affaire, monsieur, et cette fois, du moins, j'espère que vous ne ferez aucune objection à mes propositions. Demain, nous nous rendrons, au point du jour, dans la forêt de Fontainebleau, à la *Roche qui pleure*, sans témoins, avec un fusil de chasse pour arme. On dira que nous allions dans les environs chasser chez quelque ami, pas autre chose, et qu'un malheureux accident a rompu la partie. Le public n'ira pas plus loin.

Nous nous battons à cinq pas, plus près même, le canon sur la poitrine ; on ne peut se manquer. Le reste à la grâce de Dieu.

— Oh ! c'est épouvantable ! dit le comte, en se cachant la figure dans les mains.

— Moins épouvantable pourtant, monsieur, répondit froidement le général, que de m'avoir pris l'honneur, que d'avoir flétri votre ami !

— Et vous croyez que je consentirai ?

— A me tuer ? Parbleu ! fit le général, quand ce ne serait que pour épouser ma veuve ! Mais Dieu est juste, et vous châtiera à son tour.

— Oh ! malheureux que je suis ! s'écria le comte, en se précipitant vers le pistolet placé sur la table, pour se faire sauter la cervelle.

— Si vous faites cela, dit vivement le général, en lui saisissant le bras, vous êtes le plus lâche et le plus misérable des hommes, et j'irai vous maudire jusque dans votre tombe.

— Laissez-moi . . . murmura le comte épouvanté.

— Votre vie m'appartient, monsieur, c'est à moi de la prendre et vous m'escroquez ma vengeance !

— Oui, vous avez raison, dit le comte, en lâchant l'arme, dont le général s'empara à son tour, et je vous appartiens. Disposez de moi comme vous l'entendez.

— Ainsi c'est convenu ?

— C'est convenu.

— Demain, au point du jour, à la *Roche qui pleure*.

— J'y serai.

— Sans témoins ?

— Sans témoins.

— Et vous prendrez votre fusil ?

— Je le prendrai, répondit le comte avec un étrange sourire, et je vous donne ma parole de ne pas attenter à ma vie d'ici à demain.

— Je l'accepte, et je pars satisfait, dit le général. Adieu, monsieur.

— Adieu, général.

— Mettez vos affaires en ordre, dit le général, en se retirant, car je crois en Dieu.

— Et moi aussi, répondit le comte, et vous serez bien vengé.

Mais le général ne l'entendit pas. Il était déjà sorti.

— Il a raison, ce vieillard, se dit le comte de Monval, ma vie lui appartient, et c'est bien le moins que je la lui donne ! Mieux vaut mourir de sa main que de la mienne, puisqu'il faut mourir !

### XXXVII

#### LE COMTE DE MONVAL ESSAIE DE JUSTIFIER CLÉMENCE ET RISQUE DE LA COMPROMETTRE D'AVANTAGE.

Ce fut en effet cette soudaine pensée, qu'il fallait mourir, qui fit tomber des mains du comte de Monval le pistolet du général, et le décida à souscrire sur-le-champs à toutes conditions imposées par cet homme, qui se croyait si profondément outragé ; car si, aux yeux du comte, l'outrage n'existait pas, si la pureté de l'amour qu'il avait voué à Clémence purifiait la complication morale de cet acte, en amoindrissant sa propre faute, il n'en est pas moins concevable qu'à ceux d'un mari, le crime était entier et sans excuse. Essayer de faire entendre raison, sur ce chapitre, au vieux général, était insensé. On lui aurait mis sous les yeux les lettres de Clémence, toutes les preuves de son innocence relative et de sa généreuse lutte contre une irrésistible passion, qu'il eût haussé les

épaules, comme il l'avait fait, en parcourant celles du comte. Et nous ne disons pas qu'il aurait eu tort. D'ailleurs ces lettres mêmes n'existaient plus. Il fallait donc mourir ! On ne peut croire que, malgré les sarcasmes du général, le comte de Monval se soit flatté de tuer en duel son vieil ami et d'épouser ensuite sa veuve. Non, mille fois non. Cette supposition infâme lui avait tellement fait horreur, qu'il n'avait trouvé qu'un moyen, c'était de se brûler la cervelle. Si le comte n'avait pas accompli sur-le-champ cet acte résolu, c'est qu'il se condamnait irrévocablement à offrir au général sa vie, et à se faire assassiner volontairement pour s'épargner le suicide. Il est facile, dès lors, de comprendre pourquoi, sans objection, sans hésitation même il accepta ce duel fantasmagorique, qui n'était en réalité qu'une sanglante boucherie, un acte désespéré du mari de Clémence.

Oui, cette rencontre aurait lieu, oui, les canons de leurs fusils s'appuieraient sur leurs poitrines, mais il n'y aurait qu'une victime, et cette victime ce serait lui, le comte. Il suffirait, pour cela, de recevoir dans le cœur la balle du général, sans tirer. C'est ce qu'il ferait. Une si noble résolution ramena le calme dans l'esprit du comte. L'incertitude et l'embarras, la honte et le remords, tout disparut dans le nuage brillant de son expiation volontaire. Le général avait été outragé, il lui demandait sa vie ; le comte la lui donnait. L'amitié profanée tenait sa vengeance. Ce dévouement exagéré satisfaisait même l'orgueil généreux du comte de Monval. Par sa mort, il rendait le repos à celle qu'il adorait si follement et comblait le service qu'il lui avait rendu, en la délivrant des entraves d'une passion sans issue, dégagée des pièges de son cœur, et, libre de toute honte, de tout lien, rentrerait dans la vie sociale, la fierté au front, couronnée de l'auréole conjugale et maternelle. Quant à lui, pourquoi regretterait-il l'existence ? Aimer Clémence, c'était vivre ; la perdre, n'était-ce pas mourir ? Or, elle était à jamais perdue pour lui !

Il fallait donc mourir.

Mais il y a toujours en nous une faiblesse d'amour-propre, qui, sans gêner les plus beaux sentiments, en altère la grandeur et les couvre d'une grandeur imperceptible. Non seulement cet amour-propre nous accompagne sur cette terre, mais encore il tient à laisser des traces au delà de la tombe et se préoccupe de la postérité.

Le comte de Monval ne put vaincre cette faiblesse. S'étant condamné à mourir, il voulut du moins se faire regretter, et recueillir sur son cercueil les larmes de son vieil ami. Peut-être avons-nous eu tort de fouiller si avant dans les mystères de cette âme généreuse et d'amoindrir ainsi ce noble caractère ; mais nous serions si heureux de voir l'humanité resplendir comme le soleil, que nous ne pouvons nous défendre de gémir quand le moindre nuage en obscurcit les rayons. Nous ne demandons pas mieux, d'ailleurs, que d'être blâmés et critiqués sur ce point et de voir accorder un bill d'absolution à notre héros. Quoi qu'il en soit, le comte de Monval résolut, avant de marcher à la mort, de faire son testament et de le déposer dans une lettre adressée au général, lettre par laquelle il voulait réhabiliter Clémence, lui sauver ainsi le mépris de son mari, avouer au général ses torts, lui dire qu'il les avait expiés librement, en se faisant tuer par lui ; enfin, lui demander comme preuve de son pardon et du retour de son amitié, d'accepter, pour le petit Georges, toute sa fortune.

Le testament du comte n'avait que deux lignes :

" Je lègue toute ma fortune à Georges Desfossés, en souvenir de l'amitié que j'ai toujours eue pour son père."

La lettre était plus longue, la voici :

" Mon vieil ami,

" Je ne veux pas quitter ce monde, chargé de votre malédiction, et c'est pour cela que je vous écris une dernière fois.

" Vous croirez à mes paroles, car on ne ment pas au moment de mourir, et demain vous m'aurez tué.

" Ne croyez pas que je meure par honte ou par remords, ce serait une grave erreur que vous commettriez, et je ne veux pas vous y laisser tomber.

" Je quitte ce monde, mon ami, parce que Clémence ne peut être heureuse avec vous, tant que moi-même j'y serai, et que la pauvre créature succomberait elle-même au chagrin d'une éternelle séparation, imposée par vous, tandis que, moi parti, la paix renaîtra dans son âme, sous votre douce influence.

" C'est pour cela que je trouve votre idée d'un accident à la chasse des plus heureuses, et que j'y souscris avec joie.

" Dès lors plus de désespoir, de la douleur ; le temps y portera remède.

" Je quitte ce monde, parce que j'aime éperdument cet ange que Dieu vous a donné pour compagne, et que j'aime mieux mourir que vivre sans elle.

" Cet amour dont je n'ai pu me défendre, et qui n'a jamais franchi les limites du devoir, je vous l'atteste sur mon salut éternel, cet amour est néanmoins un crime vis-à-vis de vous.

" Je m'en punis volontairement pour que vous pardonniez à ma mémoire, et que vous retrouviez les joies du ménage et le bonheur du foyer domestique.

" Qui le troublerait désormais ?

" Le souvenir ?

" Fantôme sans corps, puisque votre femme est la plus pure, la plus sainte des épouses et des mères !

" Si elle m'a porté une amitié trop vive, c'est que je l'ai sauvée des flots qui l'engloutissaient, la pauvre enfant, quelques années avant votre mariage, et qu'à ma vue son cœur, plein de sensibilité, s'est gonflé de reconnaissance.

" Le reste, c'est moi qui l'ai fait, mon ami, moi seul, et si j'avais eu la force de partir, de vous quitter, de fuir, dès que je sentis l'amour envahir mon cœur, tout cela ne serait pas arrivé.

" Mais non, j'ai été faible et lâche, je lui ai écrit, et l'ai obligé à me répondre, en la menaçant de ma mort si elle m'abandonnait au désespoir d'un amour non partagé.

" Pouvait-elle sacrifier son bienfaiteur, celui qui lui avait sauvé la vie ?

" Clémence m'écrivit donc.

" Son cœur n'avait jamais battu d'amour ; elle vous estimait comme son meilleur ami, comme son père ; mais elle avait vingt ans, et sa jeunesse, pleine de sève, n'avait pas encore fleuri ; son cœur était resté stérile.

" Pouvait-elle résister à mes larmes, à mes prières à mon adoration ?

" Et cependant, ce que nulle autre peut-être n'eût fait à sa place, elle l'a fait, mon ami, elle a purifié son amour terrestre en lui donnant des ailes.

" Jamais sa pensée ne fut coupable : jamais un sentiment contraire au respect qui vous était dû n'a troublé son esprit.

" Si je suis allé à Bade, c'est qu'elle l'a voulu.

" Si j'en suis revenu, c'est malgré sa volonté.

" Elle serait morte plutôt que de manquer à ses devoirs, et moi-même je vous vénérerais assez pour ne trahir ni l'amitié, ni la confiance dont vous m'honoriez.

" Voilà ma confession, général, et devant Dieu je n'y changerai pas un mot.

" Excusez donc l'erreur où sa sensibilité l'ont jetée, et que votre pardon m'entre dans le cœur avec la balle de votre fusil !

" Je mourrai content.

" Il me reste une grâce à vous demander, et vous avez trop de cœur pour me la refuser.

" Je suis sans famille, vous le savez, et tout à fait seul au monde.

" Je n'avais d'amis que vous, votre femme et votre enfant, dont je comptais devenir le guide et l'ami.

" Acceptez, au nom de Georges, la petite fortune que je lui laisse dans mon testament, comme le gage d'une réconciliation et d'un pardon que j'implore.

" Adieu, général, je vous embrasse tendrement.

" Votre affectionné

" Ernest de Monval."

Ce devoir rempli, le comte, justifié vis-à-vis du général, n'eut plus qu'une pensée : ce fut de voir Clémence une dernière fois, fût-ce une minute ; d'entendre sa voix chérie et de lui dire un éternel adieu.

Il eut beau se raisonner là dessus, rien n'y put faire.

La difficulté de parvenir jusqu'à elle, le danger de rencontrer le général sur sa route, la faute nouvelle qu'il allait commettre, il mit toutes ces considérations de côté et les foula aux pieds.

Ce qui lui donna cette hardiesse, avouons-le, c'est qu'en fouillant ses poches, il en tomba une clef et que cette clef était celle du pavillon où il avait logé, l'année précédente, pavillon situé, comme nous l'avons dit, en avant de la maison blanche. Avec cette clef, rien de plus facile que d'entrer dans la maison. Une fois entré, il s'y introduirait sans être vu. Le comte attendit avec une vive impatience que la nuit fût assez noire pour lui permettre de jouer la contre-partie du baron avec sécurité, et sur les neuf heures du soir, il se dirigea du côté de la forêt. Cette fois, du moins, nous le voyons partir sans crainte, car nous savons que l'honneur de Clémence ne court aucun danger. La femme du général Desfossés était comme on le pense bien, à cent lieues de se douter du drame qui s'agitait autour d'elle. Le repos qu'elle avait goûté toute la journée, la présence dans sa chambre, vers le soir, de son mari, bon est empressé comme d'habitude, la vue de son enfant couché dans son lit, l'image du comte flottant, radieuse, devant ses paupières demi-closes, toute cette atmosphère chargée de paix et de bonheur, d'amour et d'espoir, hâta sa guérison et précipitait sa convalescence. Ursule avait bien eu l'air effaré toute la journée, mais elle avait gardé le silence, et rien n'était venu alarmer la jeune femme.

Tout à coup, elle entendit à travers son sommeil, une douce voix murmurer à son oreille :

— Clémence !

Elle ouvrit les yeux, regarda. Le comte était devant elle.

### XXXVIII

#### LA DERNIÈRE ENTREVUE.

Clémence faillit d'abord jeter un cri, mais elle reconnut le comte, en même temps qu'elle le vit, et donna si peu de suite à son étonnement, qu'elle s'écria d'abord, comme si c'était la chose du monde la plus naturelle, que de l'avoir à ses côtés :

— C'est vous, Ernest !

Puis la terreur s'emparant d'elle, aussitôt qu'elle fut mieux éveillée :

— Vous ici ! fit-elle. Imprudent !

— Ne craignez rien, Clémence.

— Mon mari était là tout à l'heure, assis sur cette chaise ! . . .

Et de son grand œil bien, elle le cherchait de tous côtés.

— Vous voyez bien qu'il n'y a personne, dit le comte. Il sera parti. Rassurez-vous. J'ai prêté l'oreille avant d'entrer.

— Oh ! vous me faites trembler, dit Clémence. Mon Dieu ! Mon Dieu ! S'il vous trouvait ici nous serions perdus ! Allez-vous-en, de grâce ; allez-vous-en.

— Reprenez vos esprits je vous en conjure.

— Mais comment êtes-vous entré ici ? demanda Clémence avec anxiété. Allez-vous-en, je le veux, je vous en prie, tout de suite. Oh ! mon Dieu ! je suis perdue !

— Clémence ! écoutez-moi.

— Non, rien, pas un mot, allez-vous-en. Mais c'est horrible de penser que, vous aussi, vous osez pénétrer, comme cet infâme baron. Voulez-vous donc que mon mari vous tue, comme vous l'avez tué !

— Ne parlez pas si fort, Clémence, si vous ne voulez pas qu'en effet ce malheur arrive ! Ecoutez-moi seulement deux minutes, et je pars.

— Oui, partez tout de suite, dit Clémence, toujours effarée.

— Je ne suis pas venu dans votre maison, Clémence, pour vous offenser, vous le savez bien, et je vous respecte assez pour que vous n'ayez rien à craindre de moi.

— Aussi n'est-ce pas pour moi que je tremble, mon ami, observa plus doucement Clémence, mais pour vous ! Mon Dieu ! pourvu que mon mari ne vienne pas ! . . . Que ferait il de moi ; et de vous ? Mais comment avez-vous pu ? . . .

— J'avais la clef du pavillon, et je m'en suis servi. Il faut, croyez-le bien, que j'aie eu de graves raisons pour vous manquer, à ce point, de respect, à vous et à ce digne général ; mais vous me pardonnerez, quand vous les connaîtrez.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu aujourd'hui, vous les auriez dites.

— Je suis venu, mais vous dormiez ! . . .

— Est-ce une raison ?

— Si vous en voulez une meilleure, j'espérais vous voir demain ?

— Eh bien ?

— Eh ! bien, je ne puis plus garder cette espérance.

— Comme vous me dites cela, Ernest ! Vous me cachez quelque chose !

— Non, je ne vous cache rien. Demain, je serai loin d'ici.

— Vous partez ?

— Oui.

— Demain ?

— Demain.

— Et pour longtemps.

— Pour toujours !

— Pour toujours ! répéta Clémence, en pâlisant, pour toujours !

— Allons, Clémence, du courage, fit le comte, j'en ai bien, moi.

— Ah ! vous ne ferez pas cela, Ernest, s'écria Clémence en lui prenant tendrement les mains, vous ne partirez pas !

— Il le faut, reprit le comte, il le faut !

— Où donc allez-vous ?

— Qui le sait ? Je pars pour un de ces voyages qui n'ont ni but, ni terme, et d'où l'on ne peut dire si l'on reviendra jamais. A quoi bon l'espérance ? Ne vaudrait-il pas mieux se dire adieu pour toujours ? On est plus sûr de ne pas se tromper.

— Ernest ! vous me cachez quelque chose ! Pour sûr, vous me trompez ou vous ne me dites pas tout ! Tenez, vous ne m'aimez plus !

— Ne dites pas cela, enfant, s'écria le comte ; c'est parce que je vous aime que je pars. Plus tard vous me comprendrez !

— Mais je ne veux pas que vous partiez, Ernest, car moi aussi je vous aime, et si je ne vous vois plus, je mourrai de douleur.

— Silence ! fit le comte qui venait d'entendre un léger bruit.

— Eh ! que m'importe ? murmura Clémence, en qui la passion grandissait de vingt coudées, il nous tuera tous les deux ! j'aime mieux cela que de vous voir partir !

— Et votre fils ! dit le comte, dont les yeux venaient de se tourner par hasard vers le lit de Georges.

— Ah ! malheureuse que je suis ! s'écria Clémence, j'oubliais mon enfant !

— Voilà, Clémence, reprit avec calme le baron de Monval, pourquoi je suis venu. Je venais vous faire mes adieux !

— Non, vous me trompez, cela n'est pas possible. Le général vous empêchera bien de partir, lui !

Le comte se troubla en entendant cette cruelle prophétie sortir de la bouche même de Clémence.

— Et si je vous disais, Clémence, ne put-il s'empêcher de répondre, que c'est à cause de lui que je pars !

— Que dites-vous ? . . .

— Apprenez donc, puisqu'il faut des raisons pour affermir votre courage et vous montrer la nécessité de cette absence, que le général . . .

— Achevez . . .

— Se doute de quelque chose.

— Il sait tout ? fit Clémence au comble de l'effroi.

— Non, pas précisément.

— Je vous dis qu'il sait tout, ne mentez pas. Ah ! je suis perdue, déshonorée ! il ne me reste plus qu'à mourir !

— Encore une fois, chère Clémence, vous exagérez les choses, et me feriez croire, par votre exaltation, que c'est la fièvre qui vous domine et vous fait parler, tandis que je fais appel à votre raison, d'ordinaire si élevée. Votre mari ne sait rien vous dis-je. Et que voulez-vous qu'il sache ? Quel crime avez-vous commis ?

— Notre amour n'est-il pas un crime ?

— Pourquoi ? Clémence ! N'êtes-vous pas la plus chaste et la plus pure des femmes ? Qu'a de répréhensible la sympathie de nos âmes, et quel souffle terrestre a terni la pureté de l'épouse ? Nous nous aimons, parce que Dieu nous avait faits l'un pour l'autre, et qu'en nous retrouvant, nos cœurs ont battu à l'unisson. violemment séparés, vous, par le mariage et les lois qu'il impose, et que vous avez si noblement suivies, moi,

par la plus vive amitié pour votre époux que j'affectionnais comme mon propre père, n'avons-nous pas respecté ces liens sacrés? Avons-nous jamais songé à franchir les limites du devoir?

— Non, jamais, mon ami, et c'est pour cela que je vous ai aimé. Si vous m'aviez parlé un autre langage que celui de l'honneur et de la loyauté, je vous aurais haï et méprisé, car je suis mère et frère de mon époux, mais notre amour n'étant pas de ce monde, plane au-dessus des misères humaines,—nos âmes se sont unies! qu'importe le reste?

— Et cependant, Clémence, le monde est si méchant, les hommes sont si jaloux, qu'on a calomnié ces épanchements de nos cœurs, qu'on a flétri cette union de nos âmes, qu'on a voulu briser nos douces chaînes, et qu'on y a réussi.

— Qui donc a eu ce courage?....

— Vous le demandez! Vous ne sentez pas la main de l'homme qui a ourdi cette trame.

— Le baron?

— Toujours lui!

— Mais il est mort!

— Oui; seulement je l'ai tué trop tard, car avant de mourir, il a jeté son venin et notre amour est empoisonné!

— Ah! le misérable! Mais je le démasquerai, moi, s'il le faut; je dirai la vérité sur son compte! Mon mari saura que sans vous....

— L'empêcherez-vous d'avoir des soupçons? Lui prouverez-vous qu'ils sont injustes? Un mot suffit pour éveiller la jalousie d'un mari, deux lignes pour la rendre incurable. Le baron a écrit, j'en suis sûr.

— Il a écrit. Comment le savez-vous?

— Je ne puis vous le dire, Clémence, c'est un secret qu'on m'a confié.

— Et c'est à mon mari qu'il a écrit, dites-vous?

— Je le crois, mais rassurez-vous. Le général qui vous aime et vous estime, comme vous méritez de l'être, Clémence, et ne daignera pas même vous en parler. C'est un noble cœur; il vous sait incapable d'une pensée honteuse ou malhonnête. Seulement, il faut que je parte. L'absence détruira ses soupçons à tout jamais, si, par malheur, il en avait conçus.

— Et vous croyez, Ernest, que je puis vivre avec cette pensée que mon mari m'accuse et me soupçonne! que je m'accoutumerai à votre absence et à l'abandon dans lequel vous me laissez!

— Pensez-vous donc que je n'en souffre pas, Clémence, et quoique vous me voyiez l'œil sec et vide de pleurs, ne devinez-vous pas que j'ai le cœur brisé, et que toutes les tortures de l'enfer le dévorent?

— Vous m'aimez donc bien!

— Vous saurez un jour à quel point je vous aime!

— Eh! bien, jurez-moi que mon mari me croit innocente!

— Je vous l'atteste!

— Folle que je suis, s'écria Clémence. Il se parjurerait pour me sauver la vie. Oh! quel souvenir! fit-elle tout à coup, comme illuminée d'une pensée soudaine. C'est Dieu qui me l'envoie!

— Que faites-vous?

— Vous allez le voir.

Et, se levant de son lit, elle marcha, les pieds nus, vers l'armoire de glace, où elle avait serré précieusement le coffret d'ébène. Elle tenait à la main son trousseau de clefs.

Le comte, la croyant folle, et ne sachant ce qu'elle voulait faire, suivait ses mouvements avec anxiété.

Clémence ouvrit l'armoire, puis, l'un des tiroirs et y plongea ses regards.

— Il n'y est plus, dit-elle, il n'y est plus!

— Que cherchez-vous? demanda le comte.

— Ah! vous m'avez trompée! C'est mal, c'est bien mal, répondit Clémence. Je le savais, moi, qu'il l'avait pris.

— De quoi parlez-vous? demanda le comte.

— Du coffret où j'avais mis vos lettres. Regardez: le tiroir est vide. C'est mon mari qui s'en est emparé!

— Comment ! vous croyez ? fit le comte, à bout de ressources, car il voyait bien qu'il ne réussirait pas à lui cacher la vérité.

— Je croyais avoir rêvé. Mais non, c'était bien lui. Georges était là... avec son père. Je les ai vus, vous dis-je. Le voile tombe de mes yeux et le gouffre s'ouvre sous mes pieds. Quand je pense que c'est mon enfant ! mon Georges, qui conduisait son père par la main ! N'était-ce pas Dieu qui le guidait lui-même ?

— Oh ! dit le comte, si c'est la vérité, c'est horrible.

— Tenez ; je comprends tout maintenant. Vous avez vu le général.

— Moi ?

— Vous l'avez vu. Et mon mari vous a insulté, provoqué, n'est-ce pas ? La vérité, Ernest, je vous en conjure à deux genoux, la vérité ! Vous vous battrez avec lui... demain sans doute.

— Si cela était, je respecterais les jours de votre mari, Clémence, je vous le jure.

— Eh ! ne le sais-je pas ? Ernest, ne sais-je pas que vous voulez mourir ?

— Mourir pour vous, chère Clémence, n'est-ce pas un suprême bonheur ?

— Vous êtes un ingrat, Ernest, et vous voulez mourir sans moi !

— Oui, car je veux que vous viviez.

— A quoi bon ?

— Et votre fils ! Clémence, votre fils !

— Ne lui restera-t-il pas son père ?

— Oh ! ne parlez pas ainsi, dit avec feu le noble comte, ou je renierais notre amour. Oui, je maudirais le jour où je vous ai connue ! Laissez-moi tomber seul dans l'abîme, important avec moi la consolation de vous savoir heureuse.

— Non, ce duel inique n'aura pas lieu, je vous le jure, reprit Clémence, persuadée qu'elle avait tout deviné, malgré le silence obstiné du comte. J'affronterai la colère de mon mari, je me jeterai à ses pieds. Moi seule je suis coupable. Je ne veux pas qu'il expose sa vie ! je ne le veux pas. Partez, Ernest, partez sur-le-champ, c'est moi qui vous le demande à présent. Est-ce qu'on se bat avec un vieillard ? Ses jours me sont sacrés comme les vôtres. C'est mon bienfaiteur, c'est votre ami. Si vous exigez à ce prix que je vive, je vous jure d'attendre que Dieu me rappelle à lui. Ce sera l'expiation de ma faute.

— Je reçois votre serment, Clémence, répondit Ernest, et je pars. Si nous ne devons plus nous retrouver dans ce monde, nous aurons l'éternité pour nous revoir.

— Oui, Dieu nous réunira, dit Clémence, et bientôt... dans le ciel... .

Elle avait compris que le comte était inflexible, et qu'il voulait encore mourir. Elle sentait que la douleur et le désespoir briseraient bientôt sa propre destinée.

— Adieu donc, et pour la vie ! murmura le comte en se retirant brusquement, car il sentait que les larmes l'étouffaient et qu'il allait éclater en sanglots.

— Adieu ! adieu ! répéta Clémence, en tombant à genoux devant son crucifix.

Si leurs yeux avaient pu traverser la muraille pendant cet entretien suprême, le comte et Clémence se seraient sentis glacés d'effroi. Car, derrière la porte de communication qui donnait sur le cabinet de toilette, s'était tenu, pendant une heure, pâle, grave, immobile, un homme, un fantôme, un spectre !

Cet homme, — car il souffrait et pleurait, c'était donc bien un homme, — cet homme, nous n'avons pas besoin de le nommer pour qu'on le reconnaisse, c'était le général Desfossés, le mari de Clémence. Il venait de passer une partie de la soirée au chevet de sa femme, sans lui avoir parlé d'aucun de ses griefs, doux et affectueux plus même que d'habitude, et rien, dans son visage, dans sa voix, dans son regard, n'avait trahi sa douleur et sa colère. Noble cœur de vieillard ! Il souffrait pourtant mille tortures ! Sa femme l'avait trahi. Son ami l'avait trahi. M. de Grahn lui-même, s'il fallait en croire M. de Monval, l'avait trahi comme les autres. Pourtant il était demeuré calme, maître de lui, et d'un esprit serein, la main dans celle de la malade, avait assisté au coucher de son petit Georges ; puis, baisant de ses lèvres paternelles les yeux de sa femme endormie, il allait se retirer quand il crut entendre des pas d'homme dans l'escalier. Nous ne savons si ce fut un trait de lumière qui lui traversa l'esprit, mais il ouvrit aussitôt la porte qui donnait sur le cabinet de toilette, et là, blotti dans l'ombre, retenant sa respiration, étouffant les battements de son cœur, il écouta, l'oreille contre la porte qu'il avait aussitôt refermée, pour savoir qui venait à cette heure chez sa femme. Ce pouvait être Jean ou Pierre apportant un message du comte. Il ne le crut pas un instant. Il aurait juré que c'était

le comte lui-même, comme s'il l'eût vu venir. Quand il entra, son premier mouvement fut de s'élançer sur lui et de les tuer tous les deux, car il tenait à la main son pistolet chargé ; le second fut d'apprendre la vérité tout entière, telle qu'ils la diraient sans doute, se croyant seuls. La vérité qu'il voulait connaître, il la connut. Bientôt l'arme tomba de ses mains, et ce fut en ce moment que le comte crut entendre du bruit ; puis de grosses larmes coulèrent lentement de ses yeux gonflés, et le pauvre vieillard vous eût vraiment fait pitié !

Aussitôt qu'eut cessé l'entretien, il s'essuya les yeux, et, pâle comme l'homme de pierre, ouvrit la porte. Clémence ne l'entendait pas venir. Elle était agenouillée devant le crucifix et pria.

Le général referma la porte, puis la regarda un instant avec tendresse et miséricorde ! Enfin, voyant qu'elle ne bougeait pas, et violemment ému de ses sanglots entrecoupés, il s'approcha d'elle et lui toucha doucement l'épaule. Clémence leva la tête, poussa un cri d'effroi, et porta les mains à sa poitrine, comme si un serpent venait de lui piquer le cœur.

### XXXIX. — LA CATASTROPHE.

Au moment où le général posait la main sur l'épaule de sa femme, le comte de Monval frappait à la porte du pavillon situé vis-à-vis du sien, qui était occupé, comme on sait, par Jean, le concierge de la maison. A la vue du comte, le bonhomme, qui regardait déjà un peu en dedans, suivant l'expression populaire, faillit tomber à la renverse, tant sa surprise fut grande. Mais le comte ne lui laissa pas le temps de s'étonner davantage, et n'ayant ni la volonté ni le désir d'entrer en explications, lui donna la lettre qu'il avait écrite au général, en lui recommandant expressément de ne la lui remettre que le lendemain, à son retour, dans la matinée. Il lui jeta un louis pour salaire de sa commission, et disparut. La vue du jaunet fit ce que n'avait pu faire l'apparition du comte.

Jean se réveilla tout à fait, et se tint en équilibre sur ses jambes. Aussitôt il admira cette jolie pièce d'or, qu'il fit résonner sur sa table, et se sentit pris d'une folle joie. S'il avait bien compris les paroles de M. de Monval il fallait donner à son maître la lettre qu'on lui avait laissée, le lendemain matin.

— C'est affaire importante, sans doute, pensa-t-il. Il s'agit donc de ne pas faire de sottise. Le général est couché maintenant. Je vais porter la lettre dans son cabinet. De cette façon, il la trouvera sous ses yeux, demain, quand il descendra, et ma commission sera remplie.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Après quoi Jean, la conscience tranquille et satisfaite, comme s'il venait de remplir fidèlement un devoir sacré, rentra chez lui et se coucha, sans se douter le malheureux, qu'il venait d'assassiner son maître. Mais revenons au général Desfossés.

— Qu'avez-vous, ma chère Clémence ? disait-il à sa femme, toujours agenouillée, dans l'attitude d'une humble suppliante ; d'où vient cet effroi ? C'est moi, votre mari, n'ayez pas peur.

— Oh ! monsieur, balbutia Clémence qui n'osait encore relever la tête, malgré la douceur des paroles de son mari.

— Que vous est-il donc arrivé ? reprit le général, cachant sa poignante douleur sous une apparence de bonté tout à fait admirable. Quand je vous ai quittée, il y a une heure, vous dormiez. Et maintenant, je vous trouve hors de votre lit, agenouillée, les yeux pleins de larmes, au pied de votre crucifix. Qu'avez-vous, chère enfant ?

— Je souffre ! oh ! je souffre bien ! fit Clémence, qui n'en pouvait croire ses oreilles, après la confiance du comte, et plus brisée, plus écrasée par cette magnanime pitié que par les plus sanglants reproches, elle se roulait aux pieds de son mari avec terreur et désespoir.

— Relevez-vous, disait le général épouvanté de ses larmes et de ses remords.

— Grâce ! grâce ! murmurait Clémence. Pitié ! monsieur, pitié !

— Il faut vous recoucher, mon enfant, reprit le général en la soulevant doucement. Vous êtes malade, bien malade. La fièvre est revenue. Je vais envoyer chercher le docteur.

— Non, non, je ne veux voir personne. Laissez-moi mourir !

— En vérité, mon enfant, vous n'êtes pas raisonnable, reprit le général, d'un ton plus paternel encore ; et si vous saviez la peine que vous me causez par toutes ces folles paroles, vous cesseriez de me briser le cœur.

Clémence jeta sur son mari un regard d'ange !

Le général baissa les yeux, de peur de trahir quelque émotion.

— Allons, dit-il, remettez-vous au lit. Vous avez été d'une imprudence bien grande en le quittant, et moi j'ai eu tort de vous laisser seule.

Clémence obéit comme un enfant sans forces, sans volonté.

Quand elle fut recouchée, son mari vint s'asseoir à côté d'elle.

— Si j'étais resté près de vous, lui dit-il, je suis sûr que vous n'auriez pas eu ce redoublement de fièvre. Voyez comme votre pouls bat avec force ! Allons, ne pleurez plus. Vous sentez-vous mieux ?

— Que vous êtes bon, monsieur, fit Clémence, pour une malheureuse comme moi !

— Mais d'où cela provient-il ? dit le général, sans répondre à l'observation de sa femme, et comme s'il s'interrogeait lui-même. Quelque mauvais rêve, sans doute.... Vous en souvient-il, Clémence ?

— Oh ! oui ! fit-elle toute frissonnante.

— Voyez-vous comme cela a frappé votre imagination exaltée ! Et que disait donc ce méchant rêve ?

— Oh ! fit Clémence, de bien terribles choses !

— Lesquelles ? dites un peu.

— D'abord la lettre ?

— La lettre ? demanda le général, comme s'il ne comprenait pas, quelle lettre ?

— Oh ! je vous en supplie.... par pitié...., dit Clémence en joignant les mains. Vous ne savez que trop ce que je veux dire !

— Du diable si j'y comprends un mot !

— La lettre du baron, murmura Clémence en le regardant.

— Mais.... le baron est mort, ma chère amie, à la suite d'une mauvaise querelle qu'il a prise avec *je ne sais qui*. Les morts n'écrivent pas. C'était la fièvre, vous le voyez.

— Et ce duel ? demanda-t-elle.

— Quel duel ? celui du baron ?

— Non pas, monsieur. Mais ne devez-vous pas ?....

— Qui ? moi ! un duel ! fit le général ; avec quel fou voulez-vous que je me batte à mon âge ?

— Vous l'avez vu pourtant ?

— Qui ?

— Le comte.

— De Monval, dit le général. Parbleu ! mon meilleur aïri. Sans doute je l'ai vu. Et c'est avec lui ?.... Oh ! je ne m'étonne plus de vos frayeurs ! mais il est absolument absurde, votre rêve. Il faut en chasser le souvenir au plus vite.

Clémence commençait à perdre tout à fait la tête. Et certes, il y avait de quoi. Pouvait-elle en effet deviner le motif magnanime qui faisait agir son mari ? Était-il possible qu'il ignorât réellement la vérité ? Et s'il la connaissait, pourquoi lui tenait-il ce langage paternel ? Plus le général y mettait de pudeur, plus elle comprenait sa honte et maudissait sa faute. Cependant, elle persista à s'accuser jusqu'au bout et à forcer dans ses derniers retranchements ce juge qui abandonnait si généreusement l'accusation.

— Et le coffret, dit-elle, est-ce un rêve aussi ?

— Quoi ! vous vous en êtes déjà aperçue ? dit le général un instant désarçonné. Ah ! parbleu ! vous m'y faites penser, chère amie. Vous en aurez eu besoin, sans doute, et je conçois votre désappointement de ne pas l'avoir trouvé.

— Enfin ! Il avoue qu'il l'a pris ! pensa Clémence, reprenant ses alarmes.

— C'est Georges qui l'a ramassé. Vous savez que les enfants touchent à tout. Vous aurez oublié de les serrer. Il l'aura jeté dans le feu, à la cuisine, ou dans le bassin. Vous y tenez peut-être ? Qu'y avait-il donc dans ce coffret ?

Clémence regardait son mari avec admiration, et sa stupeur fut telle qu'elle faillit lui faire sur-le-champ toute sa confession.

— Allons, allons, reprit aussitôt le général, qui étouffait sous son masque menteur, toutes ces idées noires se dissiperont avec le sommeil. Il faut oublier ces mauvais rêves et les chasser loin de votre souvenir. S'il n'y a que moi pour tuer ce cher Moval, je vous jure, Clémence, qu'il vivra cent ans. Tout cela n'a pas le sens commun. Je vous aime et je souffre de vous voir en cet état. Notre petit Georges a besoin de tous vos soins, et vous finirez par tomber sérieusement malade, avec toutes ces billevesées.... Je me fais

vieux. Mes forces déclinent. Je puis d'un jour à l'autre vous manquer à tous les deux. Voulez-vous donc qu'il soit orphelin, ce pauvre bien-aimé ? Ah ! le sort d'un enfant privé des caresses de sa mère est trop à plaindre, Clémence songez-y. Soyez raisonnable, et dormez, je le veux. Si vous poussiez un soupir, je l'entendrais et vous me verriez encore accourir. N'ayez donc aucune inquiétude. Demain, si vous le voulez nous causerons de tout cela, à mon retour de la chasse. Car je compte sortir de bonne heure. Je vous en avertis pour que vous ne soyez pas inquiète, si je me fais attendre. Vous allez dormir, n'est-ce pas ? Vous me le promettez ?

— Oh ! je suis bien misérable ! pensait Clémence muette d'étonnement.

— Bonsoir, dit le général en l'embrassant au front, et soyez sage.

Ensuite il alla vers le lit de Georges, trouva les rideaux, regarda longuement l'enfant endormi et l'embrassa silencieusement. Puis il sortit. Clémence porta la main à son front et la retira toute humide. C'était la première et la dernière larme de son mari !

Rentré dans son cabinet, le général se jeta dans un fauteuil, et les sanglots d'un amer désespoir déchirèrent sa poitrine en feu.

— Le sacrifice est accompli ! s'écria-t-il. tout est fini ! Oh ! mon Dieu, vous qui savez ce que j'ai souffert pendant cette heure d'agonie, pardonnez-lui mon martyre. Comme ils s'aiment ! comme ils s'aiment ! Et moi je suis là, barrière infranchissable entre l'amour qui les dévore, et je vais les tuer tous les deux ! Car il veut mourir, cet homme, il l'a dit, et Clémence l'a bien compris ! elle le suivra dans la tombe ! Fatalité ! . . . Voyons, Georges, du courage ! il s'agit de se conduire en homme de cœur, et de descendre, sans frémir, dans ce précipice ouvert sous les pas, dans ce précipice qui doit nous engloutir tous ! Dieu merci, j'ai eu la force d'accomplir mon devoir, moi aussi et quoi qu'il arrive elle ignorera que je savais tout ! Pourvu que j'aie réussi ! pourvu qu'elle ait ajouté foi à mes paroles ! que j'aie détruit l'impression produite par les aveux du comte ! Comment tout cela finira-t-il ?

En parlant ainsi, le général se leva et se mit à parcourir la chambre avec agitation.

Tout à coup ses yeux se tournèrent vers son bureau.

Il aperçut la lettre que Jean y avait fidèlement déposée.

Le général l'ouvrit et sa surprise passa toutes les bornes.

Il se rendit sur-le-champ au pavillon.

— Qui t'a remis cette lettre ? demanda-t-il à Jean, qui n'était pas encore couché.

— M. le comte, répondit Jean.

— Quand cela ?

— Tout à l'heure.

— Et tu étais chargé de me l'apporter immédiatement ?

— Oh ! non pas général. M. le comte m'avait dit de vous la remettre que demain, à votre retour, dans la matinée ; mais comme je vous croyais couché, je suis allé la déposer tout de suite sur votre bureau, pour que vous la trouviez demain. Ai-je eu tort, mon général ?

— Non, tu as bien fait.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc tous ? se demanda Jean, quand le général fut rentré. Qu'est-ce qu'ils ont, je vous le demande ?

— C'est mon arrêt de mort, murmura le général, qu'il vient de me signifier, en m'écrivant cette lettre. Il n'y aura pas d'appel. Oh ! mon enfant ! mon pauvre enfant ! je ne te verrai donc plus ! . . . Allons, c'est décidé. Plus de faiblesse. J'ai juré à son père de la rendre heureuse, et non de la tuer. S'il meurt, elle mourra. C'est à moi de les sauver du désespoir, et de prendre leur place dans la tombe. Un jour plus tôt, un jour plus tard, j'en suis si prêt que cela ne vaut pas la peine d'hésiter. Ne suis-je pas accoutumé à regarder la mort en face, moi qui l'ai vue, sans peur, me menacer dans vingt batailles ? Ah ! c'est qu'alors j'avais le cœur libre, et Georges n'existait pas ! . . . Il lui donne sa fortune ! moi, je lui donne mon sang et ma vie ! Je suis son père ! . . . Et ce qu'il y a d'horrible dans cette pensée, que demain, dans quelques heures, je ne serai plus qu'un cadavre froid et immobile, c'est que je les aime tous les deux, de toutes les forces de mon âme ! Lui aussi ! Lui aussi ! Eh ! bien, si je les aime, il faut le leur prouver ! Allons, vieillard, place à la jeunesse ! place à l'amour ! Vas cacher dans le froid du sépulchre la caducité morose de tes cheveux blancs, déplaisants aux caresses d'une femme ! Tu n'es plus bon à rien, vieillard. Quitte cette terre puisque ta mort est nécessaire. Ils auraient pu me flétrir,

me déshonorer, ces nobles jeunes gens, mais non. La vertu a été plus forte que la passion ! Et tous deux, ils sont restés chastes et fidèles ! Qu'ils ont dû souffrir pourtant ! Pauvre Clémence ? Comme ils parlaient de moi ! avec quel respect ! avec quelle pudeur ! Oh ! c'est bien cela ! Et je suis content d'eux !

Quand je les ai entendus se parler ainsi, j'ai compris l'ivresse de leurs âmes et la pureté de leurs sentiments, il m'a pris fantaisie, — j'avais à la main mon pistolet chargé, — de me faire sauter la cervelle comme pour leur dire : "Allez, vous êtes libres, aimez-vous." Mais non, j'ai bien fait d'attendre. L'épouvante et le saisissement eussent tué Clémence ! Puis j'ai eu la joie de lire dans ses yeux le repentir et le remords, je l'ai vue prête à confesser sa faute et à se jeter à mes pieds. C'est la mère de mon enfant ! Toute la faute n'est-elle pas de mon côté, d'ailleurs ? Pourquoi, dans mon égoïsme insensé, ai-je uni ma vieillesse ingrate à son ardente jeunesse, mon passé à son avenir ? Pouvait-elle m'aimer autrement que comme un père ? N'était-ce pas un crime, à moi, que d'éteindre cette âme brûlante dans les glaces de ma caducité ? Non, elle n'est pas coupable. Moi seul, je suis digne de mépris et de haine. Moi seul, je serai châtié de cette violation téméraire des droits de la nature ! Et ce sera par ma main que le châtement s'accomplira, je le veux !... Ecrivons au comte. Il faut que, moi aussi, je lui fasse connaître mes volontés !

Le général, irrévocablement décidé, se mit aussitôt à son bureau, et, le front calme, l'œil serein, traça sur le papier les lignes suivantes :

" Mon cher Ernest,

" J'ai lu votre lettre plus tôt que vous ne le désiriez. Elle m'a vivement touché, et n'a fait que m'affermir dans la résolution que j'avais déjà prise, en assistant à votre entrevue avec Clémence, ce soir même. J'ai tout entendu ! J'étais dans le cabinet qui touche à la chambre de ma femme. Vous trouverez mon cadavre à "*La Roche qui pleure,*" et votre testament, désormais inutile, servira de bourre à la balle de mon fusil. Vous le retrouverez dans mon cœur ! Epousez-la, je le veux, ou je vous maudrais toute l'éternité ! car mon sacrifice serait stérile, si vous ne lui donniez votre main. J'avais juré à son père de la rendre heureuse, je tiens aujourd'hui mon serment. Mieux vaut tard que jamais. Servez de père à Georges, je le remets entre vos mains ! Adieu ! Soyez discret envers elle, comme je le serai dans la tombe où j'emporte vos secrets et les miens. Adieu. Je vous pardonne et je vous aime.

" GEORGES DESFOSSÉS."

Lorsque le comte de Monval se rendit, vers cinq heures du matin, à "*La Roche qui pleure,*" pour offrir sa poitrine aux coups du général, il ne trouva plus sur la mousse verte qu'un cadavre baigné dans le sang, et deux bûcherons agenouillés près de ce corps inanimé. L'un d'eux lui demanda s'il connaissait le défunt, et, sur son affirmation, lui remit la lettre du général que celui-ci avait placée dans son chapeau, à dix pas de distance. Le comte la lut aussitôt.

— Son fusil sera parti tout seul ! demanda l'un des bûcherons.

— Sans aucun doute, répondit le comte. Nous nous étions donné rendez-vous ici pour aller chasser ensemble. Il aura commis quelque imprudence !

— Quel malheur ! dit l'autre.

— Oui, répondit le comte bouleversé, un grand malheur !

#### XL. — QUI EN DIT PLUS QU'IL N'EST LONG.

" Monsieur le comte de Monval a l'honneur de vous faire part de son mariage avec madame veuve Desfossés, et vous prie d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée, en l'église Saint-Eustache, le 6 septembre courant.

" La cérémonie aura lieu à midi précis.

" Ce 2 septembre 1844."

" Madame veuve Desfossés a l'honneur de vous faire part de son mariage avec M. le comte Ernest de Monval, et vous prie (voir ci-dessus)."

2 septembre 1844."

Il y avait deux ans que le général s'était tué. Deux ans ?... N'était-ce pas bien long pour un si grand amour ? N'était-ce pas bien court pour un tel dévouement ?

FIN

# LA PRESSE

Le plus répandu, le mieux renseigné,  
le plus intéressant de  
tous les journaux français du Canada.

↗ Circulation ↖

PLUS DE **34,350** PAR JOUR

Soit cinq fois autant que la circulation de tout  
autre journal français à Montréal.

# LA PRESSE

71 et 71a rue St-Jacques Montréal.

T. BERTHIAUME, EDITEUR.

# Ouvrages à prix réduits

EN VENTE AU

## BUREAU DE LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

25 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL

### Des meilleurs écrivains de nos jours

Volumes de \$1.00 à \$2.50 réduits au prix suivant dans un nouveau format :

" La Malédiction d'un Père," par Emile Richebourg.....	50 cts	valant	\$1.50
" Maudite," par Emile Richebourg.....	50	"	2.50
" Une passion," par X. de Montepin.....	50	"	1.00
" Le Médecin des Pauvres," par X. de Montepin.....	50	"	2.00
" La Mayeux," par X. de Montepin.....	50	"	3.00
" Le Secret de la Roche Noire," par Paul Saunière.....	50	"	1.00
" Madame Vidocq", par Henri Tessier.....	50	"	1.00
" Régina," par Arsène Houssaye.....	50	"	1.00
" Angèle," ".....	50	"	1.00
" L'Homme de la Nuit," par Jules de Gastyne.....	25	"	1.75
" Le Poignard de la Fiancée," par Jules Mary.....	25	"	1.50
" Les Batailles de la Vie ou le Docteur Rameau," par Georges Ohnet.....	15	"	1.00
" L'Enfant Perdu et Retrouvé ou Pierre Cholet," par l'Abbé Proulx.....			35
" Corrine ou l'Italie," par Madame de Staël.....			70
" Delphine," do.....			70
" François de Bienville," scène de la vie canadienne au 17e siècle, par Joseph Marmette, 1 fort vol., in-12.....			50
" Le Pellerin de Ste Anne," par P. Lemay.....			50
" Albert ou l'Orphelin catholique," par O. Thomas, auteur de <i>Gustave</i> .....			50
" Le Manoir de Villerai," roman canadien, par Madame Leprohon, 1 vol. in-12.....			50
Le même ouvrage, relié.....			75
" Armand Durand ou La Promesse Accomplie," par Madame Leprohon.....			30
" Le Chemin des Larmes,".....			25
" La Forêt de Bondy,".....			25
" Paul et Virginie," par Bernardin de Saint-Pierre.....			25
" Le Siège de la Rochelle," par Madame Genlis.....			25
" Echappé de la Potence," Mémoires de Félix Poutré, prisonnier d'état en 1838.....			25
" Fernando," histoire d'un jeune Espagnol, par Schmidt.....			10
" Nouvelle Cuisinière Canadienne," contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir dans un ménage, tel que l'achat des diverses sortes de denrées; les recettes les plus nouvelles et les plus simples pour préparer les potages, les rôtis de toutes espèces, la pâtisserie, les gelées, glaces, sirops, confitures, fruits, sauces, puddings, crèmes et charlottes; poisson, volaille, gibier, œufs, légumes, salades, marinades; différentes recettes pour faire diverses sortes de breuvages, liqueurs, etc., etc.....	50 cts	Par poste.....	55
" Charge d'Ame," par Jeannne Mairet, auteur d'Une Folie, un beau volume de 168 pages.....			15
" Mille et Une Nuits,".....			50
" Secrétaire Universel,".....			25
" Mademoiselle Marsan," par Mary Floran.....			15
" Ma Belle-Mère".....			15
" La Femme de mon Fils," par Danille d'Arthez.....			15

### CHANSONNIERS

" Répertoire Ls. Vérande," chansonnier comique noté contenant toutes les chansons comiques les plus en vogue.....			25
" Le Plaisir au Salon," jolies mélodies, romances etc.....			35
" Succès du Salon,".....			35
" Album du Chanteur,".....			35
" 20 Chansons populaires du Canada," par Octave Fortier.....			1.00
" Opéra Français de Montréal, L'Orchestre," numéro Souvenir de la saison 1893-94.....			25
" Le Secrétaire Canadien, Lettres pour toutes les circonstances de la vie; Lettres d'amour, de félicitations, de condoléances, du Jour de l'An, d'invitations etc., etc.....			25
" La seule et vraie Clef des Songes ".....			6
" La Clef des Songes ".....			12
" La seule et vraie Clef des Songes ".....			70
" La Double Clef des Songes ".....			30

Tous ces ouvrages seront expédiés *Franco*, par la malle, à la réception du prix en timbres-poste ou en argent.

Adressez : **LEPROHON & LEPROHON,**

EDITEURS DE LA NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES,

25 rue St-Gabriel, Montreal, Can.

# L'Imprimerie ★ ★ ★ Desaulniers

➔ No 22 Rue Saint Gabriel ➔

S'engage à faire bien et à bref délai tout ouvrage d'impression, tel que :

Pamphlets, Brochures,  
Factums, Journaux,  
Ouvrages de Luxe, etc., etc.

A des prix extrêmement bas !



Les clients qui patronisent cet établissement sont toujours satisfaits.

MAISON FONDÉE EN 1859

## HENRY R. GRAY,

CHIMISTE-PHARMACIEN,  
122 rue St-Laurent, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de drogues pures, aux prix du gros.

**SPECIALITES:** — GRAY'S CASTOR FLUID, pour les cheveux ; GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents ; GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents ; GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents ; GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, et pour embellir la complexion.

## ALPH. MARTIN

IMPORTATEUR DE/

Marchandises Sèches, Nouveautés Françaises, Anglaises et Américaines

Spécialité : Manteaux pour Dames, Cachemira noir et couleur, Tapis et Prelarts

2023 RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL

Porte voisine de Ronayne Bros.

CARRÉ CHABOILLEZ.

TAILLEUR.

Une visite est sollicitée.

MODISTE